

Kali, l'implacable épouse

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Kali, l'implacable épouse

Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

KALI
L'IMPLACABLE
ÉPOUSE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

84 PÉRIL VERT

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**KALI
L'IMPLACABLE
ÉPOUSE**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR THOMAS BAUDURET



Titre original :

BLOOD LUST

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1991

© UGE Poche/GECEP, 1992

pour la traduction française

ISBN 2-285-00834-1

Édition originale :

ISBN 0-451-16990-5

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

Allison Baynes était très, très inquiète au sujet de sa petite Kimberly.

— Elle se drogue, à votre avis ? s'enquit Norma Quinlan de sa voix de crapaud enroué.

En réalité, elle brûlait d'impatience de voir la tête que feraient ses amies lorsqu'elle leur raconterait que la pauvre Kimberly Baynes était devenue une toxicomane.

— Non, elle ne se drogue pas, chuchota Allison Baynes d'une voix usée par l'âge.

Furtivement, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, comme si elle craignait que ses voisins ne fussent là, à l'écouter en cachette. Ce qui, d'une certaine manière, était le cas, car Norma Quinlan, assise en face d'elle, était la commère en chef d'Aurora, petite bourgade du Colorado, dans la grande banlieue de Denver.

— Je préférerais presque qu'elle se drogue. Si ce n'était que ça, je l'enverrais en cure de désintoxication, à l'institut Betty Ford.

— Ils les prennent si jeunes là-bas ? s'étonna Norma en remettant un morceau de sucre dans sa tasse de thé.

C'est qu'il lui fallait emmagasiner une bonne dose d'énergie pour passer tous les coups de téléphone qui l'attendaient en quittant cette grand-mère éplorée :

— Elle n'a que treize ans, c'est vrai, reconnut Mrs Baynes, le visage marqué par l'inquiétude.

— Seulement ? Lorsque je l'ai vue, l'autre jour, elle m'a semblé tellement... enfin, dans cette... cette robe, elle avait l'air d'une étudiante...

— Et en plus elle met du rouge à lèvres maintenant !

— Pf, il ne faut pas vous alarmer, elle est comme toutes les gamines de sa génération. Vous savez, aujourd'hui, les filles mûrissent plus vite que de notre temps.

Allison Baynes poussa un soupir à fendre l'âme. Norma saisit un petit gâteau, sentant approcher la minute de vérité. Le soupir était son point de repère c'était toujours la clé qui ouvrait les vannes des

confidences les plus intimes.

— Ce n'est plus une petite fille, vous savez. Elle a pris du poids.

— La robe de l'autre jour était un vrai sac de pommes de terre ! Mais son visage est si fin, si joli...

— Une vraie poupée ! acquiesça Allison Baynes, soudain revigorée dans sa fierté grand-maternelle. Je dois dire qu'elle s'est bien adaptée après tous ces événements si perturbants...

— Des événements perturbants ? fit Norma qui savait pertinemment à quoi elle faisait allusion mais qui voulait l'entendre de sa bouche, au cas où un détail inédit lui échapperait, ce qui arrivait souvent.

— Eh bien, vous savez que les parents de Kim ont disparu tragiquement il y a quelques années. Sa mère a été assassinée à Paris. Étranglée. Un spectacle horrible... On n'a jamais retrouvé le coupable.

Norma hocha la tête d'un air compassé, bien qu'elle fût parfaitement au courant de toute l'histoire.

— Quelque temps plus tard, poursuivit Allison Baynes, mon fils, A.H., a connu le même destin. On l'a retrouvé mort dans sa maison de campagne des Rocheuses. Étranglé... Comme ma belle-fille !

— Non ! s'écria Norma qui connaissait aussi cet épisode.

Le regard dans le vague, M^{rs} Baynes se tut. Elle semblait fascinée par les circonvolutions des fumerolles qui s'élevaient de sa tasse de thé fumante.

— Norma, reprit-elle au bout d'un instant, ce que je vais vous dire doit rester stric-te-ment entre nous.

— Voyons, Allison, bien sûr ! Vous pouvez compter sur moi, fit Norma, tout en multipliant mentalement le nombre de ses coups de fil.

— Tous deux ont été retrouvés avec les mêmes foulards jaunes autour du cou.

— Mon Dieu ! Et vous dites qu'on n'a jamais retrouvé les assassins ?

— Non, et je pense que l'affaire a été classée. Pourtant... Voyez-vous, avant de mourir, A.H. et Evelyn – c'est le nom de ma bru – avaient rejoint une de ces abominables... sectes.

— Ah, ça, je l'ignorais, susurra Norma en bavant de saisissement sur sa guimpe de coton.

Les révélations s'annonçaient encore plus croustillantes qu'elle ne l'avait imaginé ; elle rêvait déjà du moment où elle pourrait saisir son

téléphone.

— Quel genre de secte, Allison ?

— Je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir. Avec le recul, cela semble si incroyable ! Quand je pense que A.H. était président d'une compagnie d'aviation... La Popular Airlines, vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Dommage qu'elle ait fait faillite après ça. Les tarifs étaient vraiment intéressants.

— Que voulez-vous, j'étais bien obligée de vendre... Et les nouveaux propriétaires l'ont coulée.

Norma acquiesça, en se gardant bien de rappeler à cette mère éplorée qu'elle avait elle-même largement contribué à ce naufrage. Pendant un certain temps, M^{rs} Baynes avait en effet voulu diriger l'entreprise et sa gestion s'était vite avérée catastrophique ; elle avait notamment inauguré une tarification ahurissante en faveur des titulaires de la Carte vermeil. Cette politique commerciale avait rapidement renvoyé les cadres de la compagnie dans leurs foyers.

— Moi, je reste persuadée, affirma M^{rs} Baynes, que mon fils a été hypnotisé par les membres de cette secte, oui, pour réussir à l'enrôler, ils l'ont hypnotisé. Car enfin, A.H. sortait de l'École commerciale de Cambridge, tout de même !

Norma rangea l'information dans un coin de son cerveau.

— Après l'enterrement, Kimberly s'est installée chez moi. Au début elle était très instable, toujours à chanter des absurdités infantiles qu'elle avait dû apprendre dans cette secte. Mais une semaine plus tard, elle avait surmonté le choc.

— Une semaine ! caqueta Norma, c'est une bénédiction que les enfants se remettent aussi vite !

— Pour ça oui, c'est une bénédiction... Et depuis, elle n'a plus jamais fait la moindre allusion à ses parents. Pas même à Joshua.

— Joshua ?

— Son frère aîné. Il a été enterré avec son père et sa mère.

— Il a été étranglé lui aussi ?

— Non, il a explosé.

— Pardon ?

— Il se trouvait, avec quelques autres, à bord d'une camionnette qui a volé en éclats. Le véhicule appartenait à la secte. D'après la police, il pourrait s'agir d'un attentat perpétré par une secte rivale !

— Ma pauvre amie, tous ces malheurs, et maintenant Kim ! fit Norma avec sollicitude, revenant ainsi au sujet principal.

— Ah oui, c'est vrai qu'elle me donne bien du souci ma petite Kim... Je vous ai dit qu'elle avait pris du poids récemment, mais en fait, elle a commencé à se développer il y a trois ans. Elle avait donc à peine dix ans. Ça s'est passé très brutalement ; la veille, elle jouait encore à la poupée, et comme ça, du jour au lendemain, elle a exigé de porter un soutien-gorge et elle a voulu se maquiller.

— Ils grandissent si vite ! Quand je pense que mon Calvin vient d'entrer à la fac de droit !

— Au début, je n'y ai pas prêté attention, continua M^{rs} Baynes qui se fichait éperdument des problèmes d'orientation de ce grand dadais de Calvin, mais plus tard j'ai réalisé que la statue avait grandi tout aussi vite.

— Quelle statue ?

M^{rs} Baynes réfléchit un instant, apparemment absorbée dans la contemplation des petites rides qui couraient sur la surface du thé, minuscules vaguelettes provoquées par les tremblements intempestifs de sa vieille main. Brusquement, elle posa sa tasse et se leva.

— Je ne devrais pas, mais... Suivez-moi, je vais vous montrer quelque chose.

Elles marchèrent à petits pas jusqu'à l'escalier, dont elles gravirent les marches, puis M^{rs} Baynes se dirigea vers la porte située au fond d'un couloir couleur crème.

— Parfois, elle la ferme à clé, fit-elle en forçant un rien sur la poignée.

Norma en profita pour jeter un coup d'œil fureteur dans les autres pièces de la maison. Ce qui lui permit de constater que, malgré ses grands airs, Allison était loin d'être une bonne maîtresse de maison : la salle de bains, par exemple, était jonchée de serviettes de toilette roulées en boule ! Après quelque résistance, la porte céda pour découvrir un spectacle qui laissa Norma bouche bée.

— Elle l'appelle Calley, chuchota M^{rs} Baynes, comme s'il s'agissait d'un animal familier.

Pour une fois, Norma resta sans voix. La chose avait la couleur ivoirine d'un vieux crâne, et se tenait accroupie – c'était bien le mot juste – sur un vieux coffre à jouets. Son visage était un masque à l'expression malveillante... Et le plus stupéfiant c'est qu'elle en avait deux autres de part et d'autre de cette horrible face. Plus étonnant encore, la chose avait quatre bras, figés en un geste sibyllin, aérien.

Et, entre les deux bras inférieurs, était nouée une écharpe de soie jaune.

— C'est... C'est hideux ! bégaya Norma, stupéfaite.

— C'est exactement ce que je pense. Kim l'a fait elle-même.

— Elle doit... être douée de ses mains, fit Norma, la gorge serrée.

— Ça a commencé par un petit bonhomme en pâte à modeler, expliqua Allison d'une voix éteinte. Elle a fait le premier peu de temps après son arrivée ici. Au départ, il avait quatre bras, mais sans arrêt elle lui en rajoutait d'autres ; à la fin il en avait qui sortaient de partout, on aurait dit une araignée folle de rage.

— Personnellement, je préfère les araignées, répliqua Norma de plus en plus consternée.

Si consternée qu'elle venait de décider de ne parler de cette statuette à aucune de ses amies. Comment trouver les mots pour décrire une pareille horreur ?

— Un jour, poursuivit M^{rs} Baynes perdue dans sa rêverie, je lui ai suggéré qu'elle pourrait arrêter avec tous ces bras, que sa poupée était jolie telle qu'elle était. Et savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? Que ce n'était pas elle qui faisait les bras. Et puis elle m'a demandé un nouveau chat.

— Ah oui ? fit lentement Norma qui ne voyait pas très bien le rapport.

— C'était le cinquième que je lui donnais. Tous les autres s'étaient déjà enfuis.

— Non !

— Elle autant pleuré que j'ai fini par céder. Une semaine plus tard, ce chaton avait lui aussi disparu. Je l'ai dit à Kim qui ne m'a pas semblé s'en affecter outre mesure. Elle m'a simplement redemandé un autre chat. Mais cette fois-ci, je lui ai offert un chiot ; ils sont plus casaniers.

— Ça, je suis bien d'accord, les chiens sont de merveilleux compagnons. Je me souviens quand nous avons eu notre Ginger...

— La pauvre petite bête, continua M^{rs} Baynes imperturbable, refusait de dormir dans sa chambre. Il ne voulait même pas monter les marches. Il restait assis au pied de l'escalier. En grognant.

— C'est curieux, vraiment...

— Un jour, Kim a acheté une laisse et l'a fait monter de force. Le lendemain, il s'était enfui. J'ai appelé tout le monde, la fourrière, la police des routes... Ils ont finalement retrouvé la pauvre bête au bord

de la route. Étranglée par un foulard jaune.

La coïncidence fit frissonner Norma.

— On ferait mieux de s'en aller, non ? murmura-t-elle. Vous savez combien les jeunes détestent qu'on fouille dans leurs affaires personnelles.

— Vous avez raison, acquiesça M^{rs} Baynes en repoussant le battant qui vint buter contre le chambranle, sans se refermer complètement.

Les deux vieilles dames redescendirent l'escalier. Norma n'était pas dans son assiette. Certes, elle était la reine du ragot, mais elle se voyait mal en train de colporter ce genre d'histoire à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

C'est alors que la porte d'entrée s'ouvrit. Norma sursauta.

— C'est toi, Kim ? fit M^{rs} Baynes d'une voix naturelle, comme si elle s'adressait à une enfant normale et non pas à une étrangleuse d'animaux domestiques.

— Ouais, fit une voix peu amène.

— Je crois que je ferais mieux de partir maintenant, dit Norma nerveusement.

Kim sortit alors de la cuisine ; elle portait une espèce de tunique jaune, quasiment assortie à la teinte de ses cheveux ébouriffés, qui pendouillaient autour de son corps d'adolescente, aux formes pourtant déjà épanouies, avec la même grâce qu'une bâche sur un sapin de Noël. En apercevant Norma, elle s'immobilisa, une brève lueur assassine s'alluma dans sa prunelle, puis elle lança d'une petite voix pincée un « salut » aussi aimable que possible.

— Bonjour, Kimberly, répondit Norma, heureuse de te revoir.

— Tout le plaisir est pour moi, fit l'adolescente machinalement. Il y a eu des coups de fil, mamy ?

— Non, ma chérie.

— Flûte ! La chatte de Robby Simpson a eu des petits et il avait promis de m'en donner un !

De plus en plus mal à l'aise, Norma se tortillait sur sa chaise, aussi crispée qu'un juif en pèlerinage à La Mecque.

— Bien, il faut que je me sauve maintenant, fit-elle brusquement. Merci pour le thé, Allison, marmonna-t-elle sur le pas de la porte.

— Il faudra revenir. Il y a encore bien des choses que je ne vous ai pas encore racontées.

— Oh, je vous en prie... répliqua Norma dans un souffle.

En titubant, elle traversa la pelouse attenante à leur deux pavillons, sans emprunter l'allée, tant elle avait hâte de retrouver la quiétude de son petit univers quotidien.

Elle rentra chez elle et, sans un regard vers le téléphone, elle fonça dans sa cuisine. Elle allait préparer pour le dîner le plat préféré de Fred. Des beignets de poulet ! Cela faisait des années qu'elle ne lui en avait pas fait. D'ailleurs, elle allait être très gentille avec lui dorénavant. Après avoir pris conscience de l'horreur qui la côtoyait, elle l'appréciait soudain d'une tout autre manière.

— T'es entrée dans ma chambre ! Tu as osé entrer dans ma chambre !

M^{rs} Baynes leva les yeux vers sa petite-fille qui venait de dévaler l'escalier et la dévisageait, l'air furibond.

— Je sais que tu aimes ton intimité, Kim, mais c'est aussi chez moi, ici.

— Arrête de m'appeler Kim, espèce de vieille toupie !

Stupéfaite par une telle violence, M^{rs} Baynes en laissa choir son ravissant service à thé de Chine.

— Oh... non ! Regarde ce que tu m'as fait faire !

— Pourquoi as-tu laissé cette vieille pipistrelle entrer dans ma chambre ?

— C'est absurde, Kimberly. Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille...

— Elle me l'a dit ! Et elle n'aime pas ça !

— Elle ? Mais qui elle ? J'espère que tu ne parles pas de cette affreuse statue ? Tu es trop grande maintenant pour ce genre d'enfantillages.

— Peut-être est-ce l'inverse, répondit Kimberly durement. Peut-être qu'il est temps pour moi de quitter cette maison.

— Voyons, c'est absurde ! Tu n'as que treize ans. Allez, aide-moi à nettoyer s'il te plaît.

Mais au lieu de cela, Kimberly contourna sa grand-mère agenouillée au milieu des débris de porcelaine et posa fermement ses deux paumes sur les épaules de la vieille femme.

— Kim, qu'est-ce que tu fais ?

En guise de réponse, Allison Baynes sentit la pression des mains s'accroître sur ses clavicules et encore davantage lorsqu'elle tenta de se relever.

— Mamy, tiens-toi tranquille, s'énerma Kimberly.

— Kim, implora M^{rs} Baynes, prise d'un doute affreux, ces mains sont bien les tiennes ?

Puis il y eut un bruit assourdissant, comme une voile claquant dans le vent. M^{rs} Baynes, alarmée, se débattit. C'est alors qu'un éclair jaune traversa son champ de vision ; au même moment sa respiration se fit laborieuse. Elle toucha son cou, et sentit quelque chose de soyeux. Elle pensa tout de suite au foulard de soie jaune que tenait Calley.

— Kimberly, ce n'est pas drôle ! Je peux à peine respirer.

La soie se resserra, et M^{rs} Baynes ne put plus respirer du tout. Elle saisit les doigts cruels, implacables. Sa vision s'obscurcit tandis qu'une espèce de mugissement – un bruit assez semblable quoique terriblement amplifié, à celui que l'on entend au creux d'un coquillage – résonnait à ses oreilles : sans doute le flot du sang qui battait à ses tempes.

Au-delà, la voix de Kim lui parvenait, lointaine :

— Elle adore ça, chantonnait-elle, elle adore ça...

Allison Baynes voulut lui dire qu'en réalité elle n'aimait pas ça du tout, mais elle ne pouvait déjà plus parler. Au moment où sa conscience chavirait, une étrange question vint lui cogner l'esprit : si les mains de Kimberly maintenaient ses épaules, qui tirait alors les deux bouts du foulard ?

La police retrouva Allison Baynes affalée au milieu de la porcelaine brisée de son service à thé, les yeux exorbités dans une expression figée d'incrédulité totale. Au milieu de son visage aussi bleu qu'un œuf de rouge-gorge, sa langue pendante arborait une belle teinte lie-de-vin.

L'agent de police Oscar Sale fit un rapide constat des lieux et se précipita hors de la maison.

— Encore une ! cria-t-il au légiste, étranglée comme l'autre !

Le médecin surveillait deux infirmiers qui chargeaient une civière recouverte d'un drap blanc, sous lequel était allongée une forme humaine.

— La porte était ouverte, fit le policier en entraînant le légiste à l'intérieur, et je l'ai trouvée comme ça.

— Étranglée, comme cette Quinlan ! Il faudra fouiller toutes les maisons du quartier. On a peut-être affaire à un maniaque du meurtre à la chaîne.

Mais la seule chose qu'ils trouvèrent chez M^{rs} Baynes, dans une

chambre du premier étage, ce fut une tache humide auréolée d'une substance blanchâtre dont ils envoyèrent des échantillons aux laboratoires du FBI, à Washington. Comme il s'agissait – les résultats de l'analyse furent formels – de particules d'un plâtre tout à fait ordinaire, les enquêteurs l'époussetèrent des rapports officiels et décidèrent de centrer leurs investigations sur Kimberly, la petite-fille disparue de cette pauvre M^{rs} Baynes.

Ils finirent par découvrir une robe jaune déchirée, qui semblait avoir été sauvagement arrachée, puis abandonnée dans une poubelle non loin de la maison. On lança un avis de recherche national contre un hypothétique assassin détraqué sexuel, mais comme personne ne savait à quoi il ressemblait, les hautes autorités compétentes ne pouvaient rien faire.

Sinon attendre qu'il frappe à nouveau.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et n'était pas très exigeant. Il voulait juste quelqu'un à tuer.

— Allez, Smitty, grogna-t-il, donnez-moi un nom, une adresse, quelque chose !

— Où êtes-vous, Remo ? demanda le D^r Harold W. Smith de sa voix acide qui semblait vibrer au creux d'un larynx mariné dans du jus de citron.

— Dans une cabine de téléphone, ça vous suffit ? aboya Remo, et je n'ai plus de pièces. Vite, il faut que vous me donniez quelqu'un à exécuter !

— Remo, je pense que vous devriez venir me voir.

La voix de Smith était tout à coup chargée de tendre sollicitude ; c'est-à-dire qu'elle résonnait maintenant comme une scie égoïne aux dents émoussées, ce qui était pour Harold W. Smith, directeur du sanatorium de Folcroft, l'expression de la tendresse la plus débordante.

— Smith, siffla Remo avec une violence mal contenue, vous êtes forcément branché sur votre ordinateur, il est bourré de noms de salauds. Vous n'avez qu'à en piocher un au hasard ! Quel qu'il soit, où qu'il soit, je m'en charge. Allez, Smith, soyez sympa, donnez-m'en un, rien qu'un !

— Si je cède, vous reviendrez à Folcroft ?

— On verra, fit Remo sans se compromettre.

— Cette réponse n'est guère satisfaisante.

— Ce putain de monde n'est guère satisfaisant non plus !

Cette fois les hurlements de Remo firent bourdonner l'appareil à des kilomètres de distance. Smith posa l'écouteur entre son épaule et son oreille et pianota sur son clavier.

— Où êtes-vous, exactement ?

— À Tacoma.

— Tacoma... Voyons... J'aurais bien une plaque tournante de trafiquants de crack sur Jane Street, au 334...

— Super ! s'écria joyeusement Remo, un repaire de camés, c'est juste ce qu'il me fallait ! J'en ai pour une demi-heure à faire le ménage. Merci, Smitty, à charge de revanche !

— Hé, Remo, attendez ! s'écria Smith d'un ton impérieux.

Trop tard : la communication venait d'être interrompue. Smith soupira et se retourna vers son ordinateur. Il se demanda dans combien de temps apparaîtraient les premiers rapports concernant le nettoyage brutal d'un repaire de dealers situé Jane Street...

Du succès de Remo, il ne doutait pas un seul instant.

Il fallut à Remo une heure et cinquante-sept minutes pour mener à bien son entreprise, cent dix-sept minutes donc, se décomposant ainsi : huit minutes pour arriver à pied d'œuvre ; quatorze minutes très exactement pour remplir la mission ; six minutes pour que la nouvelle du massacre de Jane Street soit rendue publique et, subséquemment, soit transmise sur l'écran de Smith, dans l'État de Rye, à New York.

Les quatre-vingt-neuf minutes restantes furent consacrées aux estimations concernant le nombre de victimes. Le premier témoin affolé qui se manifesta par téléphone indiqua cinq victimes ; avant qu'il n'ait eu le temps de raccrocher, il y en avait déjà sept et, en définitive, les pertes totales s'élevèrent à vingt-trois morts.

Soapy Suggs devait être la cinquième victime. Pourtant, en franchissant à pas de loup le seuil du 334 Jane Street, il ne prêta guère attention aux quatre cadavres étalés sur le trottoir. Dans son business, le taux de mortalité était élevé dans sa clientèle. C'est une fois à l'intérieur, lorsqu'il entendit frapper poliment à la porte, qu'il s'inquiéta. Habituellement, personne ne frappait poliment à sa porte. Ni les clients, ni la police et surtout pas ses voisins... De ce fait, il saisit immédiatement un Mac-10, qu'il arma d'un seul geste nerveux, avant d'aller ouvrir.

Un homme blanc se tenait là, les bras croisés. Ses yeux sombres étaient enfoncés dans ses orbites, au-dessus de pommettes hautes.

— Ouais ? fit Soapy, qu'esses-tu veux ?

— Bonjour. Au nom du Comité de bon voisinage, je suis venu vous souhaiter la bienvenue à Jane Street. Je peux entrer ?

— Sûrement pas fringué comme t'es, fit Soapy. T'as vu ton look ? On a des règles ici.

— Oh ? répondit le type, qui portait un tee-shirt et un pantalon noir.

— Tu pourrais au moins changer de pompes. Mets des Nike au lieu de ces merdes italiennes !

Soapy éclata de rire et s'apprêtait à fermer la porte. C'est alors qu'il put voir de près les chaussures de l'homme. De très près. De si près que ses dents n'y résistèrent pas. Il tomba assis par terre et son Mac, en heurtant le sol, éructa une rafale de balles qui labourèrent rageusement le plancher.

Remo jugea le moment opportun pour enfoncer le clou – en l'occurrence son mocassin – dans les yeux de son interlocuteur.

— Comme vous pouvez le constater, expliqua-t-il, je porte des souliers exceptionnels. Il s'agit d'un modèle très classe, cousu main, sans marque de fabrique tapageuse ; vous remarquerez la semelle tout en cuir, le talon fait d'une seule pièce...

Mais Soapy ne voyait rien, aveuglé qu'il était par un geyser de sang au sommet duquel tressautait une de ses prémolaires.

Ameutés sans doute par le tintamarre du Mac-10, deux longs museaux noirs pointèrent leur nez dans la porte entrebâillée.

— Qui t'es, toi ? Et d'abord qu'esses-tu fais à mon pote ? fit l'un des deux museaux.

— Un cours sur les mérites comparés du mocassin italien et de la basket new-yorkaise, répondit Remo. Mais entrez donc, c'est valable pour vous aussi ! Ne soyez pas si timides.

Les deux hommes se regardèrent. Remo leva le talon, et l'abaissa comme un marteau-pilon. Une fois. C'est à ce moment-là que Soapy devint la cinquième victime.

— Bon, où en étions-nous ?

— À l'heure de ta dernière heure, feula Jarris Jameel en se ruant sur l'inconnu.

Un poignard surgit dans sa main comme une vipère prête à mordre. Mais il n'éventra qu'une rémanence visuelle et, pris dans son élan, poursuivit son chemin. Au passage, Remo le gratifia d'un coup sec sur la nuque. Jarris Jameel finit sa trajectoire contre la cloison où il s'éclata, tête la première, comme une tomate trop mûre. Du coup, le papier peint marronnasse se teinta d'une belle couleur rouge ce qui, de l'avis de Remo, ajoutait une petite note pimpante à ce morne environnement.

— À qui le tour ? fit-il en jetant un coup d'œil gourmand autour de lui.

Mais l'ennemi s'était évaporé. Provisoirement en tout cas, le temps sans doute d'armer ses rangs. D'humeur guillerette, Remo gravit les escaliers avec la légèreté d'un petit elfe frétilant. C'était bon de se remettre au travail. Enfin un vrai travail !

Parvenu au palier il s'engagea le long d'un couloir, précisément long comme un jour sans pain et visiblement conçu par un architecte ignorant tout des symptômes de la claustrophobie. De part et d'autre, des portes entrouvertes laissaient s'échapper des relents d'urine et de sueur auxquels se mêlaient des effluves d'ammoniaque et d'acides. Remo fit quelques mouvements pour échauffer ses poignets prodigieusement épais et passa de chambre en chambre. Il eut la déception de ne tomber que sur des larves droguées au-delà de toute expression. Or Remo voulait de l'action.

— Hello, appela-t-il, il y a quelqu'un qui tient debout là-dedans ?

— Qui t'es, toi ? s'enquit une voix endormie.

— J'ai déjà répondu à cette question, fit Remo au grand Noir musculeux qui sortit soudain un revolver de sous son traversin.

Le revolver en question roula aussitôt sur le sol avec la main de son propriétaire encore agrippée à la crosse. L'homme saisit son moignon ensanglanté avec une expression si pitoyable que Remo l'effaça d'un revers du poignet. Le Noir, dont le visage n'était plus qu'un énorme hématome, retomba sur son oreiller aussi lourdement qu'une poire blette tandis que Remo passait à la chambre suivante en fredonnant *Sifflez en travaillant*.

La pièce semblait vide, pourtant il décela un battement de cœur derrière la porte ouverte.

— Bon, il n'y a personne ici, fit Remo à voix haute en saisissant la poignée.

Il poussa la porte et la claqua si fort que le plâtre se fissura de chaque côté de l'embrasure, déchirant le papier peint.

— Oh, pardon ! fit-il en écartant le battant derrière lequel un tas d'os pulvérisés s'éparpilla sur le plancher.

Dans les autres chambres, les occupants des lieux se montrèrent plus coopérants : ils allèrent là où il voulait les balancer, qui à travers les murs, qui à travers les fenêtres, certains se jetant parfois même les uns contre les autres.

À force, le vacarme avait fini par réveiller tous les locataires de l'immeuble, même les plus hébétés, et l'escalier tremblait sous les assauts des pieds des fuyards. Quelques-uns, armés d'automatiques, tentèrent une contre-attaque. Mais Remo esquivait les balles avec une aisance déconcertante, comme il avait appris à le faire des années auparavant, c'est-à-dire en s'écartant de l'onde de choc qu'elles traçaient sur leur passage. Les balles crépitaient sur les murs constellés d'impacts tandis que Remo continuait d'avancer de sa démarche

souple et élastique.

Devant lui quatre hommes dévalaient les marches. Remo se baissa et d'un geste sec enfonça ses doigts dans le bois : l'escalier s'effondra.

— À propos, je ne vous ai pas dit qu'il y avait un problème de termites dans le secteur ? s'enquit-il.

Un impudent tenta de le surprendre par-derrière mais le déclin de son arme le démasqua. Remo se retourna et s'appropriâ le bras de l'intrus. Ce dernier ouvrit le feu, vidant son chargeur sur le quatuor qui gémissait au milieu des débris de l'escalier.

— Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? hurla le tireur, horrifié.

— Il me semble que vous avez éliminé les termites, répondit Remo, épanoui, tout en lui apportant la preuve éclatante qu'un pistolet-mitrailleur, même vide, peut être mortel lorsqu'il frappe votre estomac avec la force d'un marteau-pilon.

Convaincu, et donc mort, l'impudent entra dans l'au-delà avec le dossard numéro 18.

Un dernier coup de balai dans les chambres, apparemment vides, permit à Remo de se débarrasser d'un gros tas de graisse. L'homme tenta de se faufiler entre ses jambes, mais ne devait jamais dépasser le seuil de la pièce car Remo lui brisa le crâne comme une vulgaire noisette qu'il écrabouilla entre la porte et le chambranle.

Regagnant le corridor, Remo surprit des mouvements furtifs au-dessus de sa tête.

— Oh, les vilains garnements, gronda-t-il, ils sont partis se cacher au grenier.

Remo tendit les bras et palpa le plafond ; il perçut rapidement le poids d'un pied et suivit la trace invisible de l'homme tout le long du grenier, jusqu'à une autre pièce où se trouvait une échelle déployable. Par la trappe apparut un visage aux yeux écarquillés, suivi d'un revolver. Remo croisa son regard.

— Bouh ! fit-il.

— Ahhh ! répliqua l'homme en braquant son arme.

Remo lui fit dévaler l'échelle marche par marche et lorsqu'il s'effondra sur le plancher, Remo prit la peine de lui briser la colonne vertébrale en trois endroits. Puis il arracha l'échelle tandis que là-haut on refermait précipitamment la trappe.

— Il a bousillé Derrick ! se lamenta une voix.

— Il va nous faire la peau à nous aussi, gémit un autre. J'l'avais dit ! Fallait pas s'installer dans ce coin pourri où y faut se taper cinq

bornes avant de tomber sur un centre commercial !

— La ferme ! ordonna la première voix, tendue.

Pendant que les deux junkies se chamaillaient, Remo localisa l'endroit précis où ils se trouvaient et frappa le plafond d'un coup de poing impérieux.

— Y a quelqu'un ?

— Mais il est complètement cinglé ce mec ! Il est là-dessous ! Fous-moi ce con en l'air !

De l'angle où il s'était mis à l'abri, Remo vit les balles déchiqueter le plâtre.

— Tu l'as eu ? s'étonna une voix assourdie.

— Pas sûr...

— Tu ferais mieux de vérifier, conseilla l'autre prudemment.

— T'es malade ! Comment veux-tu que je fasse ?

— Vous n'avez qu'à essayer de regarder par un des trous de balle ! conseilla Remo, narquois.

Un déluge de feu lui répondit. Remo se replia dans le couloir en attendant que le nuage de poussière se dissipe.

— Allez, un petit effort ! Vous m'avez presque touché, cria-t-il à la cantonade. La prochaine fois sera la bonne !

Cette fois, le tireur se déplaça le long du grenier. À l'oreille, Remo suivit sa trace et, brusquement, lança sa main à travers le plafond. Il saisit une cheville et ramena une basket Air Jordan en même temps qu'un hurlement lui vrillait les tympans.

— Il m'a eu, ce fils de pute m'a attrapé la cheville !

— Et il va t'attraper les deux chevilles, continua Remo en chantonnant, et puis la jambe, et puis la gorge... Alouette, gentille alouette...

Un bruit de pas résonna lourdement sur le plancher de la mansarde ; aussitôt Remo lâcha la basket qui se débattait furieusement et sauta de côté, prêt à parer à toute éventualité. La réplique fusa instantanément : une gerbe de plomb découpa un cercle autour du trou où la cheville coincée continuait à gigoter. Bientôt le plâtre se colora d'une belle teinte écarlate et un mollet ensanglanté apparut. La jambe tressaillit quelques instants, puis s'immobilisa. Définitivement.

— Oh, merde ! excuse-moi, mec, fit une voix contrite, c'est pas toi que je visais, c'est ce petit péteux qu'arrête pas de m'empêcher de le tuer !

Remo envoya ses deux poings en exploration. Apparemment il n'y avait plus qu'un survivant. Le rescapé se mit à danser la polka autour du trou qu'il arrosait d'une pluie de projectiles.

— Tu m'auras pas, Ducon ! hurlait-il entre chaque rafale. Je descendrai pas !

Au-dessous, tandis que le plafond se criblait d'impacts, Remo allait et venait d'un pas léger, esquivant les balles qui ravageaient le parquet ciré. De temps à autre, il encourageait le tireur à continuer de gaspiller ses munitions.

— Encore raté, mec, je suis toujours vivant. Allez, vas-y, tire !

À chaque fois, l'homme répondait gentiment par un feu roulant. Tant et si bien qu'à la fin le plafond cessa d'être un plafond. À la place il y avait une sorte de hachis parmentier constitué de purée de plâtre et de boulettes de bois.

— Coucou ! fit Remo en pointant la tête à travers un trou large comme un hublot de paquebot.

L'autre rétorqua d'une volée de plomb qui vida son chargeur. Remo en profita pour attraper le futur ex-survivant par les pieds tout en fredonnant le thème musical des *Dents de la mer*, histoire de se mettre dans l'ambiance.

L'arme enfin rechargée se remit à crépiter, achevant de tout ravager alentour. Tout sauf Remo.

— Tu m'auras pas vivant, fils de pute ! hurlait la pauvre victime en poussant des cris déchirants.

— Ça peut s'arranger, répliqua Remo.

D'un coup sec, il brisa les chevilles du tireur qui mit un certain temps à comprendre pourquoi il perdait l'équilibre avant de s'effondrer comme un chêne qu'on abat. Son visage s'encadra entre deux poutres et des bouts de plancher déchiqueté. D'une main, Remo l'empêcha de tomber, le temps de découper à grands coups de pied un trou assez large pour que l'autre pût s'y glisser.

— Voilà, tu peux y aller maintenant, fit-il en baissant le bras.

Le junkie plongea instantanément dans le trou comme s'il avait été taillé sur mesure. Il atterrit un étage plus bas, sur le crâne.

— Alors, heureux ? lança Remo, accroupi sur une lame de parquet miraculée.

Comme il n'obtint pas de réponse, il en conclut que ce vingt-troisième cadavre mettait un point final à cette mission de décafardisation.

Remo tendit l'oreille et écouta. Le silence régnait dans la maison. Son ouïe subtile lui confirma que son cœur était désormais seul à battre dans la maison. Jane Street était nettoyée.

En sortant, Remo fit un signe de la main à un homme assis au volant d'une Camaro rouge. L'homme ne répondit pas. Il regardait son capot et, au-delà, l'éternité.

C'était le numéro un.

CHAPITRE III

Kimberly Baynes traversa, triomphale, l'aéroport de Washington, vêtue d'une ample robe jaune, ses cheveux blonds noués en arrière par une écharpe du même jaune éclatant. Elle oscillait légèrement sur ses escarpins noirs comme quelqu'un qui n'a manifestement pas l'habitude de marcher juché sur des talons hauts.

— Je ne m'habituerai jamais à ces trucs-là, marmonna-t-elle en s'esquintant les chevilles à la sortie d'un escalier roulant.

Sa maladresse, son visage outrageusement maquillé et ses ongles jaune safran attirèrent l'attention de plus d'un voyageur.

Cosmo Bellingham était l'un d'eux. VRP d'une entreprise spécialisée en matériel chirurgical à Rockford, dans l'Illinois, il était venu assister à la Convention annuelle de la profession pour essayer de trouver des débouchés pour sa nouvelle ligne de prothèses iliaques en titanium. En voyant ce petit bout de femme aux yeux innocents flotter dans un labyrinthe de terminaux, Cosmo se dirigea vers elle.

— Vous avez l'air perdu, mon enfant, susurra-t-il.

Les yeux bleus limpides s'écaraillèrent face au large sourire de Cosmo.

— C'est que je viens à peine d'arriver, répondit-elle d'une voix douce, enfantine.

Cosmo toucha le bord de son chapeau tyrolien.

— Je me présente : Cosmo Bellingham. J'ai réservé au *Sheraton*. Si vous ne savez pas où aller, je vous le recommande.

— Merci, mais je n'ai pas d'argent sur moi. Malheureusement mon porte-monnaie est resté dans ma valise.

Cosmo estima qu'elle devait avoir dix-huit ans. La fleur de l'âge, à cueillir à peine éclosée. D'ailleurs la plupart des playmates qui s'étaient en pages centrales dans *Penthouse* avaient dix-huit ans.

— Ça devrait pouvoir s'arranger ; si vous voulez, partageons le même taxi jusqu'à mon hôtel et je mettrai votre chambre sur ma carte American Express en attendant de trouver une solution.

— Oh, monsieur, c'est impossible, voyons ! s'écria la jeune biche effarouchée. Ma grand-mère m'a dit de me méfier des inconnus et de

ne jamais rien accepter. Quoique... vous avez l'air très gentil, finalement.

— Adjugé, enchaîna Cosmo, enchanté de pouvoir économiser les frais d'une call-girl sans se priver pour autant d'un délicieux plat de chair fraîche.

Dans le taxi, elle lui raconta qu'elle s'appelait Kimberly et qu'elle venait à Washington pour chercher du travail.

Une fois au *Sheraton*, Cosmo s'arrangea pour lui obtenir une chambre contiguë à la sienne.

— Comme ça, je pourrais bien m'occuper de vous précisa-t-il à Kimberly avec un petit rire grasseyant.

En montant dans l'ascenseur, il remarqua l'imposant tour de taille de Kimberly. Sa femme étant plutôt rondouillarde, il préférait les tailles de guêpe mais il se dit qu'il n'allait pas chipoter. Après tout, cette jeune caille lui était tombée toute rôtie dans le bec.

Il se racla la gorge bruyamment, cherchant comment il allait pouvoir ferrer ce joli poisson qui venait de mordre à l'hameçon.

— Ça ne va pas ? lui demanda Kimberly de sa douce voix angélique. Et si nous prenions le temps de souffler ?

Ce disant elle posa le bout de son index sur le bouton d'arrêt d'urgence de l'ascenseur qui, après quelques hoquets inquiétants, finit par s'immobiliser.

— Je... Je... Je... bredouilla Cosmo, horriblement gêné parce que Kimberly venait de blottir contre lui son corps d'adolescente sauvage et sensuelle.

— Vous me désirez, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Et elle aussi vous désire, je le sais.

— Elle ?

— Celle dont je suis l'humble servante.

— Quoi ?

En guise de réponse, Kimberly avança une main caressante vers la poitrine du VRP tandis que, d'un geste rapide, elle arrachait de ses cheveux son écharpe jaune. Dans tous ses états, Cosmo sentit la main caressante descendre lentement jusqu'à sa braguette qu'elle ouvrit d'un coup sec. Oh, Seigneur, songea-t-il, la petite salope ! Elle va me prendre tout debout dans l'ascenseur... Oh merci, mon Dieu, merci ! Il était tellement excité par ce qui se passait dans son pantalon que c'est à peine s'il se rendit compte que le foulard de soie s'enroulait autour de son cou. Il faut dire que deux mains délicates comme les ailes d'un

papillon s'étaient placées autour de son sexe brandi et le massaient maintenant avec une habileté consommée. Ce n'est que lorsqu'il commença vraiment à suffoquer qu'une étrange pensée lui vint.

Comment faisait-elle pour l'étrangler ? Puisqu'elle avait – merci, mon Dieu – les deux mains jointes autour de son levier de vitesse ? Et qu'ils étaient seuls dans la cabine de l'ascenseur...

Le cadavre de Cosmo Bellingham fut découvert plus tard dans l'après-midi par l'employé de la maintenance appelé pour dépanner l'ascenseur coincé au niveau du dixième étage. Lorsqu'il força la porte, il découvrit le toit de la cabine dont la trappe de visite avait été ouverte. À quatre pattes, il s'avança précautionneusement sur la plateforme luisante de graisse et aperçut le cadavre d'un homme qui gisait, étendu sur le sol, la tête en l'air et le sexe à l'air.

On évacua le corps sur une civière par une porte de service pour éviter aux clients le spectacle d'un cadavre dont le linceul était curieusement bombé à un endroit inattendu pour un mort.

À l'autre bout de la ville, Kimberly Baynes, de retour au *Capitol Hill Hôtel*, avisa le portier qu'elle prolongeait son séjour d'une semaine supplémentaire qu'elle paya d'avance. En espèces.

En pénétrant dans sa chambre, elle eut la satisfaction de constater qu'un nouveau bras avait poussé sur la statue d'argile. Il avait grandi si vite qu'il avait dû se courber en arrivant au contact du mur.

En partant, Kim avait déposé un journal au pied de la statue. Elle le retrouva déchiqueté ; un morceau de page chiffonnée – la page des petites annonces – était roulé en boule dans une douce main blanche, l'autre brandissait un article déchiré où Kim reconnut la photo d'un homme qui faisait la une des médias au moins une fois par semaine.

— Je sais de quel sang vous êtes assoiffée, ma dame, murmura-t-elle. Et je sais aussi comment approcher cet homme maintenant, ajouta-t-elle après avoir lu le second article, une publicité.

Elle se changea après avoir tiré les rideaux, puis quitta l'hôtel dans une robe jaune éclatante qui soulignait sa poitrine juvénile. Avec le reste de l'argent de Cosmo Bellingham, elle s'était offert une nouvelle écharpe jaune. Cet achat l'emplissait de joie.

En outre, aujourd'hui, elle postulerait à son premier emploi.

CHAPITRE IV

Le docteur Harold W. Smith n'était investi d'aucun mandat électoral ; d'ailleurs, eût-il été candidat à un quelconque siège de représentant qu'il n'aurait probablement pas récolté le moindre suffrage. Pourtant, ce vieux bureaucrate, gris de la tête aux pieds, détenait à lui tout seul plus de puissance que toutes les instances exécutives, législatives et judiciaires du gouvernement américain. Depuis son sanctuaire du sanatorium de Folcroft qui lui servait de couverture, il présidait, depuis près de trente ans, aux destinées de CURE, une organisation tellement confidentielle qu'elle n'avait aucune existence officielle. Smith était chargé de protéger l'Amérique de ses ennemis par des voies supralégales ; ce qui signifiait en clair que la Constitution n'avait pour lui pas plus de valeur que le bon de garantie de son lave-vaisselle. Lorsque la Constitution protégeait les coupables, Smith la violait et punissait en son nom ceux qui méritaient un châtement exemplaire.

Pour mener à bien ce combat incessant contre le crime légal, Smith s'appuyait, depuis une vingtaine d'années, sur une arme secrète : un homme. Véritable machine de guerre, cet homme, que tout le monde croyait mort depuis longtemps, n'avait donc, pas plus que CURE, aucune existence administrative. Et voilà que cet homme, Remo Williams, que Smith avait affublé du nom de code « l'Implacable », se baladait à travers les quarante-huit États américains comme s'il pouvait à mains nues écraser tous les hors-la-loi de ce pays.

Et Smith était inquiet car depuis son dernier coup d'éclat à Tacoma, il n'avait plus entendu parler de Remo Williams. Ce n'était pas bon signe.

L'énorme ordinateur de Smith, branché sur les grandes métropoles des États-Unis, y enregistrerait tout ce qui s'y passait d'anormal : scènes de violence, émeutes, pillages, meurtres en série... Ces événements, l'ordinateur les quantifiait sur une échelle graduée. La plupart des villes se situaient entre vingt et quarante sur le violenciomètre. Smith cherchait une cote au-delà de cinquante. Ce maximum ne pouvait être dû qu'à deux causes : soit une invasion par des forces étrangères, soit Remo Williams en action.

Mais, à la grande déception de Smith, le point culminant de la courbe plafonnait à trente-sept-six : une émeute à Miami.

— Mais où diable est donc passé Remo ? se demanda Smith à voix haute.

Parler tout seul n'était pas dans ses habitudes ; mais plus rien n'était comme autrefois. La mort avait frappé à l'intérieur même de CURE.

À minuit, Smith fit rentrer son ordinateur dans son logement invisible, sous son bureau de bois laqué et quitta le sanatorium de Folcroft dans sa voiture. Avant de rentrer chez lui, il se dirigea vers le centre de Rye, à la recherche d'une pharmacie encore ouverte. Son estomac le faisait souffrir.

C'est alors que son attaché-case se mit à bourdonner. Smith se gara et ouvrit la mallette avec précaution pour ne pas déclencher les charges explosives qui le protégeait. Apparut un ordinateur portable pourvu d'un téléphone, que Smith décrocha.

L'appel ne pouvait provenir que de Remo ou du Président des États-Unis. En l'occurrence, c'était Remo.

— Salut, Smitty ! J'appelle encore d'une cabine.

— Remo, il est temps de rentrer chez vous.

— Je ne peux pas. La maison est hantée. Je le vois partout.

— Nier la perte d'un être cher ne fait que prolonger la douleur. Soyez raisonnable, Remo, il faut affronter ce deuil, voyons !

— Écoutez-moi bien, Smitty : vos grandes phrases, vous pouvez vous les mettre où je pense ! Je ne peux pas retourner là-bas, un point, c'est tout. Je vois Chiun sans arrêt. Je me réveille en pleine nuit et il est là, il me regarde, le doigt pointé sur moi comme la statue du Commandeur. Je n'en peux plus !

— Vous voulez dire que vous avez réellement vu Chiun ? demanda lentement Smith.

— Je veux dire qu'il me hante. C'est pour ça que je cours d'un endroit à l'autre. S'il ne sait pas où je suis, j'imagine qu'il ne peut pas venir me tirer par les pieds ! Et jusqu'ici, ça a marché.

— Vous ne pouvez pas vous cacher toute votre vie.

— Pourquoi pas ? Avant d'acheter cette maison, Chiun et moi vivions à l'hôtel. Nous ne restions jamais assez longtemps au même endroit pour user les meubles. Je peux très bien me réhabituer à cette vie de vagabond.

— Et qu'est-ce que je fais de votre maison ?

— Vendez-la, je n'en veux plus ! Je m'en fiche, Smitty, donnez-la à qui la voudra.

— Vous m'aviez pourtant promis de revenir après le dernier... coup, fit Smith en pianotant silencieusement sur son clavier.

— Je sais, je sais. Mais il me faut absolument un truc à faire pour passer la nuit. Je ne dors plus comme avant, vous savez...

— C'est déjà ce que vous m'aviez dit la dernière fois. Et celle d'avant. Et encore celle d'avant. Et...

— Hé, j'ai une idée, Smitty : si on butait ce cinglé de Maddas ? Ça ne serait que justice après tout ce qu'il a fait...

— Impossible, répliqua Smith d'une voix lasse, la cible est hors de notre compétence. Ordre de la présidence qui espère que l'opposition intérieure fera le ménage à notre place.

— On pourrait faire croire à un accident... Je vous jure que tout le monde n'y verra que du feu.

— Trop risqué ; une révolution de palais réglerait le problème de façon plus élégante et sans nuire aux intérêts américains.

— Et si je fomentais un coup d'État ? insista Remo.

— Non ! cingla Smith. Le Président a pris personnellement la décision d'écarter CURE de toute opération concernant cette région.

— Écoutez, Smith, reprit Remo d'un ton cajoleur, nous savons très bien vous et moi que le Président n'a pas le pouvoir de vous interdire quoi que ce soit. Il peut tout au plus vous suggérer des missions et le seul ordre qu'il est habilité à vous transmettre c'est la dissolution de CURE.

— Ce qu'il ne manquera pas de faire si jamais il apprenait que le bras armé de l'organisation refuse de rentrer au bercail.

— Mais personne ne s'apercevra que c'est nous, s'entêta Remo, vous pouvez me faire confiance quand même après toutes ces années de bons et loyaux services !

— Non ! laissa tomber Smith, catégorique, tout en continuant à pianoter sur le clavier de son portable.

Encore quelques minutes et il pourrait localiser l'origine de l'appel.

— D'ailleurs, reprit-il, même si je le voulais, je ne pourrais pas vous aider. Je n'ai pas mon ordinateur sous la main. J'ai intercepté votre coup de téléphone dans ma voiture alors que je rentrais chez moi.

— Désolé, fit Remo, il fait grand jour ici.

Un mince sourire étira les lèvres du Dr Harold W. Smith. Remo était donc quelque part dans le fuseau horaire de la côte pacifique.

L'identification précise du lieu n'était plus qu'une question de secondes. À l'autre bout du fil Remo continuait à se lamenter.

— En plus, disait-il d'une voix lugubre, jeudi prochain c'est l'anniversaire de Chiun. Il aurait eu cent ans. Je ne l'aurais jamais cru si vieux. Il avait quatre-vingts ans quand je l'ai rencontré, et je ne l'ai pas vu vieillir.

Remo marqua une pause et sa voix se brisa sur la dernière phrase :

— Je croyais qu'il vivrait pour toujours.

Smith regarda ses instruments. Pourquoi mettaient-ils tant de temps à déterminer l'origine de l'appel ?

— Smitty ? Vous êtes toujours là ? fit Remo, soudain soupçonneux. Dites donc, vous ne seriez pas en train d'essayer de me localiser par hasard ?

Avant que Smith n'ait pu répondre, il entendit une autre voix interférer à l'autre bout du fil.

— Une minute, mon pote, s'énerva Remo, je suis en pleine conversation avec ma mère !

— Donne-moi ce téléphone, répéta la voix de plus en plus menaçante.

— Désolé, Smith, je vous rappellerai plus tard. Je crois que je viens de trouver un petit boulot pour la nuit, lança Remo avant de raccrocher.

Juste au moment où le signal « Appel retracé » clignotait sur l'écran, la ligne fut coupée. Net. Smith fit la grimace. Maintenant, il avait vraiment besoin d'une pharmacie.

Remo arracha le combiné de son câble et le tendit au moustachu grognon qui tournicotait depuis dix minutes autour de la cabine en prenant des airs excédés. À son look de base – il portait un survêtement de soie et arborait des bacchantes rabougries à la Fu Manchu –, Remo l'avait repéré : c'était un dealer. Bon nombre d'entre eux traitaient maintenant leurs affaires par téléphone public.

— Tiens, fit-il avec un sourire cordial.

— Hé, ça va pas ? J'ai besoin du téléphone, pauv'con !

— Eh bien, le voilà ! Je suis sûr qu'en le tordant un peu, tu arriveras à le faire entrer dans ta narine.

L'homme sortit un couteau qui s'ouvrit avec un léger déclic.

— Tu as l'intention de me poignarder ? lui demanda Remo.

— Non, j'veais t'étriper.

— Merci du distinguo. Attends, je vais te montrer un truc que tu ne connais sûrement pas.

Et Remo plaqua sa main ouverte sur le visage de l'homme, son pouce et son petit doigt contre les pommettes, les autres doigts posés sur le front. Il se contenta de plier légèrement les doigts.

Et il tira un coup sec.

L'homme – Mauricio Guillermo Etcheverry – entendit un craquement sinistre qui retentit tout contre son oreille. Il chancela et lâcha son couteau. Y avait comme un malaise, un sacré malaise même, mais Mauricio n'aurait pas su dire quoi exactement. Ce gringalet de gringo lui aurait-il cinglé un nerf de bœuf à travers la gueule ? Il lui sembla en effet que ce demi-portion tenait un truc flasque dans la main. Mauricio aurait bien voulu cligner ses paupières mais il n'était plus équipé pour.

Et, tandis qu'un voile rouge recouvrait ses yeux écarquillés, il crut voir le gringo faire des tours de passe-passe, au-dessus de cette chose molle. Comme s'il s'apprêtait à faire un numéro de prestidigitateur.

— Tas vu ? J'ai rien dans les manches, fit le gringo gringalet.

— Évidemment, pauv'con, t'as pas de manche, grogna Mauricio d'une voix qui résonnait étrangement puisqu'il n'avait plus de lèvres pour articuler.

— Te mets pas en colère, lui répondit le gringo en rigolant, je disais ça histoire de me mettre dans la peau du personnage ! Tiens, regarde. Tu le reconnais ?

Mauricio fut stupéfait de se retrouver face à son propre visage. Bien sûr, il était tout mou, aussi avachi que la gueule d'un basset artésien, mais c'était bien lui, indiscutablement. Et, dans ce cas, une question se posait : qu'est-ce que ce Gringo faisait avec son propre visage ? Et pourquoi n'était-il pas là où il devait être, c'est-à-dire sur sa tête à lui ?

Mais Mauricio Guillermo Etcheverry s'écroula sur le sol comme une chiffé – une chiffé molle précisément – sans avoir pu résoudre ce problème épineux. Remo rendit le masque de peau à son légitime propriétaire et s'évanouit, tout guilleret, dans la nuit de Sait Lake City.

En s'éloignant, il songea qu'il aurait aimé pouvoir arracher aussi facilement le visage du maître de Sinanju de son esprit.

CHAPITRE V

Turqi Abaatira, l'ambassadeur iraitien aux États-Unis, était aux anges.

— Nous sommes mardi ? Mais alors c'est aujourd'hui que je passe à la télévision ! chantonna-t-il en pénétrant dans le consulat iraitien situé sur Massachusetts Avenue à Washington.

Il sourit sous son épaisse moustache en passant devant le garde. Bien sûr, son pays, l'Irait, était mis au ban des nations, soumis au blocus, et le plus grand déploiement de troupes depuis la Seconde Guerre mondiale se préparait à libérer le Kuran de ses envahisseurs iraitiens. Très bientôt, la nation hors-la-loi affronterait la colère des États-Unis.

Mais Turqi Abaatira ne s'en souciait pas. D'abord, il était en sécurité à Washington. Et surtout, il était devenu la coqueluche des médias depuis que les chars iraitiens de fabrication soviétique avaient dévalé la Route de l'Amitié, franchi la frontière kuraniennne et anéanti l'armée de leur voisin. Depuis, les forces iraitiennes désossaient le pays comme une voiture abandonnée, emportant chaque objet de valeur vers la capitale iraitienne, Abominadad.

Dès le début des opérations, le visage souriant et bon enfant de l'ambassadeur paraissait sur toutes les chaînes, rassurant le monde sur les intentions pacifiques de son pays. Personne n'avait osé le traiter de menteur. À part un journaliste inconscient qui avait eu l'indélicatesse de poser une question concernant des nouveau-nés kuraniens qui auraient été arrachés de leur couveuse par les troupes d'occupation. Il avait été expulsé sur-le-champ pour avoir « outrepassé de façon scandaleuse les limites de la neutralité objective de la profession ». Heureusement on était entre gens civilisés !

— Ah, Fatima, fit Abaatira à sa secrétaire, qui, par ce magnifique jour d'été, a demandé à me parler ?

— Le Département d'État américain. Ils veulent une fois de plus émettre une protestation officielle. En privé.

Le visage d'Abaatira se renfroigna. Sa glorieuse moustache perdit toute assurance orgueilleuse. Elle ressemblait maintenant à une grosse chenille velue qui se serait rabougrie au micro-ondes.

— Qu'est-ce qu'ils ont encore ?

— Ils n'ont pas apprécié le décret de notre président obligeant tous les otages occidentaux...

— Nos hôtes sous surveillance, corrigea aussitôt Abaatira. On dit des hôtes sous surveillance. HS, si vous préférez.

— ... tous nos HS masculins à se laisser pousser la moustache en hommage à notre vénéré chef.

— Eh bien, où est le problème ? fit l'ambassadeur. Le décret précise bien qu'il s'applique uniquement aux HS masculins, n'est-ce pas, à l'exclusion des femmes et des enfants ? Dans ce cas, je ne vois pas là matière à s'emporter contre une décision qui, après tout, s'inscrit dans un cadre raisonnable. Ce n'est pas votre avis ?

— Certainement, susurra la secrétaire dans un sourire.

Elle méprisait ce patron lubrique mais ne voulait pas se faire réexpédier à Abominadad avec un rapport négatif sur le dos. Les sbires du président iraitien ne faisaient pas de quartier avec les récalcitrants.

— Très bien, soupira Abaatira, dites-leur que j'irai me faire taper sur les doigts une fois de plus.

— C'est un affront intolérable ! fit le sous-secrétaire d'État, furieux.

Abaatira réprima un bâillement.

— C'est déjà ce que vous m'avez dit hier, répliqua-t-il d'une voix lasse. Et la semaine dernière aussi. À deux reprises. Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Le comportement d'un diplomate normal, civilisé. Essayez de convaincre le cinglé qui vous sert de président que tout le Moyen-Orient va lui tomber dessus s'il s'obstine.

— Ça encore, vous l'avez déjà dit. Autre chose ?

— Cette histoire de moustache. Hobsein est sérieux ?

— Pourquoi pas ? Vous connaissez l'expression « à Rome, conduisez-vous en Romain » !

— Abominadad n'est pas Rome, et si vous continuez ainsi, c'est à Pompéi qu'elle va ressembler, votre capitale !

— Comme je le disais, poursuivit l'ambassadeur sans se démonter, il est donc normal qu'à Abominadad, les grandes traditions du peuple arabe soient respectées. En particulier il y a chez nous une loi stipulant que chaque homme doit prendre notre président pour modèle, notamment pour ce qui concerne les pièces de costumes et accessoires. Je ne vois pas à quel titre cette loi ne pourrait s'appliquer

à nos distingués visiteurs !

— Vous voulez dire les otages.

— Pourquoi toujours ces mêmes mots éculés, voyons ? C'est comme cette manie de qualifier de « nouvel Hitler » tous ceux qui ne sont pas d'accord avec vous... Réellement, cher ami, vous devriez changer de disque, il est rayé.

Le sous-secrétaire d'État serra les poings.

— Fichez-moi le camp, lâcha-t-il avec un mauvais sifflement. Et transmettez notre extrême mécontentement à votre président.

— Je n'y manquerai pas, rétorqua Abaatira en se levant. D'autant qu'il adore mes rapports concernant vos petits emportements. Il les trouve tout à fait divertissants.

Une fois de retour dans sa limousine, il demanda au chauffeur de l'emmener au *Potomac Hôtel*. Il appela pour réserver une chambre, puis composa un second numéro, celui d'Escorte Diplomatique.

— Bonjour, Corinne ! susurra-t-il, ici Turki. Comment allez-vous, ma chère enfant ?

— Corinne est indisposée, fit une voix inconnue. Puis-je vous être utile ?

— Dans ce cas Pamela serait-elle libre pour quelques heures ?

— Désolée, elle est également souffrante.

— Bon, et Rachel alors ?

— Rachel n'est pas en ville.

La limousine passait devant la Maison-Blanche, où un groupe de manifestants brandissaient des pancartes proclamant : « Pas de sang pour le pétrole ! »

Son cœur bondit de joie.

— Je me sens d'humeur aventureuse. Envoyez-moi donc la personne de votre choix. *Hôtel Potomac*, chambre 1045.

— Kimberly est disponible. Elle vous plaira. Elle a un minois frais, elle est habile, très habile même, de ses mains... et elle est blonde.

— Très bien, je vous fais confiance, et Kimberly est un joli prénom qui sonne bien.

Abaatira reposa le téléphone et croisa les mains sur son estomac. Washington est si reposant en été ! songea-t-il, béat.

Au rez-de-chaussée d'Escorte Diplomatique, Corinne d'Angelo, fondatrice de la maison, gisait sur le sol de son bureau, un foulard de

soie jaune serré autour du cou.

Kimberly, vêtue d'une robe de soie jaune fendue jusqu'à la taille, reposa le téléphone et se dirigea vers l'ascenseur. En chemin, elle entra en collision avec une superbe rousse portant une robe de laine blanche si moulante qu'on pouvait nettement distinguer son soutien-gorge et sa culotte noire à travers le tissu. La rousse la toisa de haut en bas.

— Tu es nouvelle, je suppose, fit-elle d'un ton critique, je suis Rachel.

— Corinne t'attend, répondit Kimberly.

— Ça tombe bien, j'ai besoin d'argent. À plus tard.

Rachel s'éloigna et, tandis qu'elle s'acharnait sur le bouton de la porte, visiblement irritée, Kimberly détacha son foulard de son cou.

— Il faut pousser fort, précisa-t-elle, il est bloqué.

Radier se retourna et jeta un coup d'œil condescendant sur le foulard.

— Tu devrais choisir une autre couleur pour aller avec cette robe. Jaune sur jaune, c'est franchement moche, dit-elle en battant ses longs – et faux – cils. Tu devrais essayer du blanc ou, non, plutôt du noir.

— Tu as raison, c'est une bonne idée. Tiens, prends-le, je te donne celui-ci.

— Merci, mais le jaune, ça ne me va pas du tout.

— Oh si, fais-moi plaisir, insista Kimberly en passant le tissu autour du cou de la rousse.

— Hé ! fit d'abord Rachel avant d'ajouter ; heurk... heurk ! et enfin ukk, ukkk, ukkkk...

Dans sa chambre d'hôtel, Turki Abaatira enfila une robe de chambre pour tromper son impatience, alluma la télévision. Sur CNN, un journaliste était en train de commenter les mouvements de troupes américaines déployées en Arabie Ouskédite dans le cadre de l'opération « Vent de Sable ».

— ... Soumis à la censure militaire, expliquait-il, qui nous interdit de transmettre toute information susceptible de fournir des renseignements à l'ennemi, je peux seulement vous dire que nous sommes quelque part sur la frontière kurano-ouskédite où des unités d'avant-garde de la 34^e division d'infanterie mécanisée ont pris position...

Abaatira sourit. Les Américains avaient peut-être des satellites espions, mais le Conseil suprême de la Révolution iraitienne disposait

d'un outil beaucoup plus efficace : les médias américains. Sous la bannière de la liberté de la presse, ils transmettaient quotidiennement des renseignements précieux à Abominadad, et ce pour le prix d'une simple antenne parabolique. Pourquoi s'encombrer d'espions ?

On frappa à la porte. Il alla ouvrir, découvrant l'adorable créature vêtue de jaune qui attendait, encore plus délicieuse qu'il ne l'imaginait.

— Puis-je entrer ? demanda Kimberly d'une voix de sainte-nitouche.

Elle s'avança et se tourna vers Abaatira, un sourire engageant aux lèvres.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir aujourd'hui ?

— J'ai subi une certaine tension nerveuse, fit Abaatira. J'ai besoin de décompresser, de relaxation...

Elle s'assit sur le lit et tapota la couverture, à côté d'elle.

— Venez. Installez-vous sur le dos. Laissez Kimberly vous détendre. J'ai apporté de l'huile aphrodisiaque. Voudriez-vous que je l'utilise ?

— Oui, infiniment.

— Fermez les yeux.

Abaatira sentit que des doigts délicats lui enlevaient sa robe de chambre, puis entendit le bruit d'un flacon que l'on débouche alors qu'une main se posait sur son érection. Puis un liquide chaud et épais se mit à couler sur son membre dressé. Il respira une odeur délicate de framboise. Puis une seconde main rejoignit la première et le manipula d'une façon experte et surprenante...

Lorsque Turqi Abaatira se réveilla, il remarqua d'abord que son érection était plus fière que jamais.

C'était inhabituel. Il se rappelait nettement avoir eu sous les mains expertes de Kimberly l'orgasme le plus extraordinaire qu'il lui ait été donné d'expérimenter. Bizarrement, c'était aussi son dernier souvenir. Il devait s'être endormi. Cela arrivait parfois.

Mais son membre restait érigé. Et à y regarder de plus près, il y avait quelque chose d'étrange. Ce n'était pas tant le tissu jaune qui semblait noué autour de la base de son membre, mais plutôt la couleur de la masse de chair qui s'en échappait. Elle semblait... noirâtre. Curieux.

— Kimberly ? appela-t-il.

Il n'obtint pas de réponse. Il tenta de s'asseoir. C'est alors qu'il

remarqua que ses pieds étaient attachés aux montants du lit par deux foulards jaunes. Et, en fait, ses poignets étaient eux aussi entravés.

— Je n'ai jamais demandé une chose pareille, grogna-t-il. Kimberly ! Où es-tu, mon abricot ?

Il vit alors le réveil posé sur la table de nuit. Quatre heures. Il était plus tard qu'il ne croyait. Mais il indiquait aussi le jour : jeudi. Jeudi ? Mais on était mardi !

C'est alors qu'il comprit, et sa bouche se dessécha. Ses yeux revinrent à sa virilité inextinguible.

L'ambassadeur fit alors la seule chose que, compte tenu des circonstances, il convenait de faire.

Il appela sa mère.

CHAPITRE VI

Le Maître de Sinanju était mort.

Remo regarda les étoiles glacées qui scintillaient au-dessus de sa tête et chercha un sens à tout cela.

Il n'y parvint pas. Pas plus aujourd'hui qu'au cours des mois qui avaient suivi la tragédie.

À première vue, ce n'était pourtant qu'une petite mission de rien du tout qui s'était soldée par ce drame. En fait, avec le recul, Remo comprenait à quel point ils l'avaient sous-estimée.

Tout avait commencé par un nuage de gaz toxique qui s'était abattu sur un petit patelin du Missouri, La Plume ou quelque chose d'approchant. En une nuit tous les habitants de la cité avaient été liquidés. Remo et Chiun étaient absents des États-Unis lors de la catastrophe ; dès leur retour, Smith les avait mis sur l'affaire. Au cours de l'enquête, ils étaient tombés sur de bien curieux personnages : un promoteur en faillite, une lycéenne antinucléaire qui se baladait avec une bombe à neutrons en parfait état de fonctionnement, un étrange groupe écologiste... Plus tard, la bombe ayant disparu, Remo et Chiun, persuadés en toute logique que les écolos en étaient responsables, s'étaient lancés à leur poursuite.

Grave erreur : c'était le promoteur, Connors Swindell, qui avait gazé la ville et se préparait même à en « atomiser » une seconde. Dans l'espoir insensé de remettre ses affaires à flot, il pensait pouvoir en racheter à vil prix tous les terrains et propriétés sinistrés. Après l'évacuation des cadavres, s'entend.

— Tout ça pour une putain d'affaire immobilière ! songea amèrement Remo.

Il était étendu sur le sol gravillonné du toit d'un immeuble de Newark, là où, jeune orphelin, il venait déjà se réfugier. C'était également sur ce toit que, jeune flic mobilisé, sa feuille de route en main, il était monté pour regarder les étoiles en essayant d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler le Viêt-nam.

Tout cela lui paraissait bien loin ce soir. Tout comme cette période douloureuse durant laquelle, condamné à mort pour le meurtre d'un dealer qu'il n'avait jamais vu, il avait côtoyé la mort jour après jour. Il

avait d'ailleurs fini par être électrocuté à la prison d'État de Trenton. Mais il n'était pas mort. Par un tour de passe-passe, il s'était réveillé dans l'univers aseptisé vert pomme du sanatorium de Folcroft. Il avait appris plus tard que cette gigantesque supercherie avait été montée de toute pièce par Harold Smith qui cherchait un bras armé pour CURE. Officiellement mort, méconnaissable grâce aux bons soins de la chirurgie esthétique, Remo avait alors été pressé d'entrer au service de son pays. Comme prévu – Smith n'était pas sans savoir le patriotisme de son candidat –, il avait accepté. De toute façon, sa tombe était déjà creusée pour le cas où il aurait refusé.

Il se rappelait avec une précision étonnante son premier contact avec Chiun, le Maître de Sinanju. C'était à l'époque un frêle et petit homme de quatre-vingts ans, à la peau ridée, aux oreilles délicates couronnées d'un nuage de cheveux blancs, aux yeux noisette vifs et alertes. Chiun était censé l'instruire dans le noble art de tuer selon la technique du Sinanju, un art martial qui était déjà fort ancien lorsque les pyramides d'Égypte, fraîchement édifiées, étincelaient au soleil de leur revêtement d'émail.

Ce jour-là, Remo avait accompli le premier pas sur le long chemin qui devait faire de lui un Maître de Sinanju, l'héritier de Chiun, et aujourd'hui Maître régnant. Le premier homme blanc à entrer dans une confrérie, cinq fois millénaire, des maîtres assassins.

Quant à leur dernière entrevue, Remo s'en souvenait avec une immense tristesse. C'était dans le désert de Californie, près de Palm Springs. Chiun et lui se chamaillaient à propos de la bombe à neutrons qu'ils avaient finalement retrouvée, programmée pour exploser moins d'une heure plus tard. Lorsqu'ils s'étaient aperçus qu'il était impossible de la désamorcer, ils avaient foncé dans le désert, embarquant dans leur folle équipée le promoteur cinglé, la bombe et sa géniale inventrice, pour tenter de s'éloigner le plus possible de l'agglomération de Palm Springs.

Mais, comme l'avait prédit Chiun dans son incontournable sagesse, l'entreprise était vouée à l'échec. Il n'y avait qu'une solution : seul l'un d'entre eux devait emporter ce fardeau dans le désert. Sinon tous mourraient.

— Je m'en charge, avait proposé Remo.

— Non. Tu représentes l'avenir de Sinanju. Je ne suis que son passé. La lignée doit se poursuivre.

— Arrêtez de jouer les martyrs, Petit Père, avait répliqué Remo. Vous êtes excellent, mais moins rapide que moi. Je suis plus jeune et plus robuste. Alors, ravalez votre fierté de Coréen et regardez la vérité en face.

Le souvenir de l'expression bouleversée de Chiun semblait gravé à jamais dans la voûte céleste.

— Voilà donc tout ce que tu penses de moi ! avait-il murmuré douloureusement.

Remo se rappelait s'être dirigé vers la bombe. Puis tout était devenu noir. Une fois de plus Chiun avait eu le dernier mot. Remo s'était réveillé dans la voiture qui fonçait vers Palm Springs, loin de la zone mortelle, quelques secondes avant la gigantesque explosion qui avait embrasé le ciel d'un feu infernal au milieu d'un nuage noir d'épaisses fumées brûlantes. Remo s'était alors précipité dans le brasier infernal mais les radiations mortelles l'avaient forcé à rebrousser chemin.

Des mois plus tard, dès que la zone fut à nouveau accessible, il était retourné sur place. Rien. Il ne restait rien qu'un énorme cratère vide. Pourtant, s'il n'avait retrouvé aucune trace du corps de Chiun dans cet univers dévasté, l'esprit du Maître lui était apparu. Par gestes, en pointant le doigt sur les pieds de Remo, il avait tenté de lui expliquer ce qu'il ne pouvait désormais exprimer autrement. Puis il avait disparu.

Chiun voulait qu'il affronte ce choix auquel il avait toujours su qu'il devrait un jour faire face. Il devenait le seul héritier de la lignée, et la lignée devait se prolonger. La Maison de Sinanju devait survivre pour assurer la subsistance du petit village coréen qui, de tout temps, avait existé grâce aux Maîtres de Sinanju.

Mais Remo n'était plus sûr de rien. Devait-il vraiment poursuivre la tradition ? Il était américain et les gens de Sinanju une bande de parasites bourrés d'ingratitude. Ils ignoraient ce que Chiun avait accompli pour eux. Et même s'ils l'avaient su, ça les aurait laissés froids.

Remo avait retardé le moment de retourner à Sinanju porter la terrible nouvelle. Mais le fantôme de Chiun lui était apparu une seconde fois, pointant un doigt spectral qui exigeait obéissance.

— J'irai, avait alors promis Remo.

Mais lorsque, des semaines plus tard, Chiun était réapparu, Remo avait retrouvé le ton de leurs bonnes vieilles chamailleries.

— Lâchez-moi un peu, d'accord ? avait-il dit avec exaspération. J'ai dit que j'irai, j'irai.

Chiun avait levé vers le plafond son visage parcheminé et s'était évaporé comme une fumée d'encens, laissant Remo amer et honteux.

Alors il avait mis la clé sous la porte et pris la route. Il se sentait

écartelé entre deux mondes. Il n'était plus seulement américain et il n'avait jamais été du sang de Sinanju. La lignée cinq fois millénaire n'avait rien à voir avec lui. Après tout, comme Chiun le répétait si souvent, il n'était qu'un pâle morceau d'oreille de cochon.

Restait CURE. Mais pour Harold Smith, Remo n'était qu'un outil, qu'on pouvait en cas de besoin abandonner, désavouer, éliminer même. Chiun aimait Remo, et Remo avait appris à aimer le Maître de Sinanju comme un père. Avec Smith, Remo n'avait jamais quitté le terrain des relations professionnelles teintées d'un respect accordé à contrecœur, parfois d'ennui, et souvent de colère.

Smith était tout sauf un imbécile. Il avait compris depuis longtemps que Remo appartenait aussi à Sinanju et devait avoir concocté un plan pour récupérer Remo si Chiun quittait la scène.

Et s'il avait décidé de reprogrammer Remo ? Ce salopard avait tenté de le faire, une fois. Et c'était Chiun qui avait tiré Remo de là.

— Que vais-je faire de ma vie ? demanda-t-il aux étoiles. Où aller ? Où est ma place ?

Les étoiles ne répondirent pas. Remo se redressa et alla jusqu'au bord du toit. C'était drôle comme il revenait toujours dans ce quartier dans des moments comme celui-là. Et pourtant, plus rien ne le rattachait à cet endroit. Sainte-Theresa, l'orphelinat de son enfance, avait été rasé depuis longtemps. Les rues étaient livrées aux dealers et aux drogués, atteintes par l'érosion inexorable des villes américaines. C'était désormais un territoire de peur et de violence, cela même que Remo avait été programmé pour empêcher.

En contrebas, la Grand-Rue était devenue le grand Nulle Part. Une prostituée en minijupe était adossée au mur de brique crasseux, les traces d'aiguille sur ses bras dessinant une rivière amazonienne. Un homme portant un magnétoscope encore dans son carton d'origine le déposa à l'arrière d'une camionnette, l'échangeant contre quelques billets et une dose.

Remo se décida et enjamba le parapet.

Utilisant les arêtes des briques comme des marches, il descendit le long du mur de l'immeuble. Ses talons frappaient la paroi en cadence avec un léger bruit. Très droit, en parfait équilibre, les yeux fixés au loin sur l'horizon de Newark, il aurait pu se trouver sur une échelle de meunier. Personne ne remarqua cette impossible descente. Et personne ne l'accosta lorsqu'il arriva au trottoir et s'éloigna de cet endroit qui lui était désormais aussi étranger que les huttes de boue et les filets de pêche de Sinanju, une demi-planète plus loin.

Harold W. Smith décrocha son téléphone rouge dépourvu de

cadran à la première sonnerie.

— Oui, monsieur le Président ? fit-il d'une voix sèche où ne se reflétait nulle peur.

— Le FBI ne s'en sort pas. C'est à vous de jouer.

— Vous voulez sans doute parler de la disparition de l'ambassadeur iraitien ?

— À Abominadad on raconte que nous l'avons pris en otage et nous ne pourrions pas prouver le contraire. Personnellement, cela ne me déplairait pas qu'on retrouve ce salopard prétentieux le ventre en l'air dans le Potomac, mais j'ai une menace de guerre sur les bras et ce genre d'incident pourrait mettre le feu aux poudres. Je sais que vous avez perdu ce... Comment s'appelait-il déjà ?

— Chiun, lui précisa Smith d'un ton raide. Il s'appelait Chiun.

— C'est ça. Mais il vous reste ce type, là, le Caucasien. Peut-il se débrouiller seul ?

Smith s'éclaircit bruyamment la gorge, le temps de trouver une façon adéquate d'annoncer au chef de l'exécutif la triste nouvelle...

Le téléphone bleu, la ligne de Remo, sonna.

— Un instant, lança Smith en posant le combiné contre sa veste grise.

Il attrapa l'autre téléphone comme un naufragé une bouée de sauvetage.

— Remo, dit-il durement, le Président a une mission cruciale pour vous. Vous acceptez ? Il me faut une réponse sur-le-champ.

— Une mission ? De quel genre ? fit Remo, pris de court.

— L'ambassadeur iraitien a disparu.

— Et alors ? Ça intéresse qui ? demanda Remo.

— Ça intéresse le Président. Acceptez-vous la mission ?

Le silence dura près d'une minute.

— Pourquoi pas ? Ça m'occupera toujours un après-midi.

— Un instant, fit Smith, sa voix acide ne laissant filtrer aucune trace du soulagement qu'il éprouvait.

Il permuta les combinés, appuyant le bleu contre sa poitrine.

— Monsieur le Président, notre arme est prête à intervenir.

— Bien vu, Smith. Votre efficacité me plaît. Fichtrement, même. Foncez.

Le Président raccrocha et Smith reprit le téléphone bleu.

— Remo, nous n'avons pas le temps d'entrer dans les détails. Sautez dans l'avion de Washington et contactez-moi dès que vous y serez.

— Je suis déjà parti, dit Remo. C'est peut-être Maddas Hobsein qui l'a fait assassiner, ajouta-t-il, plein d'espoir.

— J'en doute.

— Je donnerais n'importe quoi pour m'occuper de lui.

— La politique officielle est : « Bas les pattes. » Maintenant, partez pour Washington.

— Gardez la ligne. La prochaine voix que vous entendrez sera la mienne.

CHAPITRE VII

Turqi Abaatira écoutait de toutes ses oreilles douloureuses ce que disait la jeune et pulpeuse blonde qu'il connaissait sous le nom de Kimberly. Assise au bord du lit, elle lui expliquait par le menu les causes, les phases évolutives et les symptômes principaux de la gangrène.

— Lorsque l'afflux de sang est coupé, pontifiait-elle, l'oxygène commence aussitôt à manquer ; les tissus sont alors privés de nourriture et se corrompent.

Elle se pencha et donna une tape amicale au membre viril du diplomate. Abaatira ne sentit rien, ce qui l'inquiéta énormément.

Kimberly, elle, semblait fascinée.

— C'est toujours aussi caoutchouteux ? demanda-t-elle. En temps normal, je veux dire.

Elle retira le bâillon de la bouche d'Abaatira.

— C'est toi qui me demandes ça, une call-girl professionnelle ?

— En fait, vous êtes mon premier client, lui précisa-t-elle, le regard fixé sur ses longs ongles laqués de jaune.

— Je refuse de payer tant que tu ne m'auras pas libéré.

Kimberly lui remit son bâillon.

— La nécrose se manifeste généralement par un changement de couleur. La peau jusque-là fraîche et rose vire au vert, puis au noir. Ce stade signale que les tissus sont morts. La seule solution est l'amputation... Je trouve que le noir et le jaune vont très bien ensemble, non ? fit-elle en tripotant l'écharpe jaune qui étranglait le pénis d'Abaatira.

L'ambassadeur secoua la tête en signe de rage impuissante.

— Cela fait deux jours, dit-elle avec pétulance. Encore un jour – non, disons plutôt douze à quatorze heures – et c'est fini. Bien sûr, les chirurgiens ne seraient peut-être pas obligés de l'amputer complètement, ils pourraient en sauver un petit bout... Quoique... je ne sais pas... il est déjà presque noir...

— Mumph, protesta Abaatira à travers le foulard jaune qui lui

servait de bâillon.

— Vous savez, proposa Kimberly, je peux peut-être vous aider.

L'ambassadeur qui, jusque-là, avait secoué la tête de gauche à droite et de droite à gauche, changea brutalement de trajectoire et approuva avec ferveur.

Kimberly approcha son délicat visage de celui, convulsé et transpirant, de Turqi Abaatira, et chuchota avec un sourire tendre :

— Vous êtes en contact quotidien avec Abominadad ?

« Une espionne de la CIA ! Et il fallait que ça m'arrive à moi ! » pensa l'ambassadeur avec accablement. Il avait toutes les chances de se retrouver collé au poteau pour s'être laissé piéger. Mais, dans l'immédiat, la priorité était de sortir de cette pièce, entier, tous les morceaux de son corps parfaitement frais et roses. Il hocha donc la tête de plus belle.

— Si vous me dites tout ce que je veux savoir, je pourrais desserrer ce foulard. Ça vous plairait, n'est-ce pas ?

Abaatira acquiesça et cette satanique jeune fille entreprit aussitôt de dénouer le foulard jaune avant de lui ôter son bâillon.

L'ambassadeur avait la langue sèche comme un vieux buvard.

— De l'eau, dit-il d'une voix pâteuse.

— Dès que vous aurez parlé.

— Vous le jurez ? dit-il, sur Allah ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Que voulez-vous savoir ? croassa-t-il, ses yeux faisant la navette entre le teint lumineux du visage penché sur lui et l'horrible champignon noirâtre qu'il pouvait à peine reconnaître comme une partie chérie de son anatomie.

— Les intentions de votre gouvernement.

— Le président Hobsein ne renoncera jamais au Kuran. C'est notre province-sœur perdue depuis longtemps et enfin retrouvée.

— Dont vous avez écrasé l'armée, et que vos soldats pillent gaillardement.

— Vous ne seriez pas kuranienne par hasard ? s'enquit-il.

— Non. Je sers Celle qui aime le sang.

— J'aime le sang, moi aussi, fit-il remarquer. Et j'aime quand il circule librement dans mon corps.

Kimberly lui tapota gentiment le haut du crâne.

— Plus tard, plus tard. Parlez-moi plutôt de la guerre. Dans quelles circonstances la déclencheriez-vous ? Après quelles provocations ? Votre chef doit aimer le sang, à la façon dont il le répand. Je veux tout savoir de lui, de sa vie privée, de sa famille, de ses maîtresses. Tous les détails.

Abaatira ferma les yeux et commença à parler. Il dit tout. Et, lorsqu'il fut à court de secrets, il recommença depuis le début. Finalement, la bouche sèche et l'esprit vide, il reposa sa tête sur l'oreiller.

— C'est tout ce que vous savez ? demanda la Mata Hari de la barbare Washington, de laquelle même un diplomate devenu star des médias n'était pas à l'abri.

Abaatira eut un hoquet qui ne pouvait signifier que oui.

— Alors, il est temps que je remplisse ma part du marché.

Les yeux écarquillés, l'ambassadeur regarda les mains aux longs ongles safran qui défaisaient le nœud et desserraient lentement le foulard. Un rire enfantin et moqueur frappa ses oreilles. Il vit alors le fil de cuivre entourant son membre et sut qu'il avait trahi son pays pour rien.

C'est alors que l'écharpe jaune enserra son cou...

CHAPITRE VIII

Marvin Meskin, directeur du *Potomac Hôtel*, crut d'abord avoir affaire à un complot syndical.

— Où est cette foutue femme de chambre ? rugit-il. Un autre client du dixième me demande si l'hôtel prend un supplément pour changer les serviettes et les draps.

— Je vais voir ? proposa le groom.

— C'est ça, vas-y, marmonna Meskin.

Depuis deux jours, les femmes de chambre disparaissaient sans laisser de traces. La première s'était volatilisée au neuvième étage et sa remplaçante avait fait le même coup deux heures plus tard au septième. Le plus bizarre, c'est qu'on avait retrouvé leurs chariots abandonnés à des étages où le service était terminé, où elles n'avaient plus rien à faire. Apparemment, aucune n'avait atteint le dixième.

Le syndicat du personnel hôtelier avait clamé son innocence et envoyé une intérimaire, une Philippine nommée Esmeralda, qui parlait encore moins bien anglais que la précédente.

Le téléphone sonna. C'était le groom.

— Je suis au neuvième. J'ai trouvé son chariot, mais pas trace de... Comment s'appelle-t-elle déjà ? Griselda ?

— Non. Esmeralda. Mais qu'est-ce que ça peut foutre, comment elle s'appelle ? Ici, les employées défilent plus vite que les clients.

— Que dois-je faire, monsieur Meskin ?

— Continue de chercher, j'appelle les chambres au-dessus du neuvième pour savoir qui a besoin de serviettes.

Comme il s'attelait à cette tâche fastidieuse, l'ascenseur du hall s'arrêta au rez-de-chaussée. *Ding !* Il leva les yeux, espérant que c'était Esmeralda. Mais il n'y croyait pas trop.

La femme qui sortit de l'ascenseur n'était pas Esmeralda. Meskin la suivit des yeux tandis qu'elle traversait le hall d'une démarche ondulante. Il n'avait jamais vu une telle paire de roberts sur un corps aussi jeune. Et tout ce jaune ! Sa robe, son foulard, même ses ongles étaient jaunes. Une voluptueuse petite banane qu'il aurait adoré éplucher...

Une voix hargneuse – celle du client qu’il était en train d’appeler – résonna à son oreille, l’arrachant illico à ses fantasmes frugivores pour le replonger dans la morose réalité.

Trente appels plus tard, il reposa le combiné pour voir un homme planté à quelques centimètres de lui. Il ne l’avait pas entendu arriver.

— Oui ? Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il à l’homme vêtu d’un T-shirt et d’un pantalon noirs.

— Je cherche un homme.

— Je l’aurais parié, répliqua sèchement Meskin.

Il n’était pas dans son habitude de répondre avec une telle insolence, mais ce n’était pas un jour ordinaire. En plus, le type en noir n’avait pas l’air d’un client. Il avait plutôt l’air d’avoir dormi dans ses vêtements. Toutefois, il ne réalisa vraiment à quel point il s’était conduit stupidement que lorsqu’il fut saisi à l’épaule et à la gorge par deux mains aux poignets épais et que, sans transition, il se retrouva étalé sur l’épaisse moquette bleu royal. Son bras gauche semblait vouloir faire sécession. En fait, comme le confirma un coup d’œil vers le haut, le type en noir y était pour quelque chose. Dieu sait comment, un de ses pieds avait échoué sur le gosier de Meskin, l’asphyxiant à moitié.

— Ack ! hoqueta Meskin. Hurk ! Hoc !

— Haussez la voix, je n’ai pas entendu la réponse à ma question.

Meskin ne se souvenait pas qu’on lui avait posé une question, mais fit signe de sa main libre que, de toute façon, il serait très heureux d’y répondre.

— Je répète alors, dit le mince type en noir. L’ambassadeur iraitien a été déposé à l’*Embassy Hôtel* il y a deux jours. D’après l’enquête du FBI, il ne s’est jamais présenté à la réception. Votre hôtel est le plus proche de l’*Ambassade* : donc, me voilà. Alors ? Pourriez-vous reconnaître l’ambassadeur iraitien si vous le voyiez ?

Il retira sa chaussure.

— Je regarde les actualités tous les soirs, fit Meskin. En effet, il est venu.

— Il est reparti ?

— Il faut que je regarde les registres.

À ce moment, le groom surgit de l’ascenseur, et au spectacle de son patron allongé sur la moquette, il se mit à l’abri derrière une plante verte.

— Monsieur Meskin, voulez-vous que j’appelle la police ?

— Dites non, ordonna l'homme en noir à Meskin, qui aurait bien voulu dire oui, mais le regard de son agresseur lui promettait une mort certaine s'il s'y risquait.

— Non. Retournez chercher les femmes de chambre !

— Je les ai trouvées, toutes les quatre... dans la réserve...

— Et qu'est-ce qu'elles foutent là-bas ? Elles font un bridge ?

— Non, monsieur. On dirait qu'elles ont été étranglées.

— Étranglées ? fit l'homme en noir.

— Simple conflit syndical, répondit Meskin. Rien qui vous concerne. Notre hôtel est discret...

Le type en noir fronça les sourcils.

— Bon, commençons par l'ambassadeur.

Et Meskin se retrouva sur ses pieds. Les jambes flageolantes, il passa derrière le comptoir, l'inconnu sur ses talons. Il composa le nom de l'ambassadeur sur le clavier de l'ordinateur, mais quelque chose ne marchait pas. Les lettres dansaient, comme écrites sur de l'eau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna Meskin.

— Un instant.

L'homme en noir s'éloigna ; l'écran retrouva son assiette, les lettres bien lisibles. Meskin ne se posa pas de questions.

— Il y a un Abdul Al-Hazred à la chambre 1045. C'est le nom qu'emploie l'ambassadeur quand il descend chez nous.

— Ça lui arrive souvent ?

— Assez souvent. La plupart du temps pour l'après-midi seulement, si vous voyez ce que je veux dire...

— Je vois. 1045, c'est à quel étage, dixième ou quarante-cinquième ?

— Dixième. Justement celui où... Oh, mon Dieu ! croassa-t-il en réalisant ce qu'il venait de dire.

L'homme se rapprocha et les lettres recommencèrent à flotter. Il attrapa Meskin par le col et le poussa vers l'ascenseur, récupérant le groom au passage.

— Allons-nous mourir, nous aussi ? demanda ce dernier, alors qu'ils fonçaient vers le dixième étage. Je voudrais appeler ma mère pour lui dire adieu.

— Ça attendra, grogna le type en noir. Je suis pressé.

C'est en arrivant devant la porte du 1045 que Meskin s'aperçut qu'il avait oublié son passe.

— Pas de problème, précisa l'homme, je m'en charge.

Il se contenta d'enserrer fermement la poignée, il la tourna, et elle se détacha tout simplement. Il la déposa brûlante dans la main du directeur.

L'homme en noir donna ensuite une pichenette du bout des doigts à la porte, qui s'effondra à l'intérieur.

Le cadavre de Turqi Abaatira, étendu sur le lit, était riche en couleurs. Sa peau mate avait viré au brun délavé, sa langue, d'un profond rouge sombre, jaillissait de son visage bleui. Sans oublier la pièce maîtresse du décor : son sexe, noir comme une banane pourrie.

Le mince type en noir jeta un coup d'œil blasé sur le corps puis s'intéressa un moment au long foulard de soie jaune qui enserrait le cou épais. Quand il se retourna vers Meskin, il avait l'air deux fois plus contrarié qu'avant.

— C'était un pervers sexuel, un amateur de bondage, ce genre de trucs ?

— Nous ne nous immisçons pas dans la vie privée de nos clients, protesta Meskin, livide.

Le groom était à quatre pattes au-dessus de la corbeille à papiers, s'efforçant désespérément de vomir. Quand il y parvint enfin, il se sentit remis sur ses pieds sans douceur par le type en noir.

— Montrez-moi ces femmes de chambre, dit l'inconnu au groom. Et vous, ajouta-t-il à l'intention de Meskin, occupez-vous du cadavre.

— Et pourquoi moi ? bêla Meskin.

— C'est votre hôtel, non ?

Remo Williams suivit le groom nerveux jusqu'à la réserve.

— Je les ai trouvées dans un coin derrière des chaises. Elles étaient... exactement comme ce type.

— Si c'est le cas, la recherche médicale a de beaux jours devant elle.

— Oui... Non, non, pas exactement comme lui, fit le groom en rougissant, je veux dire qu'elles ont été tuées de la même façon... Étranglées, ajouta-t-il en un chuchotement plein de mystère.

Le débarras était une forêt sombre de chaises chromées et de grandes tables pliantes.

— Elles sont là, dans ce coin, précisa le groom. C'est une bonne

cachette ; c'est là qu'on garde les chaises et les tables cassées.

Les femmes de chambre étaient assises sur le sol, jambes étendues devant elles, la tête sur le côté, les bras pendant mollement des épaules, le visage d'un ton à peine plus clair que le bleu délicat de leur uniforme. Elles avaient l'air très fatiguées.

Toutes portaient à la gorge des marbrures pourpres. Quelque chose avait serré leur cou très très fort. Assez fort pour que leur langue essaie de s'échapper.

Remo les examina l'une après l'autre puis se redressa, aucune compassion n'éclairant son visage aux pommettes saillantes.

— Qu'en dites-vous, monsieur ? fit le groom, qui commençait à comprendre que ce type était beaucoup plus dangereux que le maniaque qui avait étranglé les femmes de chambre. Beaucoup plus.

— Je n'aime pas ce foulard jaune là-haut, marmonna Remo.

Ce commentaire n'appelait aucune réponse particulière ; pourtant la lumière se fit dans l'esprit du groom.

— Vous savez, dit-il, j'ai vu une fille avec une écharpe semblable dans l'hôtel. Hier.

— Les foulards jaunes courent les rues.

— Mais elle portait aussi une robe jaune. Et des ongles vernis en jaune.

— Est-ce qu'elle ressemblait à une prostituée ?

— Plutôt une call-girl. Ici, c'est un hôtel chic, le patron ne laisse pas entrer les tapineuses.

— S'il laisse l'ambassadeur d'Irait y batifoler, il n'y a pas de quoi être fier, répliqua Remo en se dirigeant vers la sortie.

— J'appelle la police ?

— Non. Attendez-moi ici.

Le groom obéit, et il attendait toujours quand le FBI fit une descente massive et mit l'hôtel sous bonne garde.

On le laissa néanmoins appeler sa mère. Il lui dit qu'il rentrerait après les premiers interrogatoires, et fit tout pour que l'affaire paraisse importante. Ce qu'elle était. Il l'ignorait encore, mais le monde entier s'engluait lentement dans des sables mouvants dont il pouvait fort bien ne jamais émerger.

CHAPITRE IX

Smith écouta le rapport de Remo sans manifester de regrets excessifs. La mort de l'ambassadeur iraitien pouvait difficilement être considérée comme une perte immense pour l'humanité. Les conséquences politiques, elles, étaient graves.

— S'il n'y avait pas les femmes de chambre, précisa Remo, sinistre, je parierais pour un rendez-vous sado-maso qui a mal tourné.

— L'ambassadeur était un homme à femmes, convint Smith d'un ton à peine audible, ce qui signifiait habituellement que son attention se partageait entre son ordinateur et la conversation.

— Qui peut bien être cette fille en jaune ? demanda Remo.

— Les possibilités sont multiples. Une espionne kuraniennne en mal de vengeance. Un agent du Mossad israélien envoyé en guise d'avertissement. La CIA, même. Quoique, dans ce cas, je le saurais.

— Le groom pense que c'est peut-être une call-girl.

— Je le crois aussi... Un instant, je suis en train de chercher dans son dossier... Ah, voilà. L'ambassadeur Abaatira donne sa préférence à Escorte Diplomatique.

— Belle appellation, mais vous auriez pu m'en parler un peu plus tôt !

— Je ne pensais pas que les goûts sexuels de l'ambassadeur aient pu jouer un rôle dans tout cela.

— Croyez-moi, Smitty, si vous l'aviez vu, vous n'en douteriez plus ! Il ne sortira pas de l'hôtel les pieds devant, une autre partie de son corps l'aura précédé !

— Euh... ces détails sont sans importance ! Écoutez-moi bien, Remo. Le FBI va étouffer l'affaire : l'ambassadeur restera sur la liste des disparitions mystérieuses. Nous ne pourrions pas faire face aux conséquences si Abominadad apprenait la vérité.

— Cette histoire des otages pue déjà pas mal. Quelle odeur peut avoir la mort d'un diplomate ?

— Celle des gaz de combat que respireront nos hommes en Arabie.

— Un point pour vous, accorda Remo. Mais je continue à penser

que vous devriez me laisser régler son compte à Maddas. Ça me rend malade de voir sa tête chaque fois que j'allume ma télé.

— Laissez-la éteinte. En attendant, occupez-vous de cette Escorte Diplomatique.

— Ça ne devrait pas être déplaisant. J'ai bien fait de prendre mes cartes de crédit.

— Remo, il n'est pas question que vous...

Remo raccrocha.

Smith se laissa aller dans son vieux fauteuil de cuir craquelé. Tout cela était ennuyeux. Extrêmement ennuyeux. À tout prendre, il eût mieux valu que l'ambassadeur ait été victime d'un criminel ordinaire, voire un tueur psychopathe. Si des services secrets d'une nation ou d'une autre étaient impliqués dans l'affaire, la situation au Moyen-Orient, déjà explosive, deviendrait incontrôlable.

Devant l'immeuble servant de siège à Escorte Diplomatique, Remo trouva un ruban frappé du sigle de la police. Il était de la même couleur que le foulard incriminé, remarqua-t-il sans joie particulière.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il au policier de garde.

— Du boulot pour la police, répliqua le flic d'un ton aimable. Pour la suite, regardez les infos ce soir.

— Je n'y manquerai pas, fit Remo en passant l'angle de l'immeuble.

Il continua jusqu'au coin et leva la tête pour examiner la façade. Sans être celle d'une pyramide, la paroi n'était pas absolument verticale. Il se mit en position au pied de l'immeuble et tendit les bras au-dessus de lui, en appuyant les paumes sur le mur granuleux, comme Chiun le lui avait enseigné tant d'années auparavant. Il avait oublié la théorie, mais la technique lui était devenue naturelle.

Et il commença son escalade. Les paumes légèrement incurvées en coupe créaient une sorte de vide qui lui permettait de s'élever tandis que ses doigts rigides comme l'acier lui procuraient des points d'appui. Il n'avait pas l'impression de monter, mais de pousser l'immeuble vers le bas, de le faire s'enfoncer dans ses fondations, pas à pas.

Et cela marchait, d'une manière ou d'une autre.

Il atteignit une corniche, au niveau du huitième étage, et longea le rebord large de treize centimètres avec une aisance distraite, s'arrêtant devant chaque fenêtre pour lancer un coup d'œil à l'intérieur, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

Dans la pièce, le médecin légiste faisait photographier l'intérieur

d'un placard. Malgré les vitres, Remo pouvait sentir des odeurs de mort, de transpiration rancie, de diverses émanations humaines... Mais pas celle du sang. Il en conclut que les victimes – au moins deux : le photographe mitraillait l'espace sous le bureau – avaient été étranglées.

Remo perçut la conversation des deux policiers moroses avec le médecin légiste.

— Pensez-vous qu'il s'agit d'un tueur en série ? demandait ce dernier.

— J'espère pas... Bon dieu, j'espère pas, dit l'un des policiers.

— Franchement, je vois pas ces gars-là se balader avec des foulards jaunes pour disjoncter sans crier gare et étrangler deux tapineuses... fit l'autre.

— Deux call-girls, le reprit le premier. Celles-là demandaient la peau des fesses pour montrer les leurs. Regarde un peu leurs vêtements ! Que des trucs de grands couturiers.

— Pour moi, ça ressemble à des putes mortes, grogna l'autre, ou pire. On s'amuse pas à en tuer deux avec les deux mêmes écharpes. On a un vrai cinglé sur les bras.

— Pas sûr.

— C'est le quatrième cadavre qu'on nous livre avec un ruban en moins d'une semaine. Faites-moi confiante. Si on n'en trouve pas d'autres sous peu, c'est que la soie jaune est en rupture de stock.

Remo décida qu'il avait appris ce qu'il voulait savoir. Il descendit jusqu'au trottoir et s'éloigna, la tête pleine de foulards de soie jaune.

Et la tête pleine du Maître de Sinanju. Si ces foulards et le froid qu'il ressentait dans son estomac avaient un sens, il avait besoin plus que jamais de Chiun.

Mais Chiun s'en était allé et Remo était seul. Si ses pires craintes s'avéraient fondées, personne ne serait là pour le protéger.

CHAPITRE X

Remo marchait dans les rues humides de Washington, les yeux fixés sur le trottoir, les poings serrés dans ses poches. Il tentait de reléguer sa peur dans les profondeurs de son esprit, d'envoyer ses souvenirs abominables dans un coin sombre où il pourrait les oublier.

— Pourquoi maintenant ? se demanda-t-il à mi-voix.

Un clodo adossé au mur leva sa bouteille en guise de salut.

— Pourquoi pas ? lui répondit-il avant d'assécher bruyamment la bouteille.

Remo poursuivit son chemin.

Il avait déjà été dans la panade par le passé, mais si ses soupçons étaient vérifiés, c'était la catastrophe. Il envisagea d'appeler Smith, puis renonça.

Smith ne comprendrait pas, pas plus qu'il ne comprenait Sinanju. Smith ne comprenait que les ordinateurs, le oui et le non, le blanc et le noir, la cause et l'effet. Si Remo lui apprenait la signification réelle des foulards jaunes, Smith trouverait cela absurde, irrationnel et archaïque, et lui rappellerait qu'il appartenait à l'Occident.

Mais l'Occident n'avait pas grand-chose à offrir à Remo. Une tombe vide, quelque part dans le New Jersey. À Chiun et à ses prédécesseurs, il devait beaucoup plus. Sans Chiun, Remo aurait mené une vie ordinaire faite de petites joies et de menues déceptions. Grâce à Chiun, Remo avait appris à vivre, à obtenir la parfaite maîtrise de son corps et de son esprit, à ne faire qu'un avec la source solaire des arts martiaux.

Oui, il devait énormément à Sinanju. Lorsque Smith l'avait appelé, il était résolu à retourner dans le village coréen. Maintenant, il avait une raison supplémentaire de le faire.

Peut-être, là-bas, serait-il en sécurité.

Remo avait peur, peur des foulards jaunes. La terrible puissance qu'il avait déjà dû affronter une fois par le passé et qui avait fait de lui l'esclave de ses ordres, était de retour.

Harold W. Smith décrocha son téléphone bleu.

— Oui, Remo ?

— Smith ? J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous. Je quitte CURE.

— Et la bonne ? enchaîna Smith sans la moindre réaction.

— C'est la bonne. La mauvaise, c'est que je ne peux partir avant d'avoir rempli cette mission.

— C'est une bonne nouvelle.

— Non, parce que je pourrais bien ne pas m'en tirer, pas plus que Chiun n'a survécu à notre dernière opération.

— Pardon ? fit Smith, perdant un peu de son sang-froid.

— Smitty, si vos ordinateurs marchent toujours, vous allez recevoir un rapport concernant deux call-girls étranglées trouvées dans le bureau d'Escorte Diplomatique.

— Je suis sûr que vous les avez interrogées avant de les étrangler.

— Je n'ai étranglé personne. Je crois que c'est encore notre joyeuse péripatéticienne. Et elle n'en est pas à son coup d'essai : à Washington, la strangulation semble très à la mode. Vos ordinateurs ne vous ont pas parlé de ça ?

— Je n'ai que deux morts par strangulation, à part ceux que vous me citez. Un au *Sheraton*, un VRP en matériel chirurgical nommé Cosmo Bellingham, et un assureur, Carl Lusk.

— Et ça ne fait pas tilt ?

— Deux morts par strangulation. Statistiquement, nous restons dans la norme pour une ville de cette taille.

— Avec les deux call-girls, quatre femmes de chambre et feu l'ambassadeur, ça fait neuf. Qu'en disent les statistiques, maintenant ?

— Pourquoi ces meurtres seraient-ils liés ?

— Vos ordinateurs ne vous ont pas appris comment tous ces gens ont été étranglés ?

— Non.

— Avec des écharpes de soie jaune.

— Comme l'ambassadeur ? croassa Smith. Mon Dieu, vous êtes sûr ?

— Les policiers que j'ai écouté discuter disent que c'est la signature de l'assassin. Maintenant, dites-moi ; qui, parmi nos vieilles connaissances, tue de cette façon ?

— Les Thugs ? fit Smith d'une voix assourdie. Mais enfin, il y a longtemps que vous les avez balayés. C'était un coup de ce pirate des

airs, Aldrich Hunt Baynes III. Il est mort. La secte a été démantelée. Même sa compagnie aérienne a fermé.

— Les deux hommes assassinés étaient bien des hommes d'affaires en voyage, non ?

— Laissez-moi vérifier...

Les doigts de Smith s'abattirent sur le clavier comme ceux d'un pianiste de concert.

— Bellingham a été tué tout de suite après son arrivée au *Sheraton*. L'autre est mort sur le trajet entre l'aéroport et son hôtel.

— Même profil des victimes, même *modus operandi*, Smitty. Ils prennent pour cible des hommes d'affaires en voyage. Ils gagnent leur confiance, font ami ami, et sortent leur foulard au moment psychologique.

— Mais la secte a été éliminée ! Comment est-ce possible ?

— Nous avons démantelé une résurgence des Thugs, mais ils existaient bien avant qu'une compagnie aérienne ne s'en inspire pour effrayer les passagers des autres compagnies. Et ils existent toujours sous une forme ou une autre. De plus, ajouta Remo d'une voix douce, nous avons atteint la secte, pas Kali.

Les doigts de Smith se crispèrent sur le combiné.

— Je vous écoute.

— Lorsque Chiun et moi avons bouclé l'affaire, nous ne vous avons pas tout raconté, reconnu lentement Remo. Il n'y avait pas que Baynes et les autres, mais aussi Kali en personne.

— Si j'en crois la mythologie, dit Smith d'une voix sèche, Kali est une déesse hindoue ?

— Qu'adoraient les Thugs et à qui ils sacrifiaient des voyageurs. Au centre du culte se trouvait une statue de pierre représentant Kali qui, d'une façon ou d'une autre, exerçait une influence sur ses sectateurs.

— Une influence ?

— Chiun pensait que l'esprit de Kali habitait la statue.

— Oui, dit Smith, je m'en souviens maintenant. Le culte tournait autour de cette statue à laquelle Chiun attribuait des pouvoirs magiques. Pure superstition, bien sûr. Chiun venait d'un village de pêcheurs sans électricité ni eau courante.

— Qui a produit une lignée d'assassins remontant à une époque où la peinture du Sphinx était à peine sèche. Si arriérée que lorsque les

États-Unis, la plus grande nation du monde à ce que l'on dit, ont eu besoin de quelqu'un pour tirer les marrons du feu, ils ont fait appel au dernier Maître de Sinanju.

— Où est la statue maintenant ? demanda Smith en avalant péniblement.

— Elle s'est cassée dans la bagarre. Je l'ai brisée en un milliard de pièces et l'ai jetée au bas d'une montagne. Il faut croire que l'esprit de Kali est allé se faire pendre ailleurs.

Smith resta silencieux, puis demanda :

— Où, par exemple ?

— Comment diable voulez-vous que je le sache ? Je ne sais que ce que m'a dit Chiun. Sans lui, je ne crois pas pouvoir la battre.

— Mais vous l'avez déjà fait une fois.

— Grâce à Chiun ! Avant qu'il ne me délivre, j'étais l'esclave de Kali. C'était affreux, Smitty. Je n'avais plus aucune volonté... Sa voix s'étrangla... Elle m'a fait faire des choses...

— Quelles choses ?

— J'ai tué un pigeon, dit Remo d'une voix lente, chargée de culpabilité. Un pigeon innocent.

— Et... ?

Remo s'éclaircit la gorge et parut se reprendre.

— Je l'ai déposé devant la statue. Comme une offrande. Je serais devenu l'un de ses adorateurs si Chiun ne m'avait, pas donné la force de résister. Et Chiun n'est plus là. Je suis seul en face d'elle.

— Remo, ce n'est pas certain ! C'est peut-être l'œuvre d'un tueur en série qui a une simple attirance pour les écharpes jaunes !

— Il n'y a qu'une seule façon de le vérifier. S'il en pince pour les voyageurs, appâtez-le au touriste.

— Excellente idée ! Les victimes ont apparemment été choisies à l'aéroport de Washington. C'est là que vous allez commencer.

— Pas moi, Smitty. *Vous*.

— Moi ?

— S'il s'agit de Kali, je ne serais pas capable de résister à son parfum. C'est de cette manière qu'elle m'a eu la dernière fois. Mais elle n'a aucun pouvoir sur vous. Ensemble, nous pouvons lui tendre un piège. Vous serez l'appât et moi le piège. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ma place n'est pas sur le terrain !

— Mais j'ai des responsabilités envers Sinanju maintenant. *Je suis Sinanju*. Il faut que j'y aille pour devenir Maître Régnant, si je le peux. Mais auparavant, il faut que j'en finisse avec Kali. C'est la seule solution.

— Vous êtes sérieux quand vous parlez de quitter CURE ? demanda tranquillement Smith.

— Oui, dit Remo sur le même ton. Cela ne veut pas dire que je n'accepterai pas un boulot ici et là, s'il en vaut la peine. Sinon, envoyez les Marines, je m'en bats l'œil. Alors, Smitty ?

La ligne resta longtemps silencieuse, et enfin Harold W. Smith se manifesta.

— Aussi longtemps que vous appartiendrez à l'organisation, commença-t-il froidement, vous obéirez à mes ordres. Allez à l'aéroport et laissez-vous séduire par cette femme. Interrogez-la et, si elle est à l'origine des strangulations, liquidez-la. Sinon, appelez-moi pour recevoir d'autres instructions. J'attends votre rapport.

— Espèce de salop...

Harold W. Smith raccrocha, occultant la réponse de Remo.

S'il avait appris une seule chose au cours de ces dernières années, c'était bien la façon de motiver ses employés. Et Remo, quoi qu'il en dise, ferait son devoir envers son pays. Comme il l'avait toujours fait et comme il le ferait toujours. C'est pour cela qu'il avait été sélectionné en priorité.

CHAPITRE XI

Après avoir épuisé son stock d'injures dans le combiné muet, Remo reposa violemment celui-ci sur son support, qui se fendit, entraînant le combiné dans sa chute. Il sortit de la cabine et héla un taxi.

— À l'aéroport, lança-t-il au chauffeur.

— Dulles ou Washington National ?

— Dulles, répondit Remo.

Il ne voulait pas forcer sa chance. Il avait accepté de jouer le jeu une dernière fois avec Smith, mais en posant ses conditions. Il y avait bien trop longtemps qu'il suivait les directives de Smith.

— Vous allez quelque part ? demanda le chauffeur.

— En Asie, lui répondit Remo.

— Pas mal. C'est toujours mieux que le Moyen-Orient, hein ?

— Qu'est-ce qui s'y passe maintenant ?

— Comme d'habitude. Maddas Hobsein roule des mécaniques, nous aussi, et rien d'autre. Mais ça m'étonnerait qu'il y ait une guerre.

— Rien n'est sûr, dit Remo.

Qu'importe : une fois à Sinanju, il serait loin de tout ça. Encore qu'en y réfléchissant, un appel d'offre de Hobsein en personne soit dans le domaine des choses possibles. Il refuserait bien sûr. Il commençait à devenir difficile sur le choix de ses employeurs. Pas comme Chiun, qui travaillait pour n'importe qui à condition que son or fût jaune.

Remo entra dans l'aéroport de Dulles et prit un aller simple pour Séoul au guichet d'Air Corée. Il se dirigeait vers son terminal lorsqu'il remarqua la blonde qui traînait dans le hall.

Elle avait la poitrine la plus volumineuse que Remo ait jamais vu. Deux pyramides s'efforçant de crever le tissu jaune de sa robe. Il se demanda comment elle pouvait marcher sans tomber en avant. Apparemment, ce poids la gênait, car elle tira sur les élastiques de son soutien-gorge.

Remo remarqua ses ongles laqués en jaune safran ; son regard remonta jusqu'à son cou et s'arrêta sur son foulard jaune.

Remo fonça dans les toilettes. Penché au-dessus du lavabo, il s'aspergea longuement le visage, puis s'essuya avec des serviettes en papier. Avec un peu de chance, elle serait partie lorsqu'il retournerait dans le hall.

Raté. Elle était toujours là, appuyée au mur, observant le flot des passagers qui descendaient l'escalator, chargés de valises et de sacs. Elle paraissait très jeune et peu dangereuse. À moins qu'elle ne vous tombe dessus et vous écrase avec sa poitrine, pensa Remo avec un humour qu'il jugea lui-même forcé.

Que lui avait dit le Maître de Sinanju des années plus tôt ? *Connais ton ennemi.*

Il inspira profondément et marcha droit sur la fille en jaune. Ses jambes étaient de coton. Il inspira de nouveau une grande bouffée d'oxygène chassant la peur de son estomac. Il retrouva suffisamment de contrôle pour coller un sourire sur ses lèvres.

— Excusez-moi, dit-il.

La fille en jaune posa sur lui des yeux bleus empreints de curiosité. Des yeux presque innocents. Il se trompait peut-être ?

— Êtes-vous Cynthia ? L'agence m'a dit qu'elle enverrait à ma rencontre une belle blonde nommée Cynthia.

— C'est moi, dit-elle, je suis Cynthia. Vous devez être...

— Dale. Dale Cooper.

— Bien sûr, monsieur Cooper. Enchantée, fit-elle en lui tendant la main.

— Appelez-moi Dale.

— Dale, allons chercher vos bagages.

Elle avait mordu à l'hameçon, songea Remo en se dirigeant vers le terminal. Là, il fit semblant de chercher parmi tes valises qui tournaient sur le tapis, et saisit au hasard un sac brun et une valise de cuir noir.

— Voilà. Allons-y.

— Il faudra prendre un taxi.

— Vous ne devez pas avoir l'âge de conduire.

— Oh, mais je suis plus vieille que j'en ai l'air. Bien plus vieille !

Elle le mena au premier taxi de la fille et Remo reconnut le chauffeur qui l'avait conduit à l'aéroport.

— Ben alors et l'Asie, qu'est-ce qu'elle est devenue ? demanda-t-il

d'un ton bourru.

— Sais pas, fit Remo dans un sourire forcé. Toujours de l'autre côté du Pacifique, j'imagine.

Le chauffeur se gratta la tête et sauta derrière son volant.

— Qu'a prévu l'agence cette fois-ci ? s'enquit Remo.

— Le *Watergate Hôtel*, dit celle qui se faisait appeler Cynthia.

Remo observait attentivement Cynthia et s'aperçut qu'elle était aussi jeune qu'il l'avait supposé. Son corps était formé, pas d'erreur. Mais son visage, sous le savant maquillage qui la vieillissait, était celui d'une adolescente.

— Vous devez aimer le jaune, fit Remo.

— Je l'adore, dit-elle en jouant avec son écharpe. C'est tellement... piquant !

Elle rit. Même son rire semblait innocent. Comment une fille qui riait comme une collégienne pouvait-elle avoir étranglé tant de personnes ? Il faudrait qu'il le lui demande, avant de la liquider.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, elle lui proposa de se charger de sa réservation et il la vit se pencher sur le comptoir, menaçant le réceptionniste de sa poitrine.

— Y a-t-il des messages pour moi ? se renseigna-t-elle.

— Non, croassa l'employé, obnubilé par ses seins comme s'il s'agissait d'un duo de pit-bulls enragés.

Cynthia remercia et, tout en se retournant, tira de son sac une clé qu'elle garda dans sa paume. Remo sourit. Il avait perçu l'échange avec l'employé de la réception, et le dernier geste de Cynthia, pourtant très discret, était encore plus transparent. Elle allait l'attirer dans une chambre louée d'avance.

Une fois dans l'ascenseur, Cynthia sembla changer totalement d'humeur : elle fixait le plafond, perdue dans ses pensées. Elle leva la main vers son cou et se mit à triturer nerveusement son foulard. Le nœud finit par se défaire, et, lorsqu'elle rebaissa le bras, elle tenait le foulard de soie jaune entre les doigts. Remo ne souriait plus du tout.

L'ascenseur s'immobilisa. Remo saisit ses bagages. C'était le moment crucial : il avait les mains prises. Allait-elle agir ici, avant qu'il ne sorte de la cabine, ou attendre qu'ils soient dans la chambre ?

Il longea le couloir, sentant juste derrière lui la chaude présence de Cynthia. Le dos des bras nus de Remo enregistrerait la température du corps de la fille, et le moindre changement signalerait une attaque imminente.

Mais elle n'attaqua pas. Elle lui ouvrit la porte de la chambre ; la pièce était plongée dans les ténèbres. Remo pénétra à l'intérieur et actionna l'interrupteur ; on le remit en position avant que la lumière ne jaillisse. La porte claqua. Il se retrouvait dans le noir absolu, et il n'était pas seul.

Remo ajusta sa vision. En tant que Maître de Sinanju, il ne pouvait à proprement parler voir dans l'obscurité, mais était capable de distinguer des silhouettes en mouvement au cœur des ténèbres. Une bande de tissu soyeux enserra son cou.

Remo leva la main ; son ongle acéré déchira la soie fragile.

— Désolé, dit-il, mais le jaune n'est pas ma couleur.

Un sifflement félin lui répondit. Il tendit la main et saisit un mince poignet, qu'il tordit.

— Aïe ! vous me faites mal ! s'écria Cynthia.

— Ce n'est pas ce que j'ai en tête.

Dans l'obscurité, sa main trouva le poignet de Cynthia et le tapota une fois. Cynthia eut une exclamation surprise. Il tapota de nouveau, et son « Oh ! » se fit moite, rêveur. Sans cesser de pianoter sur le poignet de la fille, Remo l'entraîna jusqu'à l'interrupteur, qu'il abaissa du coude.

La lumière inonda la pièce ; Cynthia plongeait dans les yeux d'obsidienne de Remo et s'humecta les lèvres.

— On appelle cela les trente-sept pas vers l'extase, expliqua Remo. Jusque-là, ça vous plaît ?

— Oh, dit Cynthia.

Ses yeux se posèrent sur son poignet, comme pour tenter de comprendre comment cet homme des plus ordinaires pouvait la réduire délicieusement à sa merci en tapotant simplement son poignet par intermittence.

— Je ne comprends pas. Comment faites-vous ça ?

— Commençons par ton nom.

— Kimberly, souffla-t-elle, pantelante.

— Bon début... À propos, ceci n'est que le premier des trente-sept pas.

— Vraiment ? dit-elle, écarquillant les yeux.

— Mentirais-je à une blonde qui vient d'essayer de m'étrangler ? Bon, dis-moi. Pourquoi as-tu tué l'ambassadeur d'Irait ?

— Elle me l’a demandé...

— Qui ça, elle ?

— Kali.

— Bon sang ! murmura Remo pour lui-même.

Cette fois-ci, il lui faudrait aller jusqu’au bout :

— Conduis-moi à Kali, dit-il durement.

— Je n’amène que des offrandes à Kali.

Remo tapota encore une fois, puis cessa.

— Pas de présentation, pas de doigt magique, prévint-il.

— Continuez ! Je vous en prie ! Je vous mènerai à elle !

— Pour une pro, dit Remo, recommençant à lui tapoter le poignet, tu n’as pas l’air très délurée.

— C’est la première fois ! hoqueta Kimberly, finissez-en avec moi.

— Quelle rigolade ! C’est ce que tu as dit à l’ambassadeur ?

Kimberly n’écoutait plus ; elle ferma les yeux. Le doigt continua à tapoter son poignet en un point précis dont elle n’aurait jamais soupçonné l’existence.

Le frisson secoua d’abord son visage, puis descendit et convulsa tout son corps. Elle cria, puis se détendit comme un vieux ressort de lit. Remo l’attrapa à mi-chemin du sol, qui se précipitait à sa rencontre, et alla la déposer sur le lit. Sa poitrine semblait plus imposante encore, prête à déchirer sa robe.

Elle resta inerte le temps que Remo inspecte la chambre. Il ne trouva rien dans le placard ni la salle de bains.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Jamais je ne la trahirai, chuchota Kimberly, les yeux fixés sur le plafond.

Remo fouilla son sac et trouva une clé dorée, marquée du logo de l’hôtel et portant le numéro d’une chambre, deux étages plus bas.

— Tant pis. Je peux m’en tirer tout seul.

Remo s’approcha du lit, et, de deux doigts, ferma les paupières de Kimberly. Puis il lui attrapa le menton, qui tremblait.

— Vous allez me tuer, dit-elle.

C’était une affirmation, pas une question.

— C’est la règle du jeu, fillette, dit-il en lui brisant le cou d’une

torsion rapide du poignet.

Il ne laissa pas de marques. Chiun aurait été fier de lui.

Il quitta la chambre en silence, pensant que peut-être ce ne serait pas si difficile après tout.

La clé ouvrait la porte de la chambre 606. Remo fit une pause, le cœur battant. Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait découvrir. Une autre statue ? Kali en personne ?

Quoi qu'il en soit, il lui faudrait frapper vite et fort s'il voulait survivre.

Il posa une oreille contre la porte et ne détecta aucun bruit révélant une présence humaine.

Il tourna la clé.

La porte s'ouvrit vers l'intérieur. La dure lumière du couloir éclaira des rideaux marron, puis, comme le battant pivotait un peu plus, quelque chose de blanc et d'arachnéen, pourvu d'un nombre exagéré de bras dressés.

Remo plongea dans la pièce, droit sur la silhouette. Au contact de ses doigts elle se brisa en mille images redondantes.

— Nom de Dieu, fit Remo en s'accroupissant sur place pour se protéger, tout en cherchant la chose blanche du regard.

Elle était là, posée sur une commode, les jambes croisées, ses trois visages – l'un le dévisageant, les deux autres tournés vers l'est et l'ouest – figés en une unique expression malveillante. Ses yeux étaient fermés. Un collier de crânes plats tombait sur sa poitrine.

Sans hésiter, Remo flotta jusqu'à elle. Il ne détecta aucune odeur. La dernière fois, c'était cet infernal parfum qui avait eu raison de lui. Sur la fille non plus il n'avait flairé aucune odeur. Elle ne l'aurait pas par ce biais.

La statue était faite d'argile. Elle possédait quatre bras normaux, les autres, plus petits, pointaient de diverses parties du torse. Les membres placés le plus bas étaient maigres et contrefaits.

Pour commencer, Remo décida de démembrer cette chose.

Soudain, comme si sa pensée avait déclenché quelque chose au cœur de la statue, les yeux de l'idole s'ouvrirent. Sa bouche se tordit en une grimace silencieuse ; l'odeur sucrée monta aux narines de Remo, accompagnée d'ondes psychiques familières.

Remo frappa ; une main atteignit la région de l'épaule, coupant deux bras et en tordant d'autres. L'argile était molle, pensa Remo. Ce serait facile. Il frappa au niveau du cou et la triple tête s'affaissa en se

séparant du tronc comme un château de sable qui s'écroule.

Les mains prirent vie : Remo les contra sans mal. Même animées, elles n'étaient faites que d'argile. Des ongles mous raclèrent son visage, ne laissant que des traînées visqueuses et des débris d'argile.

— Ce doit être la chaleur, railla Remo. Tu es en train de fondre.

Les ondes psychiques refluèrent et l'effroyable odeur commença à décroître.

Remo plongea ses doigts dans le torse de l'idole. Sur le sol, les visages se tordaient de fureur tandis que Remo s'attaquait au corps de la chose. La glaise jaillissait entre ses doigts en lourdes mottes, dont certaines se collèrent sur les murs avec des bruits flasques, tandis qu'il pétrissait et malaxait l'épaisse matière blanchâtre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une masse inerte.

Lorsque ce fut fait, Remo jeta un coup d'œil autour de la pièce. Une main d'argile gigotait dans un coin, retournée sur le dos. Il la remit à l'endroit du bout de l'orteil et elle essaya aussitôt de s'échapper. Il l'écrasa sous son talon avec un sourire mauvais.

— Tu es devenue moins coriace, on dirait !

Il en repéra une autre, secouée de spasmes, agonisante. Il la ramassa et l'éleva à hauteur des yeux. Elle tenta faiblement de le griffer, ce qui le fit rire. Sans se presser, il entreprit d'arracher les doigts un par un.

— Elle m'aime un peu, beaucoup... Pas du tout, conclut-il en déchirant le pouce qu'il jeta avec la paume dans la cuvette des W.C.

Aucune main n'étant plus en vue, il se mit en quête de la tête.

— Minou... Minou... chantonna-t-il, faute de terme plus approprié.

Elle ne se trouvait pas sous la commode ni sous la table. Ce qui laissait... le lit.

Il se mit à genoux et s'approcha silencieusement, puis tira brusquement sur un pan du couvre-lit.

— *Bouh !*

La tête cachée sous le lit sursauta de terreur, ses yeux vides roulant dans ses orbites.

— Eh bien, mais qui avons-nous ici ? dit-il en la saisissant.

Elle le mordit, mais les dents d'argile étaient plutôt inefficaces. Kali était peut-être la déesse de la mort, mais lui était le Maître Régnant de Sinanju. Invincible.

Il approcha la tête de la fenêtre et, de la pointe de l'ongle, découpa

un cercle dans la vitre. Le crissement était celui d'un diamant sur du verre.

— Je suis sûr que tu détestes ce bruit, dit-il en levant la triple tête afin de lui montrer les lumières de la ville. Devine ce qui va t'arriver maintenant !

Ses six yeux étaient clos.

Il écrasa la triple face contre la fenêtre ; elle y resta collée, la figure centrale aplatie, les autres se contorsionnant toujours.

— La prochaine fois, prends quelque chose de plus solide. Du contre-plaqué par exemple !

Il donna une tape amicale au dos de la tête ; le cercle de verre se détacha, entraînant le trio dans sa chute de six étages. Il regarda en bas : une femme se tenait en arrêt devant la masse blanche et gluante qui venait de s'aplatir devant elle.

— Désolé, marmonna-t-il, encore un caprice d'artiste.

Il rit de bon cœur. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis des années. Dire qu'il avait eu si peur ! Tant de tracas pour une statue d'argile ! Une statue d'argile, tu parles !

D'après Chiun, Remo était un avatar de Shiva l'Implacable. Remo ne l'avait jamais cru sur ce point. Qu'est-ce que Shiva serait venu faire sur terre dans la peau d'un simple flic de Newark ?

Mais s'il était bien Shiva, alors, de toute évidence, Shiva était plus fort que Kali !

Remo quitta la chambre en riant. Il était de nouveau libre comme l'air. Dorénavant il pourrait faire tout ce qui lui plairait. Plus de CURE. Plus de Smith. Il n'avait même plus à endurer les réprimandes de Chiun.

Enfin libre !

CHAPITRE XII

Remo Williams entra en sifflotant dans l'ascenseur qui devait l'amener au rez-de-chaussée. Il partagea la cabine avec un homme bien habillé, portant une copie du *Wall Street Journal*.

— Belle nuit, non ? lui dit Remo.

— Sans doute, fit sèchement le cadre.

— Par une nuit pareille, on comprend vraiment à quoi sert la vie.

— C'est-à-dire ? lâcha l'autre d'un ton blasé.

— Gagner. Écraser ses ennemis. Écrabouiller leurs tripes entre ses doigts. Il n'y a rien de meilleur.

Avec un rien de nervosité, l'homme s'approcha du panneau de contrôle et posa une main négligente près du bouton d'alarme.

Arrivé dans le hall, Remo trouva un téléphone et composa le numéro de Smith.

— Mission accomplie, Smitty, dit-il. Surpris, hein ? Vous vous imaginiez que j'avais déserté, je parie !

— Je savais que vous ne le feriez pas, le contra doucement Smith.

— D'accord, d'accord. Vous attendez mon rapport ? Le voilà. J'ai éliminé la cible et détruit la statue.

— Vraiment ? Vous avez neutralisé vos deux cibles ?

— Plutôt assassiné pour l'une. Et l'autre a été réduite en poussière.

— Qui était votre cible ? Quel était son but ?

— Je crois qu'elle avait une dent contre l'Iran.

— L'Irait. L'Iran est un autre pays.

— L'Irait, l'Iran, c'est du pareil au même. En ce qui me concerne, je m'en vais. Je ne sais pas si je supporterai Sinanju plus d'une semaine, mais il faut au moins que j'aille prévenir les villageois. Avec un peu de chance, ils vont me jeter dehors et je serais débarrassé d'eux à tout jamais.

— Remo, qui était cette femme ?

— Une certaine Kimberly, et elle possédait un don pour manier le

foulard.

— Et son nom de famille ?

— Nous ne sommes pas devenus intimes à ce point, Smitty. Et, vous savez, c'est assez dur de demander son état civil à quelqu'un qui essaie de vous étrangler.

— Elle devait bien avoir des papiers sur elle !

— C'est vrai, elle avait un sac.

— Remo, voyons ! J'ai un ambassadeur mort sur les bras et des explications à donner. Je dois savoir qui est cette femme.

— Était, Smitty. Elle est aussi morte qu'un pied de lampe. Bien qu'elle conserve une certaine allure, j'en conviens. Le croque-mort appréciera, c'est sûr.

— Remo, ça ne va pas ? Vous me semblez bizarre.

— Je suis heureux, Smitty. Vraiment heureux. J'avais peur d'affronter quelque chose de trop puissant. Mais je m'en suis tiré. J'ai affronté Kali, et Kali était comme de l'argile entre mes mains... Littéralement.

— Vous êtes vraiment heureux, dites-vous ?

— Un peu, mon neveu.

— Malgré la mort de Chiun ?

Le silence se fit, lourd comme un bloc de marbre. Le visage de Remo se creusa de milliers de rides.

— Smith, vous savez exactement comment me démolir, espèce de pisse-froid prétentieux.

— C'est mieux. J'ai de nouveau l'impression de parler à Remo Williams.

— Profitez-en, c'est sûrement la dernière fois. Vous pouvez me rayer des cadres.

— Juste une dernière chose, Remo. L'identité de cette femme.

— D'accord. Si c'est important à ce point, je vais aller fouiner pour retrouver ce foutu sac !

Remo raccrocha en jurant, et retourna au huitième étage. Il ouvrit la porte et s'immobilisa aussitôt.

Kimberly était allongée sur le lit, comme il l'avait laissée. Sauf que ses mains étaient croisées sur sa pyramidale poitrine et que ce n'est pas lui qui les avait placées de cette manière.

— Ça alors ! grogna Remo.

Son ouïe capta un battement de cœur. Provenant du lit.

— Impossible ! hoqueta-t-il, tu es morte !

Remo s'approcha du lit, la gorge serrée. C'était impossible ! Il lui avait fracturé les vertèbres cervicales selon une technique infaillible.

Il toucha l'un des poignets de la fille et le trouva froid.

Pourtant, une respiration soulevait la poitrine. Les yeux bleus s'ouvrirent brusquement... mais ils n'étaient plus bleus ! Ils étaient rouges. Totalement rouges, comme trempés de sang.

— Mon Dieu ! cria Remo en reculant.

La chose sur le lit se redressa, les mains aux ongles jaunes se déplièrent alors comme des fleurs empoisonnées sous la caresse du soleil. La tête se tourna vers lui, penchée de côté, comme affligée d'un torticolis.

— Si c'est un bout d'essai pour *L'Exorciste IV*, c'est réussi ! fit Remo, nerveux et angoissé.

— *Je... te... veux*, dit-elle lentement.

Ses mains plongèrent sur sa poitrine et se mirent à déchirer sa robe. Remo lui saisit les poignets.

— Doucement ! Je ne me souviens pas avoir promis cette danse à une fille aux yeux injectés de sang...

Remo ravala ses sarcasmes. Les bras du cadavre étaient forts, plus forts qu'ils n'auraient dû l'être, plus que ceux d'un être humain. Remo retourna leur propre énergie cinétique contre eux, mais n'arriva qu'à les garder à distance.

— Tu n'acceptes pas qu'on te dise « Non », n'est-ce pas ? fit-il, cherchant un moyen de se dégager.

C'est alors que l'odeur familière s'infiltra dans ses narines comme autant de tentacules gazeux. Un parfum de fleurs mourantes, de féminité musquée, de sang et d'autres relents mélangés. Ses poumons brûlèrent soudain d'un feu glacial.

— Oh, non ! croassa-t-il, Kali !

Soudain, alors que ses pensées virevoltaient entre la fuite et l'attaque la poitrine de Kimberly se mit à enfler et se convulser. Soudain, sa robe éclata dans un déluge de tissu, et les yeux horrifiés de Remo se posèrent sur les choses qui s'en libéraient. Et une voix familière, qui n'était pas celle de Kimberly, feula :

— *Tu es à moi ! À moi ! À moi !*

CHAPITRE XIII

Pendant la première heure, Harold W. Smith fut simplement agacé. À la fin de la deuxième, il était franchement inquiet. Remo n'aurait jamais dû mettre si longtemps pour fouiller un sac à main.

Il venait d'ingérer deux pilules pour calmer son estomac lorsque une sonnerie retentit. Il souleva le combiné bleu puis réalisa son erreur. C'était le téléphone rouge qui sonnait.

Il le décrocha, sans lâcher l'autre.

— Oui, monsieur le Président ? fit-il, embarrassé.

— Ça y est, l'Irait veut savoir où est passé son ambassadeur.

— Ce n'est pas mon domaine mais peut-être qu'en simulant un accident...

— Trop tard. Ils ont pris un otage, et un beau.

— Qui ? fit Smith d'une voix tendue.

— Cet animateur de la télévision, Don Cooder.

— Oh, lâcha Smith d'un ton qui n'était pas tout à fait celui du soulagement sans être pour autant celui de l'angoisse.

— Moi non plus, je ne le regretterai guère, mais après tout, c'est un citoyen respectable des États-Unis. Nous ne pouvons pas tolérer ces provocations.

— La décision d'entrer en guerre vous appartient, monsieur le Président, je ne peux vous conseiller.

— Je veux des réponses, pas des conseils, Smith. Que se passe-t-il exactement ? Je sais que votre homme a fait de son mieux et le FBI m'a dit que l'ambassadeur était froid quand on l'a trouvé. Mais qui est derrière tout ça ?

— M. Abaatira a été la victime d'un tueur psychopathe et je suis heureux de vous dire que ce tueur a maintenant... quitté la scène.

— Qui était-ce, Smith ?

— Une femme, que je tente d'identifier.

— Donc rien de politique là-dessous ?

— Il semble que non, même si je réserve mon jugement tant que

l'enquête reste en cours. Mais la coupable apparaît avoir été affiliée à une secte dangereuse que l'on croyait avoir éradiquée il y a plusieurs années de cela. D'autres victimes ont été étran­glées de la même façon.

— Une secte, dites-vous ?

— Une seule femme, en fait, maintenant morte. Rien ne permet de croire que la secte est en activité.

— En d'autres termes, nous n'avons pas de bouc émissaire à livrer, vivant du moins ?

— Je le crains.

— Continuez votre travail, Smith. Je vais réunir un cabinet de crise pour mettre au point notre réponse aux Iraitiens.

— Bonne chance, monsieur le Président.

— Je n'ai pas besoin de chance, juste d'un foutu miracle. Merci, Smith.

Harold W. Smith raccrocha et s'aperçut qu'il tenait toujours le combiné bleu dans l'autre main. Il le remit en place hâtivement, conscient de n'avoir jamais fait preuve d'une telle distraction. Il espérait que ce n'était que l'âge, et pas le premier symptôme de la maladie d'Alzheimer. Car, si ce diagnostic se confirmait, il lui faudrait appeler le Président et lui conseiller de détruire CURE. Et ce serait alors à Smith de démanteler l'organisation, d'effacer totalement les mémoires de ses ordinateurs, avant d'avaler la pilule de poison qu'il portait toujours sur lui, dans la doublure de sa veste.

Trois hommes seulement connaissaient CURE. Révéler son existence au public serait admettre que les États-Unis étaient en panne. Les yeux gris de Smith se posèrent sur le téléphone bleu. Peut-être Remo avait-il déjà abandonné son pays.

Il éprouvait une vague appréhension, sans plus.

Depuis qu'il dirigeait CURE, ce n'était pas la première fois qu'il frôlait l'abîme et il ne ressentait aucune panique. En un sens, c'était peut-être regrettable. La peur est un mobile puissant, qui pousse l'homme au-delà de ses limites. Sans la peur, l'homme laisse le courant de la vie l'engloutir. Smith se demanda s'il n'avait pas perdu la foi en sa mission et s'il n'était pas temps d'appeler le Président.

CHAPITRE XIV

— À moi ! Tu es à moi !

Deux mains avides se tendirent vers la gorge de Remo, comme deux pâles araignées, un foulard de soie jaune tendu entre elles.

Il lâcha les poignets désormais inertes de Kimberly. Il ne réfléchissait plus. À cet instant où son cerveau paralysé refusait d'admettre l'impossible spectacle, ses réflexes Sinanju prirent le relais.

Il saisit l'une des mains agressives, qui lui parut robuste. La seconde fouetta ses yeux avec le foulard. Remo se pencha juste à temps pour l'éviter et l'empoigna, elle aussi.

Ces bras nouveaux étaient bien réels, pas une illusion. Aucun doute là-dessus.

Un feulement balaya son visage d'une haleine embrasée. Puis, alors qu'il affermissait sa prise, deux mains aux ongles laqués de jaune ramassèrent le foulard et le passèrent autour du cou de Remo.

Remo n'y comprenait plus rien. Le cauchemar se répétait, comme un disque rayé. À chaque fois qu'il maîtrisait une paire de mains, un autre surgissait. Combien Kimberly en avait-elle ?

— *Jamais tu ne m'échapperas, Être Rouge.*

— Tu veux parier ?

Remo pivota sur une jambe, entraînant la fille avec lui, et se mit à tourner comme un derviche. Les pieds du cadavre animé quittèrent le sol, et la force centrifuge souleva ses jambes. Remo ignore l'écharpe qui se refermait sur son cou. Il n'en aurait que pour une minute.

Kimberly était en son pouvoir, sans contact avec le sol, mais ses bras étaient toujours occupés à l'étrangler. Ses yeux étaient deux puits de sang, et sa bouche tordue en une grimace semblable à celle de la statue. Puis, soudain, toute couleur disparut de ses orbites.

Remo prit cela pour un signe et lâcha tout. L'écharpe jaune enserrant son cou se déchira.

Kimberly heurta le mur dans un gigotement de membres blanchâtres et s'effondra sur le tapis comme un scorpion assommé.

Remo s'avança, prêt à administrer le coup de grâce. Puis

s'immobilisa, à la vue de la poitrine de la jeune fille.

Son soutien-gorge semblait avoir explosé dans une gerbe de dentelle blanche. Ses seins étaient petits, menus.

Ses bras étaient repliés sous sa poitrine quasi inexistante. Et, légèrement en dessous, se trouvaient deux autres membres, affalés comme des pantins dont on a tranché les fils.

— Crénom ! explosa Remo, elle a quatre bras !

Il garda ses distances pour inspecter cette étrange anatomie. La seconde paire de bras prenait racine juste en dessous des épaules. Les vingt ongles étaient teints en jaune safran. De toute évidence, la paire inférieure se tenait croisée sur sa poitrine, maintenant le foulard. Remo frissonna en pensant à Kali, la déesse aux mille bras. À la voix terrifiante de Kali, qui avait retenti à travers la gorge de Kimberly, et qui avait résonné dans son esprit des années plus tôt.

Et son odeur imprégnait toujours la pièce ; Remo tremblait encore d'une peur viscérale à son évocation. La chose aux quatre bras avait été Kimberly. Kimberly était morte. Puis elle était devenue Kali. L'esprit de la statue avait investi son cadavre pour le réanimer.

Mais maintenant la chose était morte, et bien morte. Remo, fasciné, se força à l'approcher. Il se mit à genoux devant elle et souleva l'une des paupières sur une pupille dilatée par la mort. Ses doigts hypersensibles ne décelèrent aucune pulsation, aucun signe de vie.

— T'as eu une journée plutôt chargée, bébé, dit-il avec soulagement.

La pupille s'anima soudain, l'iris virant au bleu, puis au violet sous l'impulsion d'une vie impensable.

— *Ce n'est pas encore terminé*, cracha la voix haineuse de Kali et son odeur inonda les poumons de Remo comme un gaz empoisonné, irrésistible.

Remo se débattit, noyé dans un brouillard de vapeur jaune, mais les mains étaient partout, sur son visage, son cou, agrippant ses poignets, l'attirant vers le bas, l'étreignant, l'étouffant. Quelque chose enveloppa sa gorge. Et même si Remo comprenait vaguement ce que c'était, et le danger que ça représentait, il ne put y résister. L'odeur de Kali était plus puissante que sa volonté.

— *Qui est fait d'argile maintenant ?* railla Kali.

Lorsque Remo reprit conscience, il était nu. Les lueurs de l'aube filtraient à travers les rideaux fermés de la chambre. Un rayon de soleil frappait son œil ; il tenta de le couvrir de son bras, mais celui-ci

resta où il était. Remo allongea le cou en arrière et vit qu'une écharpe de soie jaune retenait son poignet.

Ses yeux se dirigèrent immédiatement vers son bas-ventre.

Horrifié, il vit le foulard jaune entourant son sexe en érection, à l'extrémité couronnée d'une tache de sang. Son membre n'avait pas encore pris la couleur noirâtre de celui de l'ambassadeur iraitien, mais virait au violet.

Remo déchira sans mal ses entraves, d'abord aux bras, puis, d'un coup sec, il fit céder les liens retenant ses chevilles. Il s'assit sur le lit. Sa vision était trouble et l'odeur tant détestée semblait coagulée dans ses narines ; il souffla avec force par le nez, tentant d'évacuer ce relent de ses poumons, de ses sens, de son essence.

En même temps, il détacha l'écharpe de son bas-ventre, révélant un fil de cuivre profondément incrusté dans ses chairs.

Remo respira profondément, se concentra. Sa poitrine se souleva, alors qu'il forçait son sang à refluer vers le plexus solaire, puis plus bas. Sa virilité trembla, s'étendant jusqu'à plonger dans l'ombre le fil de cuivre. Puis celui-ci céda face à l'inexorable flot de sang.

Remo regarda mieux l'extrémité de son membre. Ce qu'il avait pris pour une goutte de sang n'était que du rouge à lèvres, imprimé selon la forme inimitable d'un baiser.

C'est alors qu'il se rappela...

Remo sauta hors du lit.

— Kimberly ! hurla-t-il, Kimberly !

Pas de réponse. La chambre était vide. Tout comme la salle de bains. Il décrocha le téléphone et composa le numéro de l'autre chambre. Personne ne décrocha. Il appela la réception.

— La cliente de la chambre 606 est-elle partie ?

— Il y a deux heures, monsieur.

Remo raccrocha. Inutile de fouiller l'hôtel. Elle était partie. Il se rappela ses derniers mots, ceux qu'il avait entendus en glissant dans un sommeil post-coïtal.

« Nous sommes une fois de plus accouplés, seigneur Shiva. Tu es à moi, à jamais. Cherche-moi dans le Chaudron de Sang, et dans le sang nous nous épanouirons en dansant la Tandava, qui écrase les os et les âmes des hommes unis sous nos pieds. »

Remo se regarda. Il était toujours en érection. Et maintenant il savait pourquoi.

Il voulait Kimberly, et il la haïssait. Ses bras arachnéens lui donnaient la chair de poule, mais ces mêmes mains lui avaient procuré plus de plaisir en une nuit que toutes les femmes qu'il avait connues. Son odeur de sexe et de mort l'avait drogué, le laissant pantelant de désir et de dégoût.

Remo plongea sous la douche et mit le jet à pleine puissance.

Il se savonna puis, l'odeur semblant avoir disparu, il passa à l'eau froide. Lorsqu'il sortit de là, il était à peu près revenu à la normale.

Il regarda autour de lui. Le lit était dévasté, et ses vêtements jetés en désordre dans un coin. Son T-shirt semblait avoir servi de jouet à un tigre affamé. Dans leur fureur, ils avaient littéralement arraché ses vêtements de leurs six mains, les siennes et celles de Kimberly.

Il remit ses chaussures et se prépara à sortir. Quelque chose l'arrêta. Il jeta un coup d'œil en arrière, vers le lit, saisi d'une tentation croissante de s'y jeter, d'y attendre le retour de Kimberly. Le besoin de sentir encore son horrible odeur devenait irrésistible. Il ferma les yeux et tenta d'évacuer de ses pensées les images de leur orgie.

— Bon sang, qu'est-ce qu'elle m'a fait ?

Il prit sur le lit un des foulards de soie jaune, le porta à ses narines et respira avidement. L'odeur fracassa son cerveau comme une drogue. Il dut se cramponner au mur. Son érection tendait à nouveau son pantalon.

Remo emplit ses poches de foulards et tituba jusqu'à l'ascenseur, une main devant sa braguette pour cacher son état.

Une femme d'environ quarante ans, portant un scottish-terrier sous un bras, entra dans l'ascenseur alors qu'il en sortait. Elle regarda sa main stratégiquement placée et sourit.

— Si vous avez toujours ce problème à l'heure du déjeuner, faites un saut chez moi, fit-elle dans un souffle. Chambre 225.

— Allez vous faire foutre ! murmura-t-il.

Pendant que la porte d'acier se refermait, il entendit son rire cascader :

— C'est exactement ce que j'avais dans l'idée.

Le chauffeur de taxi comprit fort bien le malheur de Remo et lui demanda s'il avait une destination précise en tête ou s'il comptait juste s'amuser sur le siège arrière.

— En ce cas, ce sera triple course, expliqua-t-il.

— À l'aéroport.

Il sortit un tissu de soie de sa poche et le porta à ses narines.

— Je connais un endroit spécialisé dans le sado-maso, fit le chauffeur de taxi, les yeux fixés sur Remo dans le rétroviseur.

Remo plongea ses doigts dans la cloison le séparant du siège avant, et serra. Le bois se brisa.

— À l'aéroport le plus proche. Et vite.

— C'est bon. J'espère que vous ne perdrez pas votre enthousiasme avant de la retrouver.

Mais Remo Williams n'écoutait pas. Le nez enfoui dans la soie jaune, il respirait l'odeur musquée, qui pour lui était celle du plaisir pur, adorant cette odeur et se haïssant intensément pour cela.

CHAPITRE XV

Kimberly Baynes se réveilla dans sa propre chambre au sixième étage du *Watergate Hôtel* avec un torticolis.

Elle se remémora sa journée de la veille. Elle avait dormi tard ce jour-là, et, quand elle s'était réveillée, elle avait trouvé le journal étalé devant la statue de Kali, comme toujours. Mais au lieu d'un article déchiré, une main de la statue enserrait la brochure d'une agence louant des limousines avec chauffeur depuis l'aéroport Dulles, brochure qui se trouvait précédemment sur le bureau.

Kimberly s'était rendue à l'aéroport, sachant que Kali allait bel et bien lui fournir une victime. Et cet homme en noir l'avait abordée. Juste à temps. Son soutien-gorge lui cisailait les épaules.

La dernière chose dont elle parvenait à se souvenir, c'est que cet homme avait essayé de la tuer. Et qu'une lueur argentée avait envahi son cerveau effrayé. Après, c'était le trou noir.

Une brise tiède pénétrait par la fenêtre, agitant les rideaux marron. Étrange. Elle ne l'ouvrirait jamais.

Kimberly se redressa ; ses quatre bras étaient libres. Elle se rappelait s'être débattue pour libérer les deux bras maintenant le foulard lorsque l'éclair argenté avait tout annihilé. Que s'était-il passé ? Comment était-elle arrivée ici ?

— Kali le saura, murmura-t-elle en se tournant vers le bureau.

Mais l'endroit qu'occupait la statue était vide. Sur le dessus poli de la commode, il n'y avait qu'une tache humide et un morceau d'argile blanche.

Kimberly se leva, et son pied écrasa une main déjà bien aplatie.

— Oh non, maîtresse, non !

Tout autour d'elle, le vaisseau de Kali était mis en pièces, annihilé, vaincu. Et Elle... avait-elle aussi été vaincue ?

Non.

La voix provenait de l'intérieur de sa tête.

— Hello ? dit Kimberly à haute voix, c'est bien vous ?

Oui, je vis.

— Mais votre vaisseau...

Tu es mon vaisseau, Kimberly Baynes. Telle était mon idée. Je t'ai préparée comme tu as nourri l'argile qui contenait mon esprit. Je t'ai donné le corps d'une femme bien avant l'heure de la nature, et tu es une femme. Tu es mon avatar. Je suis ton âme.

Kimberly tomba à genoux, les yeux fermés, ses quatre mains jointes, comme en prière.

— Je le sais, je le sais depuis...

Depuis que les membres de Kali ont poussé sur tes flancs. L'argile n'est que de l'argile ; elle a rempli son usage. Je t'ai offert deux de mes bras afin que tu me serves mieux. Toi et moi sommes destinées à ne faire qu'un.

— Au fait, où êtes-vous ?

En toi. Une graine. Rien qu'une graine qui germe dans les profondeurs de ton âme. En temps voulu, elle bourgeonnera. Nous grandirons ensemble, toi et moi ; et lorsque l'heure sera venue, nous fleurirons ensemble. Jusque-là, tu dois m'obéir.

— Que dois-je faire, maîtresse ?

Aller au Chaudron de Sang.

— Où est-ce ?

Ce n'est pas un endroit. C'est un enfer que toi et moi créerons, en un pays éloigné. Et lorsqu'il bouillonnera, il viendra.

— Qui ?

Notre ennemi, mon époux, ton meurtrier et amant.

Kimberly écarquilla les yeux.

— Je ne suis plus vierge !

Maintenant, Il nous désire toutes les deux. Il nous cherchera. Et il nous trouvera, mais pas avant que nous n'ayons agité le sang du Chaudron et que le monde ne bascule dans l'Abysses Rouge.

Kimberly ravala ses larmes de honte.

— J'obéirai.

On frappa à la porte. Kimberly se remit sur pied et demanda :

— Qui est-ce ?

— Sécurité de l'hôtel. Tout va bien ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce qu'il y a une sorte de tête en argile sur le trottoir avec des morceaux de votre fenêtre. Il va falloir que j'entre.

— Une minute, que j’attrape mon foulard... Je veux dire ma robe.

La porte s’ouvrit. L’homme de la sécurité eut le temps de capter le spectacle de deux seins nus, puis des mains, plus nombreuses qu’il ne s’y attendait, le tirèrent à l’intérieur et passèrent quelque chose autour de son cou.

— Elle aime ça ! exulta Kimberly, n’est-ce pas ?

J’aime ça. N’oublie pas son portefeuille.

CHAPITRE XVI

M^{me} Eileen Mikulka était la secrétaire du Dr Harold W. Smith au sanatorium de Folcroft depuis maintenant dix ans.

Au cours de ces dix années, elle avait vu bien des choses bizarres ; et il faut s'y attendre quand on travaille dans une clinique privée dont une section est réservée aux malades mentaux. Elle s'était habituée aux évasions, aux cellules capitonnées, et même aux hurlements des cinglés à qui on passait la camisole de force, si stridents qu'ils portaient jusqu'au bâtiment administratif. L'homme qui se matérialisa brusquement devant son bureau et demanda à voir le Dr Smith d'une voix autoritaire n'avait rien de bizarre en soi.

— Oh ! Vous m'avez fait peur, dit-elle en levant les yeux, une main posée sur son modeste décolleté. Monsieur... ?

— Appelez-moi Remo et prévenez Smith de mon arrivée.

— Asseyez-vous, je vous prie, dit-elle d'un ton raide, en chaussant ses lunettes reliées à une chaîne.

— Je préfère rester debout.

— Bien, dit-elle, mais vous n'avez pas besoin de vous tenir si près de mon bureau.

Elle reconnaissait l'intrus, maintenant. Il visitait à l'occasion le Dr Smith et M^{me} Mikulka le tenait pour un ancien patient. Ce qui expliquerait sa nervosité.

Il se pencha vers elle ; ses yeux la firent frémir. C'était le regard le plus froid, le plus mort qu'elle ait jamais vu. Comme s'il était hanté.

— Oui, madame Mikulka ? fit la voix sèche mais rassurante du Dr Smith dans l'intercom.

— J'ai un monsieur... Remo à la réception. Il n'a pas de rendez-vous...

— Faites-le entrer, coupa le Dr Smith.

M^{me} Mikulka releva les yeux.

— Vous pouvez y aller maintenant.

— Merci, fit l'homme en contournant son bureau.

Elle le vit marcher d'un pas aérien jusqu'à la porte, et se demanda

de quels maux il pouvait bien être affligé. Puis elle haussa les épaules et retourna à son inventaire. Le stock de yaourts aux pruneaux – les préférés du Dr Smith – baissait dangereusement. Il était temps d'agir.

Smith regarda Remo entrer dans son bureau d'un œil calculateur de hibou. Remo ferma la porte derrière lui et se laissa glisser d'un mouvement fluide sur le canapé de cuir. Il croisa les jambes avec nervosité. Son visage était cramoisi.

— Remo ?

— Vous attendiez qui ? Billy the Kid ?

— Quelque chose ne va pas ?

— Il faut la trouver.

— Qui ?

— Kimberly.

— Je la croyais morte !

— Moi aussi, mais elle s'est échappée.

— Que s'est-il passé ?

— Je viens de vous le dire ! Je suis retourné dans sa chambre. Elle n'était pas morte et elle m'a échappé. Point final. Maintenant, il faut la retrouver. Et me regardez pas avec ces yeux de poisson mort ! Faites tourner vos ordinateurs ! Il y a urgence.

— Un instant, dit Smith avec fermeté.

Il se leva et traversa la pièce en une douzaine d'enjambées.

Planté devant Remo, il examina son visage empourpré, son expression traquée, ses jambes croisées. Ça ne collait pas. Ce n'était pas le langage corporel de Remo. Remet était nonchalant, voire désinvolte.

— Remo, ce que vous me dites ne tient pas debout, dit Smith d'un ton posé.

— C'est pourtant vrai ! Alors, vous vous décidez à faire votre boulot ou il va falloir que je vous colle de force derrière votre ordinateur ?

Les yeux sombres de Remo affrontèrent ceux de Smith, qui soutinrent son regard sans ciller.

— Vous m'avez dit qu'elle était morte.

— Je m'suis trompé.

— Tout le monde fait des erreurs, concéda Smith, raisonnable. Mais vous étiez revenu pour l'identifier. L'avez-vous fait ?

— Non.

Remo recroisa plus étroitement les jambes. D'habitude, il se tenait avec une cheville posée sur la cuisse de l'autre jambe, en triangle. Le contraire de cette posture de défense qu'il adoptait aujourd'hui, qui n'était pas son style et ne l'avait jamais été.

— Remo, depuis que je vous connais, vous n'avez jamais porté un coup mortel qui s'avère finalement ne pas l'être. Et depuis que je vous connais, vous n'avez jamais confondu les morts et les vivants. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Remo haussa les épaules.

— J'ai eu une mauvaise nuit, d'accord ?

— Vous êtes un professionnel, continua Smith avec une logique implacable, l'héritier de la Maison de Sinanju. Vous ne commettez pas ce genre d'erreurs. Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé exactement lorsque vous êtes retourné à la chambre d'hôtel de Kimberly.

Un tourbillon d'émotions traversa le regard de Remo – l'angoisse, la colère, l'exaspération – et derrière tout cela quelque chose que Smith n'avait jamais décelé en Remo. Et lorsqu'il baissa les yeux, Smith comprit ce que c'était. De la gêne.

— Nous avons couché ensemble, admit Remo d'une voix sourde. Après... sa mort.

Smith avala sa salive. Il ne s'attendait pas à cela.

— J'y suis retourné. Elle n'était pas morte. Elle m'a attaqué...

— Et... ?

— Elle était trop forte pour moi.

— Vous voulez rire ! Une call-girl ?

— Ce n'était plus une call-girl, ce n'était même plus Kimberly. C'était... Kali. Ou son pantin. L'esprit de Kali était dans la statue d'argile. J'ai senti son odeur avant de la détruire. Et puis je l'ai sentie sur cette... chose.

— Quelle chose ?

— Kimberly, répondit Remo, les yeux obstinément fixés sur le sol.

— Pourquoi parlez-vous d'elle comme d'une chose ?

— Elle avait quatre bras, Smitty.

— Kimberly ? dit Smith d'une voix fluette, emplie d'incertitude.

— Comme la statue. Sauf que les bras de Kimberly étaient vivants. Elle a essayé de m'étrangler. Je me suis battu et j'ai réussi à la vaincre.

Mais l'odeur est revenue. Exactement comme la dernière fois. Je peux lutter contre elle. Pas contre son odeur.

Il leva des yeux douloureux.

— Elle a touché quelque chose de profond en moi, contre lequel Chiun m'a toujours mis en garde.

— Cette absurdité sur Shiva ?

— Absurdité si vous voulez, admit Remo. Mais elle aussi m'a appelé Shiva. Si Kimberly n'était pas Kali, pourquoi m'appellerait-elle ainsi ? Et si elle est Kali, qui suis-je, moi ?

— Kali comme Shiva sont des mythes. Ils n'ont pas d'existence réelle, ils n'ont rien à voir avec vous.

— Alors, expliquez-moi ses quatre bras, repartit Remo. Et ce qu'elle arrive à faire du sexe.

— Pardon ?

— Vous connaissez la malédiction des Maîtres de Sinanju : faire l'amour devient mécanique, ennuyeux. Là, je n'ai jamais rien connu de tel. Je n'en pouvais plus.

— Remo, je ne vois qu'une explication logique à toute cette histoire. Vous avez été drogué. Un gaz hallucinogène peut parfaitement provoquer des illusions de ce genre, vous savez. Vous vous en rendrez compte dès que vous serez redevenu vous-même.

— Et les hallucinogènes donnent-ils une trique permanente ?

— Pardon ?

— Vous m'avez très bien compris.

— J'en doute fort.

— Alors, pourquoi est-ce que je ne peux pas décroiser mes jambes en société ?

Smith rajusta nerveusement ses lunettes, puis retourna derrière son bureau et fit jaillir son ordinateur de son logement ; le clavier se dévoila comme une boîte de chocolats blancs.

— Que faites-vous ? s'enquit Remo.

— Je vais essayer de retracer l'itinéraire de cette Kimberly. C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

— Ouais, fit Remo sans enthousiasme.

Smith leva les yeux.

— Remo, êtes-vous prêt à exécuter mes ordres ?

— Je le pense.

— Et à éliminer cette femme si je vous en donne l'ordre ?

— Non, admit Remo.

— Pourquoi ?

— Parce que je crois en être amoureux, avoua-t-il, misérable.

Il tira de sa poche un morceau de soie jaune qu'il porta à ses narines, et inspira profondément, une expression avide et écœurée à la fois dans le regard.

CHAPITRE XVII

— Rien à déclarer ? demanda l'inspecteur des douanes en ouvrant le sac de voyage de Kimberly.

— Non, fit-elle, une main soutenant son menton, comme si elle était plongée dans ses pensées.

C'était la meilleure façon de maintenir verticale sa tête au cou brisé.

— De l'alcool ? C'est interdit en pays musulman.

— Non.

— Drogues ? Pornographie ?

— Non, bien sûr !

— Et ceci, fit-il en sortant une poignée de foulards jaunes en soie, pourquoi en avez-vous tant ?

— C'est une coutume américaine. Lorsqu'un otage est pris, nous nouons un ruban jaune à un arbre. Ce sont mes rubans jaunes.

L'inspecteur ne trouva rien à dire ; il remit les foulards en place, referma le sac et le tendit à Kimberly.

— Vous êtes autorisée à pénétrer en Arabie Ouskédite. Votre séjour ne doit pas excéder trois mois.

Il tamponna son passeport avec énergie.

— Au suivant !

Les bazars de Nehmad, capitale de l'Arabie Ouskédite, grouillaient de toute une humanité. Des Arabes en amples *hobes* blancs, le front ceint d'un *agal*, parcouraient les rues tels des seigneurs du désert. Les femmes – la plupart en *abayuh* noirs qui les dissimulaient de la tête aux pieds – ouvraient la marche en silence, le regard empreint de mystère. Des Américains des deux sexes, rigolards et bruyants, se déplaçaient par groupes de deux ou trois au milieu de cette foule spectrale, achetant des fruits aux étalages et sirotant des boissons gazeuses pour lutter contre la déshydratation.

Portant toujours son sac, Kimberly leur sourit au passage, mais toutes leurs invitations à venir boire un Coca furent poliment déclinées.

Elle ne voulait rien avoir à faire avec eux. Celui dont elle avait besoin pour emplir le Chaudron de Sang se montrerait. Kali l'avait promis. Et Kali ne mentait jamais.

Carla Shaner n'arrivait pas à réaliser qu'elle se trouvait bien en Arabie Ouskédite.

Il n'y a pas si longtemps, son statut de réserviste lui valait cinq mille dollars par an, en échange de séances d'entraînement hebdomadaires et d'un mois chaque été à Fort Devens.

Lorsque son ordre de mission était arrivé, elle avait eu très peur. D'accord, son unité n'était pas destinée à monter au front, mais seulement à s'occuper de la justice militaire. Pourtant, si on l'avait envoyée en Arabie Ouskédite, c'est que les États-Unis envisageaient de juger des criminels de guerre. Et, comme il n'y a pas de criminels de guerre sans guerre, Carla Shaner restait dans cet état d'appréhension sourde, certaine que le feu d'artifice allait bientôt commencer.

En attendant, la menace la plus précise était celle du terrorisme. Tout le personnel américain avait été averti que quitter la base pour se rendre dans la capitale faisait d'eux des cibles parfaites pour les terroristes pro-irakiens.

C'est pourquoi elle traversait le bazar avec les yeux bien ouverts. Malgré la chaleur barbare, ses manches couvraient ses avant-bras, et son chemisier réglementaire était verrouillé jusqu'au menton, afin de ne pas heurter la sensibilité des Ouskédites. On lui avait parlé de la Mutawain – la police religieuse – qui pouvait la faire déporter pour tout un éventail de délits, allant de tenir la main à un homme en public, jusqu'à dévoiler, impudemment ses chevilles. Un vrai tissu de conneries, selon Carla, mais au moins on ne l'obligeait pas à porter un de ces *abayuh*. Il devait faire plutôt chaud, là-dessous.

Les touristes s'étaient raréfiés, ces temps-ci, aussi Carla fut-elle surprise de voir une blonde dans une petite robe jaune traverser les rues du bazar d'une démarche ondulante, à croire qu'elle se trouvait sur la Cinquième Avenue. Carla s'avança vers elle en souriant. Enfin quelqu'un à qui parler ! Kimberly lui rendit son sourire d'une façon fort communicative.

— Vous êtes américaine, n'est-ce pas ? attaqua Carla avec un rien d'exubérance.

— De Denver.

— Je suis du Massachusetts, gloussa Carla.

Elles trouvèrent une *Pizza Cheikh* et papotèrent pendant que les Coca débordants de glace arrivaient et que le soleil descendait sur le

sable du désert chauffé à blanc.

Carla apprit que Kimberly avait vingt-deux ans, travaillait comme journaliste au *Denver Post* et avait le torticolis pour être restée dans l'avion trop près de l'arrivée d'air conditionné. Carla ne crut pas un mot de l'histoire du torticolis – la fille avait la tête presque posée sur l'épaule – mais n'insista pas. Kimberly posa tout un tas de questions ennuyeuses à Carla sur son travail, son unité, la distance du front et autres balivernes dont elle ferait la matière de ses articles.

Quand elle arrivait à placer un mot, Carla lui demandait ce qui se passait au pays et ne perdait pas une miette de sa réponse. Après toutes ces semaines de soleil et de sable, cette conversation l'émerveillait.

Finalement elle se leva.

— Écoute, c'était super, mais il faut que je prenne le bus pour rentrer. La base est à quatre kilomètres d'ici et si je le rate, il faudra que j'y aille à pied.

— Je t'accompagne jusqu'au bus.

Le crépuscule apportait un peu de fraîcheur. Le soleil descendait dans un flamboiement embrasé. Et, quelque part entre la *Pizza Cheikh* et le coin de rue poussiéreuse où attendait le bus militaire, Kimberly offrit à Carla son écharpe jaune. Elle insista, proposa même de la nouer elle-même autour du cou de la jeune femme.

— Non, non, je ne la prendrai pas, protesta Carla dans un éclat de rire.

Mais Kimberly ne l'entendait pas de cette oreille.

— Viens par ici, il y a plus de lumière, dit Kimberly en tirant sur l'écharpe pour l'entraîner à l'écart, dans une ruelle.

En fait, Carla découvrit qu'il y faisait moins clair que dans la rue. On aurait dit qu'il y avait de la brume, et même du brouillard. Et puis tout devint noir. Et ensuite très noir.

Lorsque l'uniforme de Carla Shaner quitta la ruelle, elle n'était plus dedans. Elle gisait dans un coin, et des grains de sable apportés par le vent venaient se coller sur sa langue pourpre, comme des débris de noisettes sur un ice-cream. Le foulard jaune était serré autour de son cou en un nœud si compliqué que, par la suite, les policiers ouskédites durent se résoudre à le trancher.

Kimberly Baynes prit le dernier bus. Plus d'un regard masculin apprécia la généreuse poitrine, mais Kimberly alla s'asseoir au fond et croisa modestement les bras. Une de ses mains cachait sa plaque d'identification.

La base militaire de l'Étoile du Centre de la Fleur à quatre kilomètres au nord de Nehmad, la capitale, fonctionnait sous double commandement ouskédo-américain depuis un an, et était restée tout ce temps en alerte permanente. En théorie, elle symbolisait l'union américano-arabe. En pratique, personne ne la commandait.

Toutes les douze heures, le commandement tournait. Le général américain quittait à contrecœur son bureau et le prince Suleiman Bazzaz, général en chef de l'armée royale ouskédite, venait l'occuper. La langue officielle devenait l'arabe et les gardes étaient relevés à l'entrée principale.

Les quatre soldats ouskédites qui tenaient ce poste ce soir-là, mâchouillant des dattes en jouant au backgammon, virent arriver le bus américain en provenance de la capitale et le laissèrent passer sans aucun contrôle. Ils ne craignaient pas les infiltrations ni les terroristes. Pas avec la puissante armée américaine dans les parages.

Ainsi, Kimberly Baynes entra-t-elle dans la base sans plus d'histoires. Elle devait la quitter quelques heures plus tard dans une Humvee, lointaine descendante des Jeep, enlevée à un caporal ouskédite : elle lui avait mis son ample poitrine sous son nez et l'avait étranglé alors qu'il regardait sauter les boutons de sa robe.

Elle arriva à la porte principale.

— Où allez-vous ? demanda le sergent de garde en arabe.

— Je ne parle pas votre langue, dit Kimberly avec un éblouissant sourire américain.

Et, tandis que le garde rentrait dans sa guérite pour appeler le Sergent-Chargé-de-Parler-l'Anglais, Kimberly fit bondir la Humvee et la mena au milieu des dunes ondulantes du désert. Personne ne la suivit.

Elle se dirigea vers le nord, droit sur la frontière du Kuran occupé. Et tout au fond de son esprit une petite voix dit :

Bien joué, mon vaisseau. Bien joué.

— Merci.

Mais la prochaine fois, rappelle-toi de tuer tes victimes plus lentement, car ce n'est pas la mort que j'aime réellement, mais l'agonie.

CHAPITRE XVIII

Maddas Hobsein, président de la République d'Irait, général en chef des Forces armées iraitiennes, et autoproclamé « Cimeterre des Arabes », pénétra dans la salle de conférence. Il était vêtu d'un uniforme kaki et d'un béret noir, et ressemblait à un buffle marchant sur deux pattes. Les membres de son Conseil d'État-Major bondirent sur leurs pieds et se figèrent au garde-à-vous. Leurs yeux étaient des puits sombres emplis de terreur.

— Assis, leur dit-il.

Ils se laissèrent tomber à grand fracas sur les dures chaises de bois, comme s'ils voulaient se briser le coccyx.

Sous sa rude moustache, le président sourit.

Sous leurs identiques moustaches, les membres du Conseil sourirent aussi, et leur terreur monta d'un cran.

S'étant assuré qu'aucune punaise empoisonnée ne traînait sur sa chaise, le président s'assit à son tour.

— J'attends vos rapports.

— Les Américains ont trop peur pour attaquer, Vénéré Chef, dit le ministre de la Défense tout en priant pour que les Américains ne lancent pas leurs bombes avant la fin de la réunion.

Il ne craignait pas les explosions, mais ne voulait pas être dans la même pièce que Maddas Hobsein lorsque les B-52 arriveraient. Les bombes, on pouvait toujours se débrouiller avec.

— Et ces froussards d'Arabie Ouskédite ? demanda Maddas Hobsein au ministre de l'Information.

— Ils tremblent derrière les faibles lignes de défense américaines, précisa le ministre, qui savait fort bien que les troupes d'élite ouskédites étaient postées à moins d'un kilomètre derrière la zone neutre kurano-ouskédite, en compagnie d'unités françaises, anglaises, espagnoles, grecques et tahitiennes.

Mais jamais il n'oserait dire au président que c'était désormais le monde entier ou presque qui encerclait le pays.

— Parfait, dit Hobsein. Voyons maintenant ce que nos espions ont rapporté.

Et chaque homme présent sentit son cœur bondir dans sa gorge comme un saumon frétilant alors que le président saisissait un petit gadget noir et le pointait vers eux à tour de rôle. Ce n'était qu'une télécommande, mais leur peur était telle qu'aucun ne put s'empêcher de sursauter. Hobsein apprécia en souriant. Il avait été le bourreau du palais sous l'ancien président, qu'il avait torturé jusqu'à ce qu'il abdique.

Une télévision s'alluma à l'autre extrémité de la pièce : les yeux des ministres se tournèrent vers le sigle de la CNN – leur unique source d'information – qui pouvait fort bien les mener à la potence pour trahison, si le président tombait sur les dépêches défavorables.

Une présentatrice expliqua que les forces du monde entier, excepté l'Italie – échaudée par ses échecs égyptiens quelques décennies plus tôt –, se préparaient à donner l'assaut dans un futur très proche.

— Mensonges ! fit Hobsein en souriant, grossière propagande !

Un murmure d'approbation fit le tour de la table.

« À Washington, le révérend Juniper Jackman, candidat permanent à la présidence, annonce son intention de se rendre à Abominadad pour tenter d'obtenir la libération de Don Cooder. Le présentateur de la BCN vient d'entamer son quatrième jour de captivité. »

— Envoyez une invitation au révérend Jackman, lança Hobsein à son ministre de l'Information.

— Bien, Vénéré Chef. Dois-je le faire arrêter ?

— Non. Ce type est un lèche-cul. Je ne fais pas arrêter ceux qui savent où placer leur langue.

Tous prirent note de l'avis présidentiel. Il fallait reconnaître à Hobsein cette qualité : il exprimait clairement ce qu'il pensait.

Le journal télévisé se poursuivait :

« Les citoyens de La Plomo, Missouri, ont aujourd'hui manifesté pour soutenir les otages en attachant des rubans jaunes aux arbres de cette petite communauté rurale, laquelle tente d'oublier l'accident qui a libéré des gaz empoisonnés, l'été dernier. »

L'écran retransmet des images de fermiers, hurlant à pleins poumons :

« *Mad ass ! Mad ass !* »

— Vous voyez ? constata Hobsein, même les fermiers américains me soutiennent contre leur gouvernement, qui leur interdit le droit de vendre leur grain au fier et affamé peuple irakien. La même erreur qu'au Viêt-nam.

Personne n'osa contredire le président. Ils savaient, eux, que les Américains, instruits par le désastre vietnamien, iraient aussi loin qu'il le faudrait pour ne pas renouveler l'expérience. Y compris pulvériser Abominadad.

Puis la caméra montra une caricature de Maddas Hobsein pendu à une corde ; un gamin approcha une torche de l'effigie, qui s'enflamma et tomba en poussière en quelques secondes.

« *Mad ass ! Mad ass !* » hurlèrent les paysans.

De chaque côté de la table de conférence, des visages inondés de sueur se tournèrent vers le président, guettant avec crainte sa réaction.

Hobsein sauta sur ses pieds.

— Qu'est-ce que ces paysans ont dans la tête ? Ils ne peuvent pas apprendre à prononcer correctement mon nom, ce nom que révère l'Islam et que craignent les infidèles.

Il y eut un instant de silence ; puis, voyant le visage de leur chef s'assombrir de plus en plus, tous tentèrent de répondre en même temps. D'un simple geste, Hobsein ramena l'ordre dans la pièce. Le revolver qu'il avait sorti de son étui et braquait maintenant sur ses ministres y était pour beaucoup. Le silence retomba comme s'il avait appuyé sur un bouton.

Le président pointa son revolver sur le ministre de l'Information :

— Toi, explique-moi.

— Ils jouent sur votre nom, Cimeterre de l'Islam, répondit l'homme d'une voix tremblante.

— Maddas est mon nom.

— En anglais, *mad* a une autre signification.

— Ah oui ?

— Cela signifie furieux.

— Et l'autre nom ? demanda lentement Hobsein.

— Ce mot, ô Vénéré Chef, a la même orthographe que le terme désignant l'arrière-train d'un homme.

Maddas Hobsein, cligna des yeux.

— Furieux cul ?

— Oui, admit le ministre en avalant péniblement sa salive.

— Furieux cul ! Moi ? hurla Maddas en pointant le revolver contre sa propre poitrine.

Tous les assistants prièrent silencieusement Allah pour que le coup

parte. En vain, Allah resta sourd.

Maddas Hobsein pencha la tête sur le côté, les yeux plissés comme s'il réfléchissait.

— J'ai déjà entendu ce mot, commença-t-il lentement, mais il ne signifie pas « furieux ».

Tournant son arme vers le ministre de l'Information, il glapit :

— Il signifie « fou ».

— Les deux ! bêla le ministre de l'Information, il veut dire les deux !

— Tu mens ! Comment un mot peut-il avoir deux significations ?

— Les Américains sont comme ça. Ils aiment le double langage ! J'ai pas raison ? demanda-t-il, cherchant un appui auprès de ses collègues.

Le Conseil resta silencieux. Personne ne savait ce qu'il convenait de dire, donc personne ne dit mot.

Le président braqua son revolver vers un général en sueur.

— Toi, réponds. « Mad » veut dire « furieux » ou « fou » ?

— Fou, répondit le général en espérant ne pas être tué sur-le-champ.

Il ne fut pas tué.

— Merci, fit Maddas.

Il logea alors une balle dans la tête du ministre de l'Information. La force de l'impact fit reculer l'homme et sa chaise. Puis Hobsein remit calmement son revolver dans son holster.

— Je n'accepterai jamais que l'on me mente. Donc, les Américains me prennent pour un fou cul, hein ?

— Allah les punira, dit le ministre de la Défense sans rectifier l'ordre des mots.

Hobsein tapota sa luxuriante moustache, dont la réplique ornait le visage de tous les Iraïtiens mâles de plus de quinze ans. Ses yeux étaient pensifs.

— Fou cul, marmonna-t-il.

— Ils insultent le monde arabe ! cracha le ministre de la Défense.

— Fou cul, dit le président d'un ton rêveur.

— Nous punirons de mort quiconque répète cette horreur, renchérit le général.

— Fou cul, répéta Hobsein, puis il éclata de rire. Fou cul. Maddas Hobsein, Fléau d'Arabie, Cimeterre des Arabes, Unificateur de la Nation arabe. C'est bien moi. Ne suis-je pas un fou cul d'Arabe, non ?

— Oui, président, fit à l'unisson le Conseil, vous êtes un fou cul d'Arabe.

Hobsein rejeta la tête en arrière, s'étranglant de rire.

Tous l'imitèrent. Mais leurs yeux, loin de refléter la joie, étaient malades de peur.

Avec un éclat final, Hobsein se rassit. Il caressa de nouveau sa moustache, l'air grave.

— Je vais leur montrer quel fou cul je suis, martela-t-il. Voici la déclaration qui devra être répercutée par notre ministre de l'Information...

Personne ne bougea. Maddas Hobsein vit qu'aucune main ne s'emparait d'un stylo pour noter ces paroles historiques et demanda :

— Où est le ministre de l'Information ?

— Mort.

Hobsein vit le corps inanimé de son ancien ministre animé de convulsions.

— Il n'est pas mort, il bouge encore.

— Il agonise.

— Il n'est pas pour autant dispensé de son devoir de patriote. Donnez-lui de quoi écrire.

Le ministre de la Défense glissa un stylo et une feuille de papier entre les doigts crispés du mourant. Lorsque son chef commença à débiter son discours, il se désintéressa de la question et du manque de participation évident de l'ex-ministre de l'Information.

D'ailleurs, le stylo ne marchait, pas. L'Irait était à court d'encre depuis l'embargo, depuis qu'on avait découvert qu'elle pouvait servir à préparer une sauce de salade parfaitement acceptable.

CHAPITRE XIX

Harold W. Smith s'éclaircit la gorge avant de frapper à la porte.

— Entrez, fit Remo Williams.

Smith trouva Remo assis en tailleur sur un tatami posé au milieu de plancher nu, un bol de riz à la main. À l'autre bout de la pièce, une télévision était allumée et un visage célèbre remplissait l'écran. Un visage tendu, avec des cernes noirs qui descendaient jusqu'au menton.

« Ici Don Cooder, envoyé de la BCN en direct d'Abominadad, la capitale iraitienne, vous rappelant que nous avons été les premiers à nous rendre à Abominadad, les premiers à obtenir une interview du président Hobsein, et encore les premiers à avoir un présentateur retenu en otage. BCN, nous sommes là pour que vous n'ayez pas à y être. »

— Je hais ce type, marmonna Remo en coupant le son à l'aide de sa télécommande.

— Il n'est pas très populaire, dit Smith de sa voix citronnée.

— C'est ce crétin qui a aidé la conne et sa bombe à neutrons, rien que pour améliorer son Audimat, dit Remo avec amertume. Chiun serait encore là s'il n'était pas venu fourrer son nez là-dedans. J'espère qu'il pourrira dans un cachot d'Abominadad.

— Vous allez... mieux ? s'enquit Smith.

— Venez voir par vous-même, mais c'est pas joli joli, je vous préviens.

Smith déclina l'invitation.

— Les résultats des analyses du foulard jaune sont arrivés.

Remo grogna et se déplaça pour faire face à Smith. Il gardait une main stratégiquement posée sur son bas-ventre.

— Ils n'ont détecté aucune odeur particulière.

— Il faut faire réviser leurs machines.

— Moi non plus, je n'ai rien senti de particulier.

— Essayez celui-ci, proposa Remo en tirant un foulard de sa poche et en le tendant à Smith.

— Je ne sens rien... absolument rien.

— Soignez votre rhume, Smitty, fit Remo en lui arrachant le foulard des mains d'un geste brusque, pour le porter à ses propres narines.

Son expression rappela alors à Smith sa propre fille, accro à l'héroïne, juste avant sa désintoxication. Il frissonna à cette déplaisante évocation.

— Il y a autre chose, dit-il, je sais qui elle est.

— C'est Kali.

— Elle se nomme Kimberly Baynes. Elle faisait l'objet depuis un mois d'un avis de recherche. On pensait qu'elle avait été enlevée par le détraqué qui a tué sa grand-mère et une voisine. Or, elle est la seule enfant vivante du président de Popular Airlines, AH Baynes III.

— Encore une dynastie qui s'éteint.

— Je ne prétends pas en expliquer les raisons, mais il semble que le culte thug auquel appartenait sa famille lui ait laissé une empreinte profonde.

— Je vous crois ! Passer son enfance avec une bande d'étrangleurs, ça laisserait une empreinte profonde sur n'importe qui. Même sur vous.

— Kimberly, reprit Smith, n'avait que huit ans quand on l'a libérée de la secte. Ce qui lui fait aujourd'hui treize ans.

— Treize ? Elle en avait bien vingt, oui !

— Les chiffres ne mentent pas. Elle a treize ans.

— Son corps était celui d'une femme de vingt ans. Elle avait vingt ans ! Peut-être dix-neuf. Je ne donne pas dans la pédophilie, Smith.

— Je n'en doute pas. Mais elle n'avait pas non plus quatre bras, les dossiers médicaux scolaires sont formels sur ce point... (Il leva une main pour couper court aux protestations de Remo.) Et la femme décrite par le personnel du *Watergate Hôtel* avait bien plus de treize ans. J'en conclus que cette femme, pour des raisons inconnues, se fait passer pour la disparue.

— Cela se tient. Mais alors qui est-elle ?

— Je n'en ai aucune idée. Une équipe du FBI a relevé ses empreintes dans la chambre et elles ne figurent pas dans leurs dossiers. Mais j'ai quelque chose à vous montrer.

Smith déplia une feuille de fax. C'était un portrait-robot de celle que Remo connaissait sous le nom de Kimberly.

— C'est le FBI qui l'a dessiné d'après les descriptions du personnel de l'hôtel.

— C'est bien elle, confirma Remo.

Smith tendit la main pour récupérer le portrait-robot que Remo n'avait pas quitté des yeux.

— En fait, vous n'avez rien découvert de nouveau sur elle, Smitty. C'est pour me dire ça que vous êtes venu me voir ?

— Non. Je suis venu vous dire d'arrêter de hanter les couloirs de Folcroft. Le personnel commence à se sentir nerveux. Le mieux serait que vous retourniez chez vous.

— Pas question ! Il m'attend là-bas.

— Remo, le Maître de Sinanju est mort. Et les défunts ne tourmentent pas les vivants.

— Dites-le à Chiun.

— Je me demande si tout ça n'est pas une façon d'exprimer votre chagrin. Vos relations avec Chiun étaient plutôt orageuses, parfois. Êtes-vous sûr de ne pas projeter votre douleur sur cette maison vide ?

Remo se mit debout.

— Pourquoi me posez-vous ces questions idiotes, au lieu de faire votre boulot ?

— C'est ce que je suis en train de faire. La sécurité de CURE dépend de ceux qui le composent – vous et moi, dans l'ordre actuel des choses – et de leur efficacité.

— Vous bilez pas pour moi. Trouvez Kimberly avant qu'elle ne lance son Chaudron de Sang.

Les yeux de Smith glissèrent vers l'écran muet du téléviseur.

— Est-ce pour cela que vous suivez la crise iraitienne ?

— Vous connaissez d'autres boîtes de Pandore ?

— Oui. Le Cambodge, la Russie, la Chine. Entre autres.

— Mais aucun ne fulmine parce que son ambassadeur a disparu. Au fait, que dit Washington ?

— Je ne sais pas. (Smith se dirigea vers la porte.) Je vous préviendrai dès que les ordinateurs auront localisé la soi-disant Kimberly Baynes. Entre-temps, je vous prie de quitter cette chambre le moins possible.

— D'accord, fit Remo en rétablissant le son du téléviseur.

« Quatrième jour, fit la voix de Don Cooder. En voyant se lever ce

jour, peut-être le premier d'autres aussi nombreux que les grains de sable du désert, je me pose cette question : "Qu'aurait fait Walter Cronkite à ma place ?" »

CHAPITRE XX

Kimberly s'enfonça aussi loin que possible dans le territoire du Kuran occupé, jusqu'à ce qu'elle tombe en panne d'essence. Alors, elle prit son sac sur l'épaule et continua à pied.

Elle finit par rencontrer dans une petite ville un détachement iraitien engagé dans une « opération de sécurité » qui était en fait une entreprise de démolition consistant à démonter tout ce qui pouvait l'être – les constructions légères, les poteaux indicateurs, les bordures de trottoir même – et à le charger sur des camions en direction de l'Irait. Les plus grands des immeubles étaient systématiquement dynamités, pour la simple raison qu'on ne pouvait pas les emporter.

Kimberly s'approcha du soldat iraitien le plus proche et lui dit :

— Je me rends.

Le soldat se retourna, vit l'uniforme américain de Kimberly et cria quelque chose en arabe à son officier.

— Je me rends, répéta Kimberly. Emmenez-moi à Abominadad. Je connais le plan secret des États-Unis pour reprendre le Kuran.

Les deux hommes se regardèrent et appelèrent les autres. Lorsque tous les soldats iraitiens présents l'eurent entourée – ils étaient cinq – elle dut se rendre à l'évidence : aucun ne parlait ou ne comprenait l'anglais.

L'un d'entre eux tendit la main vers la joue de Kimberly et lui redressa la tête en position verticale. Puis il lâcha prise et la tête retomba sur le côté. Tous les soldats se mirent à rire.

— Que dois-je faire, ô Kali ? marmonna Kimberly.

Pars avec eux.

Kimberly Baynes se laissa emmener dans l'un des immeubles à demi démolis, se doutant qu'ils allaient la violer l'un après l'autre. Ses soupçons furent confirmés lorsqu'ils déposèrent leurs fusils et déboutonnèrent leurs pantalons. L'un d'entre eux explorait son sac et en sortit un foulard.

— Qu'est-ce que je dois faire ? murmura Kimberly.

Montre-leur tes seins.

Kimberly attrapa le foulard.

— Attendez, je vais vous montrer comment ça marche.

Le soldat la laissa nouer le ruban inoffensif autour de son cou. Les autres rirent, se réjouissant d'avance du long et délicieux après-midi qu'ils allaient passer avec la blonde Américaine.

— Prêt ? demanda Kimberly.

Et aussitôt elle commença à serrer. Le visage de l'Iraïtien vira rapidement au rouge tandis qu'il émettait des gargouillis d'épouvante. Sa langue jaillit de sa bouche.

Les autres étaient pliés de rire, ravis des talents de comédien de leur compagnon. Il ne leur serait jamais venu à l'idée que la fille puisse bel et bien être en train de le tuer. Elle était mince et n'avait pas l'air bien costaud. De plus, ce n'était qu'une femme.

Lorsque le visage du soldat devint bleu, ils changèrent d'avis. Ils convergèrent sur elle, qui laissa glisser au sol leur collègue pour déboutonner son chemisier, dévoilant son formidable soutien-gorge, qu'elle dégrafa à son tour.

Deux longs bras se déplièrent, faisant claquer sèchement un foulard de soie jaune. Ils reculèrent d'un pas. Mais il était déjà trop tard. La chose bondit sur eux et ils s'écroulèrent sur le sol dans un méli-mélo de bras, de jambes, de mains étrangleuses et de cous étranglés, auquel tous participèrent et dont pas un ne réchappa.

Kimberly Baynes émergea de l'immeuble, boutonnant son uniforme, et emprunta un camion couleur sable.

Elle continua à remonter vers le nord. Quelque part, il y avait forcément des Iraïtiens parlant l'anglais. Et elle finirait par les trouver.

Non pas que Kali se plaignît du délai : elle s'amusait beaucoup.

— Ai-je mieux réussi cette fois-ci ?

Leurs convulsions étaient magnifiques.

CHAPITRE XXI

La maison entière était plongée dans les ténèbres.

Remo avait marché depuis Folcroft. Ce n'était pas pour revenir dans cette maison qu'il avait quitté le sanatorium – il n'avait pas l'intention d'y remettre jamais les pieds – mais parce qu'il avait ressenti l'appel, impérieux, bouillonnant dans son sang. L'appel de Kali. Il avait tout d'abord pris une écharpe de soie pour calmer son désir, mais sentir ce parfum n'avait fait que l'accroître. Extirpant tous les foulards de ses poches, il les avait alors jetés avec violence contre le mur en criant :

— Tu ne me possèdes pas ! Et tu ne me posséderas jamais !

Une douche froide n'avait servi à rien ; il opta pour une promenade nocturne, mais la chaleur extérieure ne fit qu'embraser son sang.

Il marcha donc. Et finit par se retrouver dans l'avenue résidentielle qui se pelotonnait au pied des collines du club de golf Folcroft. Remo y avait acheté une maison de style Tudor sur les conseils de Chiun, pour découvrir peu après que Harold W. Smith possédait la maison voisine. Dans son style fleuri, Chiun avait alors expliqué qu'un assassin impérial doit se tenir aussi près que possible du trône.

Maintenant, la maison paraissait vide sous la lumière pâle des lampadaires. Vide. Aussi vide que se sentait Remo.

Et pourtant la maison semblait l'attirer.

Remo fouilla ses poches avant de réaliser qu'il avait jeté ses clés à Tacoma – ou était-ce à Chicago ? Il se contenta alors de saisir la serrure entre ses doigts raidis et tourner. Bois et métal grognèrent leur mécontentement, puis un panneau céda et la porte, vaincue, s'ouvrit.

Remo appuya sur un interrupteur ; pas de lumière. Smith avait fait couper l'électricité par économie. C'était bien son genre.

Remo se promena de pièce en pièce, s'arrêtant un moment devant le poste de télévision où Chiun assouvissait sa passion pour les *soap opéras*.

La chambre de Remo était une pièce nue, qui ne contenait qu'un matelas de paille. Juste un endroit où dormir. Il passa rapidement

devant la chambre de Chiun et entra dans la cuisine, meublée d'une table toute simple et de longues rangées de placards qui renfermaient des dizaines de variétés de riz.

C'est lorsqu'il entra dans le débarras que Remo comprit ce qui l'avait incité à revenir ici.

Les malles de Chiun. Quatorze coffres surdimensionnés aux couleurs invraisemblables, ornés de dragons, de phénix, de salamandres et autres créatures de légende, qu'il avait fallu se coltiner d'un bout du monde à l'autre. Mais Remo était prêt à les porter sur la lune pour un seul après-midi de chamailleries avec Chiun.

Il s'agenouilla et en ouvrit un au hasard. Il ne fut pas surpris devant le contenu du coffre : des cure-dents enrobés de cellophane, des savons, des serviettes portant les blasons d'hôtels du monde entier. Remo referma tristement le coffre. À quoi servait désormais ce bric-à-brac patiemment accumulé ?

Le suivant recelait des rouleaux de parchemin roulés et scellés de rubans de couleurs différentes. Là étaient écrites les aventures de Chiun en Amérique. C'était ce qui avait attiré Remo vers la maison ; il lui faudrait les rapporter au village de Sinanju.

Il se pencha et attrapa celui qui semblait être le plus récent, noué d'un ruban vert émeraude. Il le garda longtemps en main, puis, finalement, le remit en place. C'était encore trop tôt pour revoir leurs aventures avec les yeux de Chiun.

Il ferma la malle et ouvrit la suivante, qui contenait un océan de soie et de brocards : les kimonos de cérémonie de Chiun. Remo en souleva un, en soie noire avec deux tigres brodés sur la poitrine, figés en un combat éternel.

Une faible lumière ricocha sur le tissu, faisant bondir les tigres. Remo se retourna, lâchant le kimono. La bouche sèche, il appela :

— Petit Père ?

Là, à moins de deux mètres, se tenait le Maître de Sinanju, brillant d'une faible radiance. Il était vêtu du kimono pourpre royal qu'il portait le jour de sa mort. Ses mains étaient cachées par les manches jointes. Ses yeux étaient fermés, les rides de son visage détendues, la tête légèrement inclinée.

Remo avala sa salive. Excepté le halo bleuâtre, Chiun paraissait vivant. Il n'avait rien d'un fantôme de cinéma. Et pourtant, à travers son corps, Remo pouvait voir la masse de la TV à écran large placée derrière lui.

— Petit Père ? répéta Remo. Chiun ?

La tête se releva ; les étroits yeux noisette s'ouvrirent, comme tirés d'un long sommeil, et se firent durs en croisant ceux de Remo. Les manches se séparèrent, révélant des serres pourvues d'ongles incroyablement longs. Une main tremblante se pointa vers Remo.

— Que dites-vous ? Si c'est parce que j'ai fouillé vos coffres...

Le doigt tendu de l'apparition désigna ses pieds.

— Oui, je porte vos sandales maintenant. Vous avez déjà fait ça la dernière fois, et celle d'avant aussi. Vous me dites que je dois porter vos sandales, c'est ça ?

Le doigt tendu désignait le même endroit, et le poignet s'agitait maintenant avec insistance, accentuant le geste.

— Je vais y retourner. Je vous le jure. Mais j'ai un truc à terminer avant.

Le bras tout entier était secoué.

— Kali est revenue. Je ne sais pas quoi faire.

Maintenant l'autre main de Chiun désignait elle aussi le plancher, aux pieds de Remo.

Remo mit les mains dans ses poches et secoua la tête.

— Vous ne pouvez pas m'entendre, n'est-ce pas ?

Le Maître de Sinanju tomba silencieusement à genoux et se mit à marteler le sol de ses poings. Ceux-ci traversaient le plancher à chaque fois, mais leur violence était expressive.

— Écoutez, protesta Remo, je ne vois pas ce que vous voulez dire. Et cette pantomime me rend dingue. Vous ne pouvez pas juste laisser un petit mot ?

Chiun s'assit et ses doigts tracèrent dans l'air d'étranges figures.

— Qu'est-ce que c'est que ces devinettes ? murmura Remo.

Chiun continua ses arabesques et, à un moment, Remo crut reconnaître la lettre G – le pouce et le petit doigt formant un cercle barré par un index – mais le reste n'avait aucun sens.

— Je ne comprends rien, cria Remo, exaspéré. Vous êtes mort. Vous ne pouvez pas me laisser en paix ?

Chiun alors se leva et s'approcha, semblable à une volute d'encens pourpre. Il tendit les mains vers le visage de Remo qui recula. Trop tard ; les mains plongèrent, vives comme l'éclair.

— Non ! cria Remo face au vortex d'images qui envahit son esprit.

Il sentit du froid, visualisa les ténèbres, et goûta de l'eau surie en

une unique attaque sensorielle. Ses poumons se coincèrent à mi-respiration. Il tomba à genoux.

— C'est bon, vous avez gagné, Petit Père. J'irai à Sinanju, je le promets. Mais cessez de me hanter, d'accord ?

Les images refluèrent comme de l'eau aspirée par une bonde. Remo ouvrit les yeux. Il était seul. La dernière vision cependant refusait de disparaître : celle de Chiun, la tête levée au ciel, hurlant de désespoir.

Remo savait, désormais, le Maître de Sinanju s'en était allé dans le Vide – la zone glacée de l'autre côté de l'univers où, selon la croyance Sinanju, étaient bannis ceux qui avaient rejeté leur enveloppe mortelle.

C'était donc vrai ! Le Vide existait. Et Chiun y était prisonnier.

Remo dut ravalier sa peur. Rien d'étonnant à ce que Chiun ne puisse revenir ! Le Vide était un endroit terrible... et lui-même pourrait bien s'y retrouver un jour. Cette idée le fit frissonner.

Peut-être valait-il mieux être l'esclave de Kali. Il ne savait pas. Remo saisit un morceau d'étoffe chatoyante dans le coffre et s'en alla. Il ferma la porte en comprimant du plat de la main le gond contestataire. Il faudrait le dévisser avant de pouvoir rouvrir la porte.

Mais personne ne le ferait jamais.

CHAPITRE XXII

Le président Maddas Hobsein, Cimeterre des Arabes, quitta le palais présidentiel dans sa voiture de fonction. Il se sentait terriblement arabe aujourd'hui et avait donc adopté un burnous blanc et bleu à la capuche retenue par un *agal* noir.

Il changeait de tenue chaque jour, ce qui constituait une excellente protection contre son cauchemar personnel : l'assassin potentiel. Ainsi, il passait indifféremment de la combinaison paramilitaire aux vêtements occidentaux ou au costume traditionnel bédouin. C'était un des nombreux trucs de survie qu'il avait appris dans la fosse aux serpents qu'était l'Irait moderne.

Le décret prescrivant aux hommes de porter la moustache présidentielle relevait de la même préoccupation. Si tous les Iraitiens avaient un air de famille, l'assassin devrait y regarder à deux fois avant d'être sûr qu'il n'allait pas abattre son grand-père. Parfois, cette hésitation d'une fraction de seconde pouvait faire la différence entre une victoire éclatante et une mort ignominieuse.

La voiture de fonction l'emportait dans les larges avenues d'Abominadad. Partout – sur les murs des immeubles, le long des rues, aux carrefours – des portraits de Maddas Hobsein, alternativement souriant et menaçant. Comment un homme qui inspirait tant son peuple, pensa Hobsein avec une profonde fierté, pourrait-il échouer dans l'unification du monde arabe ?

Sa voiture le conduisit à l'aéroport international Maddas, où un bombardier Tupolev-16 attendait sur le tarmac.

Entouré de son escorte armée, Hobsein pénétra dans l'aéroport et fut accueilli par son ministre de la Défense Razzik Azziz. La peur se lisait sur le visage du général. C'était comme ça que le président aimait voir ses généraux. Plus la peur leur tordait les entrailles, et plus il se sentait en sécurité.

— *Salaam Aleikoum*, Vénéré Chef, dit le général. L'avion est arrivé.

— Et ce déserteur américain, où est-il ?

— Pour raisons de sécurité, personne n'a été autorisé à quitter l'appareil. L'équipage vous attend.

Les Bérets bleus de la garde Renaissance, l'élite des soldats

iraitiens, entourèrent leur président jusqu'à l'échelle mobile collée contre le flanc de l'appareil. Celui-ci arrivait du Kuran, amenant le déserteur.

Deux gardes de la sécurité de l'aéroport grimpèrent l'échelle et frappèrent à la porte. Rien ne se produisit. Ils hurlèrent des insultes en arabe tout en tambourinant sur la porte, sans plus de résultat. Ils redescendirent donc de l'échelle et l'amènèrent face au cockpit. Ils remontèrent et regardèrent par le hublot.

Ils semblèrent soudain survoltés et crièrent pour appeler du renfort. Puis, du haut des marches, ils ouvrirent le feu sur les hublots avec leur AK-47. Le verre se mit à voler. Du sang jaillit, les éclaboussant des pieds à la tête. Lorsque les tirs cessèrent, ils tirèrent de là les corps du pilote et du copilote, dont les cadavres dévalèrent les degrés métalliques. Hobsein put voir les garrots jaunes autour de leur cou, tranchant nettement sur leurs visages violacés.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à son ministre de la Défense d'un ton très irrité.

— Je ne sais pas, hoqueta le général.

Maddas posa son revolver à crosse de nacre contre la tempe moite d'Azziz.

— Si c'est un piège, ta cervelle finira sur la piste d'envol.

Azziz ne bougea plus. Il espérait de tout cœur que ce n'était pas un piège.

Les hommes s'infiltrèrent dans le cockpit et allèrent ouvrir la porte. Lorsqu'on amena une seconde échelle, Hobsein envoya sa garde fouiller l'appareil. Une fois assuré qu'il n'y avait aucun danger, le président y monta. Il tenait toujours son ministre de la Défense au bout de son canon. On n'est jamais trop prudent.

Les membres de l'équipage étaient alignés sur leurs sièges, la langue pendante comme des chiens mourant de soif, leurs visages en dégradé de bleu. Mais Hobsein eut à peine un regard pour les morts : il voulait le déserteur. La « désertice » plutôt, celle qui lui avait promis de lui livrer les plans secrets de l'armée américaine. Mais elle n'était plus là.

— Elle a dû s'échapper, affirma le général Azziz. Avant mon arrivée, précisa-t-il.

— Que les responsables soient fusillés.

— Ils sont déjà morts, Vénéré Chef.

— Fusillez-les tout de même, pour l'exemple ! Être mort n'est pas

une excuse pour échapper au peloton d'exécution.

— Ce sera fait, Vénéré Chef, promet le général Azziz avec empressement.

— Et qu'on capture cette espionne de la CIA – car c'est de toute évidence ce qu'elle est. Vivante, si possible.

En quittant l'aéroport, Maddas Hobsein pensait à ces fines écharpes jaunes qui ressemblaient tant aux rubans que ces paysans américains nouaient aux arbres. Et il se demanda ce qui était réellement arrivé à son ambassadeur aux États-Unis.

Les Américains lui envoyaient un message. Leur patience n'était peut-être pas infinie après tout.

CHAPITRE XXIII

Le révérend Juniper Jackman était très fier de sa négritude. Malgré un manque absolu de références, c'est sa peau noire qui lui avait permis d'être candidat à la présidence et de convaincre aussi bien les médias qu'une portion des électeurs – insignifiante en termes électoraux bien que respectable en soi – qu'il allait gagner. Et il était si convaincant qu'il était bien fichu d'y arriver.

En fait, lors de son dernier discours, le révérend Jackman avait succombé à son propre magnétisme et en était venu à croire qu'il pouvait devenir le premier Président noir des États-Unis. Il déchantait vite après la convention de son parti : on parlait de lui comme d'un candidat possible à la mairie de Washington, D.C. Le révérend refusa : il se sentait destiné à une audience plus large, celle de la politique générale.

En fait, il savait mieux que quiconque qu'en gagnant la course à la mairie, il se torpillait lui-même. Il n'entendait rien à la façon dont on dirige une ville, et ne voulait pas finir comme son malheureux prédécesseur [1]. Sa seule chance était d'agripper le bateau présidentiel et de s'y accrocher comme si sa vie en dépendait.

Son absence de statut électoral net semblait déranger cependant. Ainsi, il s'était permis de prendre le rôle inutile de sénateur fantôme. C'était parfait. Pas de responsabilités. Il pouvait traiter ses affaires par téléphone et ne s'en privait pas. Après qu'il eut lancé son propre *talk-show* TV, son dernier plan pour atteindre une plate-forme nationale, ses détracteurs cessèrent de le tenir pour quantité négligeable.

Une nouvelle fois, la presse le traînait dans la boue et le qualifiait d'opportuniste éhonté. Il n'appréciait pas du tout, mais au moins on parlait de lui. Opportuniste éhonté ou pas, on le considérait comme un acteur de la vie politique, et c'était ça qu'il voulait.

Et c'est pourquoi il se retrouvait aujourd'hui assis dans un Jet, fonçant vers le Moyen-Orient pour son rendez-vous avec le destin.

— Je vais leur montrer, dit-il, et il but une gorgée de sa vodka.

— Sûr, marmonna son conseiller personnel, ces crétins de Washington n'ont qu'à bien se tenir.

— C'est pas à eux que je pense, mais aux fouille-merdes de la BCN.

Je n'ai pas digéré leur scoop sur Maddas. J'avais arrangé la première entrevue avec ce bouffeur de dattes et ils ont envoyé Don Cooder me battre au poteau !

— On n'aurait jamais dû dévoiler nos intentions. Secret diplomatique. Une leçon à retenir.

— Je hais ce Cooder. Il ferait n'importe quelle bassesse pour un scoop.

Le révérend Jackman retroussa la lèvre supérieure avec hargne et sa moustache suivit le mouvement, se tortillant comme un ver sur un hameçon.

— En tout cas, les Arabes le tiennent maintenant. Et si tout marche bien, qui aura l'air ridicule ?

— Je demanderai à ce bon vieux Maddas de me le confier, et ce lèche-cul de Cooder pourra lécher le mien pendant tout le voyage de retour. Tu l'as vu à la télé ? Il crève de trouille. Jamais vu un type crever de trouille à ce point-là. Doit changer de slip trois fois par jour.

Les deux hommes éclatèrent de rire. Derrière le hublot défilaient d'infinies étendues de sable.

— Et si je disais que je suis venu pour changer de place avec Cooder ? lança Jackman. Tu crois que ça marcherait, Earl ?

— Possible. Mais si Hobsein te prenait au mot ?

— Il n'osera jamais. J'ai été deux fois candidat à la présidence. On ne peut pas en dire autant de Kennedy.

— Tu as peut-être raison. Les Arabes et nous sommes frères.

— Sauf qu'on ne va pas s'habiller avec nos draps de lit, ricana le révérend Jackman. Bon, c'est dit, je m'offre comme otage en échange de Cooder. Prépare-moi un discours dans ce sens, le genre qui ne veut rien dire mais qui sonne bien.

L'avion atterrit à l'aéroport Maddas et se traîna jusqu'au terminal B. Un cordon d'officiers iraitiens en uniformes kaki et bérets noirs maintenait à distance la presse internationale ! Les journalistes acclamèrent l'apparition de Jackman.

Le révérend leva la main et survola des yeux le groupe d'officiels iraitiens venu l'accueillir. Il fit la grimace.

— C'est quoi, ça ? Je ne reconnais personne ! Ils m'ont envoyé que des sous-fifres !

— C'est vrai, Juni, concéda son conseiller, je ne vois pas la queue d'un seul ministre.

— Prends ton téléphone et appelle qui tu veux, grogna Juniper Jackman. Je ne descends pas de cet avion tant que l'on ne m'aura pas envoyé quelqu'un d'important pour me serrer la main en présence des médias.

Jackman arbora son célèbre sourire et agita la main : les ovations redoublèrent dans les rangs de la presse. Jackman jubilait. Il repéra même quelques journalistes qui lui avaient craché dessus par le passé. Il espérait qu'ils se souviendraient de cet instant lors de la prochaine campagne électorale.

Il continua à saluer, jusqu'à en avoir des crampes. La presse commençait à être enroutée.

Son conseiller revint.

— Alors, où en est-on ? siffla Jackman sans cesser de sourire.

— On me mène en bateau. J'aime pas ça.

— Tu n'as peut-être pas encore appelé le bon numéro.

Puis, quatre soldats menés par un moustachu en costume bleu rejoignirent le révérend. Il tenta de leur serrer la main, mais, visiblement, il n'était pas sur la bonne longueur d'onde. Les Iraitiens l'encadrèrent et le poussèrent vers le bas de la passerelle sans ménagements.

Conscient des caméras qui enregistraient la scène pour la postérité, Jackman s'efforça de conserver sa dignité, mais une légère panique troublait sa voix quand il demanda à l'homme en costume bleu ce qui se passait.

— Révérend Jackman, bienvenue à Abominadad. Je suis Mustapha Sahgdoof, vice-ministre de l'Information. Au nom de notre bienveillant chef, le président Maddas Hobsein, je suis heureux de vous accueillir comme invité dans notre paisible pays.

— Merci, mais... Attendez ! Que voulez-vous dire par invité ?

— C'est-à-dire que vous bénéficierez de notre hospitalité.

— Vous ne comptez pas me rudoyer ?

— Vous sentez-vous rudoyé ?

— Puisqu'on en parle...

Mais ils atteignaient les dernières marches et le vice-ministre se tourna vers les caméras.

— Au nom de la République d'Irait, j'accueille officiellement le révérend Jackman comme invité de l'État. Il restera notre hôte jusqu'au retour de notre propre ambassadeur.

Les yeux de Jackman faillirent jaillir de leurs orbites. Mais il se reprit très vite et, sachant qu'on doit feindre d'être l'organisateur des situations qui nous échappent, il prit une profonde inspiration et se jeta à l'eau :

— Je suis venu m'échanger contre Don Cooder, cria-t-il. Vous m'entendez ? Je n'ai pas peur de prendre sa place.

Derrière l'équipe TV retentit une voix familière à l'accent texan.

— C'est moi ! C'est moi ! Laissez-moi prendre ce foutu avion !

Jackman se tourna vers le vice-ministre.

— Entre nous, vous n'accepteriez pas de prendre plutôt mon conseiller ? Je vous laisse même Cooder en prime.

— Vous devriez vous sentir très à l'aise à Abominadad, fut la réponse du vice-ministre de l'Information. Vous portez déjà la moustache réglementaire.

La nouvelle de la détention de Juniper Jackman fut transmise par satellite d'Abominadad à Washington via la CNN. Le Président reçut le rapport par écrit au cours d'une réunion du cabinet. Il ne sut pas s'il devait rire ou pleurer. Il n'avait aucune sympathie pour le révérend, mais cet homme avait une réelle stature politique. Lorsque la nouvelle serait diffusée, on le presserait d'agir, la communauté noire la première.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il, juste un coup de fil à donner.

Il traversa les solitaires allées du pouvoir jusqu'à la chambre Lincoln ; il ouvrit un tiroir de la table de nuit, dévoilant un téléphone rouge dépourvu de cadran. Il souleva le combiné, et la connexion se fit automatiquement. Harold W. Smith lui répondit à l'autre bout de la ligne.

— Les Iraitiens ont pris le révérend Jackman en otage. Et menacent de rendre Don Cooder, ajouta-t-il.

— Voilà qui est fâcheux.

— Ils veulent leur ambassadeur. Que faire ? Si je leur expédie un cadavre, ils feront la même chose. Je ne veux pas partir en guerre pour venger un ecclésiastique en mal de pub.

— Je crois pouvoir vous aider, dit Smith. Laissez-moi faire.

Harold Smith raccrocha. Une heure plus tôt, il aurait dû informer le Président qu'il ne pouvait envoyer son agent au Moyen-Orient, que celui-ci refusait d'aller où que ce soit, sinon dans les bras – les quatre bras – d'une femme que, dans sa folie, il prenait pour la réincarnation de la déesse Kali.

Mais depuis, Smith avait fait un bond en avant. En mettant ses ordinateurs sur la piste de chaque Baynes au prénom féminin, il était tombé sur une réservation de vol au nom de Calley Baynes. Il n'y aurait sans doute prêté aucune attention au milieu du bouillonnement d'informations, si la destination n'avait été Tripoli, en Libye.

En se demandant ce que cette Calley Baynes pouvait bien aller faire à Tripoli, il comprit que ses ordinateurs venaient de lui fournir un moyen de contraindre Remo à accepter cette mission. En admettant que lui, Smith, fut prêt à mentir, quitte à rejeter la faute sur ses ordinateurs un peu plus tard.

Remo serait trop content d'aller au Moyen-Orient, de cela il était sûr. Mais il ne l'enverrait pas en Libye, Remo irait en Irak.

Restait à espérer que, dans son état actuel, Remo serait à même de mener à bien sa tâche.

CHAPITRE XXIV

— J'ai trouvé... votre Miss Baynes, dit Smith à Remo.

— Où ?

La voix de Remo était plus calme que Smith ne s'y était attendu.

La pièce n'était éclairée que par l'écran bleuté du téléviseur dont le son était coupé. Remo n'avait pas tourné la tête à l'entrée de Smith.

— En Arabie Ouskédite.

— J'y suis déjà allé. Il n'y a que du sable. Ce sera dur de la retrouver.

— J'y travaille. Entre-temps, le Président nous a demandé d'intervenir dans l'affaire Juniper Jackman, le dernier invité en date des Iraitiens.

— Une autre victoire de la démocratie, grogna Remo. Peut-être que Maddas va l'embaucher comme vice-président.

— Ce n'est pas drôle. Vous devrez libérer le révérend.

Remo releva la tête.

— Je peux aussi libérer les Iraitiens de Maddas ?

— Non, ce n'est pas au programme. Emmenez Jackman en Arabie Ouskédite. Lorsque vous aurez conclu cette affaire, j'aurai toutes les informations voulues sur miss Baynes et vous pourrez vous en occuper.

— J'avais donc raison. C'est au Moyen-Orient que le Chaudron de Sang va bouillir.

— Vous allez bien ?

Remo resta silencieux un instant.

— Je suis allé à la maison. Il était là, Smitty.

— Le fantôme de Chiun ? demanda Smith d'un ton sec.

— Je ne sais pas comment l'appeler, mais je l'ai vu. Et je lui ai promis de retourner à Sinanju.

— Et qu'a... dit Chiun ?

— Rien. Il m'a regardé comme un homme qui se noie. Je ne

comprends pas, mais j'ai promis. Je pars à Sinanju remplir mon devoir.

— Et la mission ? Et Kimberly Baynes ?

— Je m'occuperai des deux. Puis je ferai mon devoir envers la Maison de Sinanju.

— À votre guise, Remo. Je vais réserver une place pour l'Arabie Ouskédite sur un vol militaire. Le pays est en état de nervosité avancée. De plus, cela vaut mieux pour votre, euh... condition. Je vais vous donner un accompagnateur.

— Inutile. Prévenez juste le cheik Abdul Hamid Fareem.

— Le chef de l'Arabie Ouskédite ? Et que vais-je lui dire ?

Remo se redressa et Smith vit les lueurs de l'écran jouer sur ses vêtements de soie noire. Des ombres rampèrent sur son visage et s'installèrent dans ses orbites creuses, leur donnant l'allure d'un crâne de mort dans lequel brillaient des lueurs d'une dureté adamantine. Il plaça ses mains dans les larges manches de son kimono, sur lequel des tigres feulaient d'une colère figée.

— Dites-lui que le Maître de Sinanju vient en Arabie Ouskédite, dit tranquillement Remo Williams.

CHAPITRE XXV

Tout ce qu'il connaissait de la politique en général, Mandas Hobsein l'avait appris dans les cafés du Caire.

Le jeune Maddas avait passé plusieurs années en Égypte après la tentative d'assassinat du leader iraitien de l'époque. Là, il avait discuté de l'unité arabe avec les étudiants de l'université du Caire, des jeunes gens aux visages doux et aux têtes pleines de rêves, qui parlaient trop et trop fort. Ces gars-là n'apprendraient jamais la vérité première que découvrit Maddas : il est nettement plus rapide d'exécuter les opposants que de discuter avec eux.

Maddas n'était guère plus âgé que les étudiants, mais était déjà rompu à la guérilla politique. Après l'assassinat manqué qui lui avait valu une blessure à la jambe, il avait échappé de justesse à la police iraitienne. Alors qu'il clopinait dans les ruelles d'Abominadad, poursuivi par des sirènes de plus en plus proches, il avait rencontré une vieille femme au détour du chemin. Elle portait le traditionnel *abayuh* noir qui l'enveloppait comme un linceul. Maddas l'aborda.

— *Sabah al-Heir*, dit-il, que ton matin soit resplendissant.

— *Abah al-Nour*, murmura-t-elle en réponse, que ton matin soit également resplendissant.

Et la femme baissa les yeux avec modestie, comme il savait qu'elle le ferait. Maddas sortit son revolver et tira à bout portant. Puis il revêtit son costume, non sans répugnance. Tuer des femmes est une chose – la révolution exige certains sacrifices –, porter des vêtements féminins en est une autre.

Dissimulé sous l'*abayuh*, Maddas Hobsein avait traversé le désert, le respect traditionnel des Arabes envers les femmes lui évitant d'être fouillé et capturé. Et plus il s'éloignait, plus il se sentait en sécurité. Il finit par se sentir presque invincible, drapé dans son linceul d'ébène, le visage masqué. Il finit même par apprécier le contact de l'*abayuh* sur son corps trapu.

Il dut néanmoins l'enlever en atteignant la frontière égyptienne ; il porta alors le précieux vêtement sous son bras, expliquant aux gardes que c'était son seul souvenir de feu sa mère. En passant un doigt mouillé de salive sur sa paupière, il réussit à produire une larme passable. Émus, les gardes-frontières le laissèrent passer.

Durant les années des cafés cairotes, l'unité arabe était sur toutes les lèvres. C'était le Grand Rêve, le Grand Espoir et le Paradis sur Terre tout à la fois. La raison de cet engouement était simple : personne ne pouvait se rappeler un temps où aurait existé quelque chose qui ressemblât à une unité arabe. Donc, tout le monde croyait dur comme fer que ce serait prodigieux. C'est dans cette atmosphère que Maddas apprit les leçons qui devaient le mener au pouvoir.

Vérité première : les Arabes étaient désunis parce que les impérialistes les maintenaient ainsi.

Vérité seconde : les Arabes étaient voués à l'unité et n'attendaient qu'un homme fort, un moderne Nabuchodonosor, le roi de Babylone qui prit Jérusalem en 597 avant Jésus-Christ.

Vérité troisième : tant que les États-Unis et la Russie s'affrontaient pour la domination du monde, l'Irait serait protégé par l'Union soviétique de l'impérialisme américain.

Vérité quatrième : Maddas Hobsein était destiné à devenir l'homme qui unifierait la nation arabe sous la bannière iraitienne.

Ces quatre vérités étaient les seuls arguments de Maddas ; ceux qui doutaient étaient exécutés à la première occasion. Bientôt, les Quatre Vérités furent discutées sans dissension.

Si Maddas avait appris l'Histoire dans les livres, au lieu de se contenter de la tradition orale des discussions estudiantines, il aurait su que les Arabes avaient été unis une fois au cours de leur longue Histoire : sous le prophète Mahomet, des siècles plus tôt. Puis Mahomet était mort, et l'unité arabe s'en était allée en lambeaux sous les talons avides de ses héritiers.

S'il avait lu les journaux, Maddas eût appris que la Guerre froide était passée aux oubliettes, et que l'Irait gisait nu et sans défense, simple pion du nouvel ordre mondial, qui, ayant abandonné le terrain idéologique, se recentrait désormais sur une autre réalité : l'économie.

Ainsi, lorsque, après une quasi-décennie de guerre avec son voisin, l'Irug, Maddas Hobsein se retrouva au bord de la faillite, se rua-t-il sur son riche voisin et avala-t-il tout cru le minuscule Kuran.

La nuit où son ministre de la Défense vint lui annoncer l'apparition inattendue d'une force multinationale au sud de ses nouvelles frontières, la première analyse de Maddas Hobsein fut que l'homme était ivre. Et comme l'alcool était proscrit pour les musulmans, il fit passer le ministre devant un peloton d'exécution. Puis il descendit lui-même une bonne rasade de cognac.

Lorsqu'il apprit que la force existait bel et bien, il fit déterrer son

conseiller et le remit à la place d'honneur du Conseil, en témoignage de repentir.

— Qu'il ne soit pas dit que Maddas Hobsein ne sait pas reconnaître ses erreurs, expliqua-t-il à ses conseillers, qui se pinçaient le nez devant l'odeur de putréfaction.

Ce n'est que lorsque le cadavre tomba en morceaux qu'il retrouva sa tombe. Avec les honneurs militaires.

C'était dans ces premiers jours suivant l'arrivée des Américains que Hobsein exhuma l'*abayuh* noir, qu'il gardait dans une malle scellée. Il fut rassuré au contact du tissu soyeux : l'*abayuh* le protégeait de nouveau en attendant que les Soviétiques viennent à son secours. Lorsqu'il apparut que l'Union soviétique se joignait à l'embargo, Maddas Hobsein mit l'*abayuh* dans une mallette qui ne le quitta plus. Et la nuit, il dormait dans ses plis protecteurs. Il se disait que c'était pour faciliter son évasion en cas de coup d'État, ou pire, mais la vérité était tout autre.

Il aimait porter l'*abayuh*.

Il avait eu quelques soupçons concernant ses tendances en Égypte ; après avoir pris le pouvoir, il avait enfoui l'habit dans un coffre, pour échapper à la tentation. Et surtout pour que sa femme, Numibasra, ne le trouve jamais. C'était une sorcière. Et ses beaux-frères, il le savait, complotaient contre lui. Ce n'est que pour éviter des jérémiades sans fin qu'il ne les faisait pas décapiter.

Un jour, se disait-il. Un jour.

Mais aujourd'hui, alors qu'il arpentait son bureau, ses pensées se dirigeaient vers les rapports qu'il recevait de son état-major. Les messagers se succédaient et frappaient timidement à la porte.

— Je ne veux voir personne, aboyait Maddas, faites votre rapport et déguerpissez.

— On a trouvé d'autres soldats morts, étranglés avec un foulard jaune, disaient les messagers à travers la porte.

— Les soldats sont faits pour mourir, crachait Maddas. Ce sont des martyrs maintenant.

— Le ministre de la Défense veut savoir si vous envisagez une réponse militaire à ces provocations.

Maddas Hobsein s'immobilisa. Le bas de l'*abayuh* froufrouta contre ses bottes de parachutiste étincelantes.

Voilà la question qu'il craignait. Par ignorance, il avait attiré sur lui la colère du monde entier, mais n'osait pas l'admettre. Il avait

appelé les autres nations arabes à le rejoindre dans le djihad. Elles l'avaient ignoré. Rien de ce qu'il avait essayé n'avait marché. Ni les menaces ni la flatterie.

Et maintenant, ses froussards de conseillers lui demandaient que faire face à l'assassin de la CIA qui terrorisait Abominadad.

— Dites-lui, répondit finalement Maddas, que je parlerai à la face du monde lorsqu'on m'amènera cet étrangleur infidèle. Sinon, je me contenterai de la tête du ministre de la Défense.

Le messenger s'en alla. Sous l'étoffe noire, Maddas sourit. Voilà qui les occuperait un moment. Il ne déclencherait pas les hostilités pour un simple assassin.

Les heures passèrent, les messages aussi.

— D'autres soldats ont été étranglés, Vénéré Chef.

— Le ministre de l'Intérieur a été trouvé dans ses quartiers, étranglé lui aussi.

— Vous ne voyez pas que les Américains veulent nous pousser à la guerre ? tonna Maddas. Et je refuse d'entrer dans leur jeu.

Cela les fit tenir une heure supplémentaire, pendant que Maddas appréciait la caresse de l'*abayuh*...

Puis on frappa à la porte, quelques coups terrifiés.

— Vénéré Chef... commença une voix chevrotante.

— Qu'est-ce que c'est ? aboya Maddas.

— Je suis désolé de vous apprendre que la garde entourant votre demeure a été décimée. Tous les hommes ont été étranglés.

— Et ma famille ? Ils ont dû s'échapper pendant que les vaillants défenseurs combattaient jusqu'au dernier.

Le silence qui s'ensuivit fit lever Maddas de son divan. Il rugit à travers la porte :

— J'ai posé une question !

— Désolé, Vénéré Chef. Votre famille est... morte.

Les yeux de Maddas s'arrondirent.

— Ma femme ? Mes beaux-frères ?

— Tous. C'est un jour de grand deuil. Mais n'ayez crainte, les Américains paieront. Il vous suffit d'un mot, et nous vengerons nos morts au centuple.

Mais Maddas ne l'écoutait plus. Il sentait un froid glacial nouer son estomac.

— Ils veulent la guerre. Ces déments d'Américains veulent me forcer à attaquer. Sont-ils devenus fous ?

CHAPITRE XXVI

Le C-5 Galaxy du Commandement Militaire Aérien qui emmena Remo emportait aussi un petit char Abrams M1A1, l'un des derniers à être envoyés en soutien de l'opération Vent de sable. Le véhicule trapu ne laissait guère de place à Remo, mais il insista pour voyager dans la soute, assis sur un tatami afin de ne pas salir son kimono de soie, qu'un tailleur éberlué avait ajusté à sa taille.

Le vol fut long et ennuyeux. Son kimono était arrangé de façon à cacher son érection persistante. Bien qu'il eût laissé derrière lui la plupart des foulards jaunes qui avaient appartenu à Kimberly Baynes – qui qu'elle soit –, il ne pouvait la chasser de son esprit. Que se passerait-il lorsqu'il la retrouverait ? Il la désirait, mais la haïssait en même temps, et surtout la chose qui l'animait... Car Remo avait fini par comprendre que Kimberly était morte ; Kali se servait de son corps comme d'une poupée macabre. Et Remo devrait y mettre fin. S'il le pouvait.

Il se concentra sur sa respiration pour chasser le souvenir des mains brûlantes de Kimberly. Remo avait connu une telle jouissance qu'il ne pouvait résister à cet appel – à moins d'en détruire la source. Mais qu'allait devenir Remo Williams ? Lors de l'affrontement final, serait-il consumé par cette étincelle, tout au fond de lui, qui était Shiva l'Implacable ?

Remo frissonna. Il ne s'était jamais senti si seul. Il ferma les yeux et s'endormit.

Il rêva de mains féminines aux ongles jaune safran qui l'enveloppaient de caresses. Puis aux caresses commencèrent à se mêler de légers pincements. Remo était étendu sur un lit, les yeux clos. Les pincements devinrent plus malveillants, les caresses disparurent. Et Remo qui gisait sans défense sentit enfin des doigts rapaces s'attaquer à sa chair avec une avidité croissante. Dans son rêve, il ouvrit les yeux et vit qu'au-dessous de la ceinture il n'était qu'un squelette d'os rougis. Et Kimberly Baynes, le visage peint en noir, cassait en deux un fémur sanglant et en suçait la moelle jaunâtre.

Le long virage du C-5 le tira de son cauchemar. L'avion commençait sa descente.

Il resta en position du lotus lorsque l'avion toucha le sol, jusqu'à ce

qu'il s'immobilise. Les vérins hydrauliques de la porte arrière se déclenchèrent, ouvrant la soute, qui laissa passer une bouffée d'air brûlant.

Lorsque la porte arriva en bout de course, formant une rampe, Remo sortit sous le soleil éblouissant.

Une petite troupe l'attendait, des soldats arabes habillés comme pour la parade et des civils en *thobes* blancs. Et devant eux se trouvait le cheik Abdul Hamid Fareem, maître de l'Arabie Ouskédite. En reconnaissant Remo, il eut un grand sourire.

Remo s'avança du pas assuré d'un Maître de Sinanju. C'était sa première rencontre avec un chef d'État en tant que Maître Régnant, et il voulait faire bonne impression. Il tenta de se remémorer le salut traditionnel arabe. Il y avait si longtemps que Chiun et lui n'avaient vu le cheik ! Comment diable disait-on « bonjour » en arabe ? Ah oui !

Il s'arrêta devant le cheik, s'inclina :

— *Shalom*.

Le cheik sursauta ; autour de lui, des murmures s'élevèrent. Le cheik figea son sourire sur son visage fatigué par les ans.

— *Ahlan Wusahlan*, dit-il. Cela signifie : bienvenue.

— Je sais ça, mentit Remo. *Inch Allah*, à vous aussi.

Il se rappelait que les Arabes truffaient leurs phrases d'*Inch Allah*... Il ne risquait pas de se tromper.

— Peut-être vaut-il mieux parler anglais, suggéra le cheik.

— Bonne idée, dit Remo en se demandant s'il avait bien rattrapé son faux salut.

— J'ai cru comprendre que vous poursuiviez les affaires de la Maison de Sinanju, maintenant que le Maître de Sinanju connu sous le nom de Chiun n'est plus de ce monde.

— J'ai cet honneur, dit-il gravement.

Il décida de s'en tenir à des réponses laconiques pour avoir davantage l'air d'un Maître de Sinanju. En réalité, il brûlait d'en venir au fait. Mais il était le Maître.

— Le lien qui unit la Maison Hamide et celle de Sinanju est trop fort pour être brisé par la mort. Viens avec moi.

Remo se rappela juste à temps que les hommes ouskédites avaient l'habitude de se tenir les mains quand ils parlaient ensemble. Et, comme le cheik lui tendait la main, il fourra les siennes dans ses manches. Ils marchèrent, suivis en silence par l'entourage du cheik.

Celui-ci conduisit Remo jusqu'à une tente rayée. Remo et cheik Fareem y entrèrent seuls et prirent place face à face sur un tapis persan. Après avoir proposé à Remo de goûter à un plat d'yeux de mouton – offre qui fut poliment déclinée –, le cheik laissa passer quelques instants de silence et demanda :

— Tu sers toujours l'Amérique ?

— Oui.

— Nous paierions mieux.

Remo n'avait aucune envie de travailler pour l'Arabie Ouskédite, mais Chiun lui avait toujours recommandé de ne jamais s'aliéner un client potentiel. Remo pouvait s'offrir le luxe de refuser la proposition du cheik Fareem, mais ses descendants n'auraient peut-être pas cette chance.

— C'est possible. Mon contrat avec l'Amérique va bientôt expirer.

— Nous paierions très cher la tête de ce traître de Maddas Hobsein, celui qui ose se targuer du titre de Cimeterre des Arabes.

« Qui finira au cimetière des Arabes », pensa Remo.

— Nous l'appelons *Ayb al-Arab*, la Honte des Arabes, un renégat qui se cache derrière des femmes et des enfants plutôt que faire face aux conséquences de sa gloutonnerie !

— Si j'en hérite, dit Remo avec un sourire, je pourrais vous en faire cadeau.

Le cheik cacha mal son amusement.

— Tu es venu sur demande du gouvernement américain, dont un émissaire m'a dit de t'attendre. Comment puis-je rembourser la dette entre la Maison Hamide et la Maison Sinanju ?

— Je dois aller au Kuran. Et de là, passer en Irait.

— La mort attend les Américains qui s'aventurent dans cet État comme dans l'autre.

— J'apporte la mort, je n'accepte pas de la recevoir des autres.

— Bien parlé. Tu es bien le fils de celui qui t'a enseigné. La Maison est en de bonnes mains.

— Merci, dit Remo, et son cœur s'emplit de fierté ; puis son estomac se tordit de peine.

Quel dommage que Chiun ne soit pas là pour entendre ces mots !

— Je t'escorterai personnellement à la frontière pour te remettre entre les mains de la résistance kuraniennne. Cela répond-il à ce que tu

souhaitais ?

— Tout à fait.

— Dans ce cas, partons. Deux chevaux nous attendent.

Ils se levèrent.

— As-tu appris à monter à cheval depuis ton dernier séjour ? demanda le cheik.

— Oui.

Les yeux sages du cheik s'illuminèrent.

— Bien. Un homme qui ne sait pas monter n'est pas un homme.

— C'est ce que l'on m'a dit en Mongolie extérieure, où j'ai appris.

Le cheik fronça légèrement les sourcils :

— Ils n'ont pas de chevaux en Mongolie ! Juste des poneys.

— Un cheval est un cheval.

Le cheik ouvrit la tente d'un mouvement impatient et sortit, suivi de Remo.

— Tu monteras l'une de ces beautés, dit-il en flattant, l'un des pur-sang attachés à quelques pas. Ce sont les meilleures montures d'Arabie, c'est-à-dire du monde entier. Es-tu prêt ?

Remo, en guise de réponse, se mit en selle avec souplesse, et le cheik hocha la tête, approbateur.

Ils partirent dans le désert, deux guerriers portant sur leurs épaules le poids de milliers d'années de gloire et de tradition.

CHAPITRE XXVII

Maddas Hobsein refusa de sortir de son bureau. Et toute la journée les messages affluèrent.

— Vénéré Chef, les Nations Unies ont annoncé une nouvelle résolution.

— Ça m'est égal. Ils prennent des résolutions pour éviter de se battre.

— Le commandement iraitien tout entier est condamné à la pendaison pour crime de guerre.

— S'ils veulent me pendre, qu'ils déclarent la guerre.

— Vénéré Chef, notre ambassadeur à Washington ne s'est toujours pas manifesté. C'est le troisième jour.

— Que la famille du défecteur soit pendue comme collaborateurs.

— Vénéré Chef, les Nations Unies vont aggraver les sanctions contre l'Iraït si le Kuran n'est pas immédiatement évacué et le révérend Jackman libéré.

Voilà qui donnait matière à réflexion. Hobsein se drapa dans son *abayuh*. Cela l'aidait à réfléchir.

— Nous pouvons facilement les contrer. Je décrète que l'Iraït et le Kuran viennent de fusionner en une seule entité qui sera connue sous le nom d'Iran. Cette résolution ne nous concerne donc plus.

— Mais, Vénéré Chef, il existe déjà un Iran.

— Qui est notre ennemi mortel, cracha Maddas. Qu'ils subissent les sanctions à notre place.

Le messenger ne trouva rien à répondre et s'éloigna. Maddas sourit, très content de lui. Il aurait dû y penser plus tôt. S'il y avait deux Iran, les Nations Unies ne pourraient prendre des sanctions contre l'un sans les appliquer à l'autre. Un véritable chef-d'œuvre de diplomatie, aussi brillant que le décret sur le port des moustaches. Plus personne ne pourrait le traiter d'imbécile.

Puis un aide de camp apporta une nouvelle qu'il ne pouvait ignorer.

— Vénéré Chef, une information provenant de la villa de votre

maîtresse, Yasmini. Elle a été attaquée. Les gardes ont tous été étranglés. C'est horrible.

— Ils sont morts en la défendant.

— Il y a une bonne nouvelle. Votre maîtresse est saine et sauve. La garde a dû la protéger jusqu'à son dernier souffle : lorsque la relève est arrivée, elle a trouvé Yasmini intacte.

Maddas Hobsein cligna des yeux.

— Où est-elle maintenant ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Nous l'avons amenée au palais.

— Un instant, fit Maddas en s'extirpant de son *abayuh*, qu'il fourra dans une valise pour l'emporter avec lui.

Il sortit de son bureau, la main posée sur la crosse de nacre de son revolver.

— Conduisez-moi à ma chère Yasmini, ordonna-t-il.

Deux gardes les suivirent, à bonne distance. Ils savaient que Hobsein avait l'habitude de descendre illico les soldats qui, par inadvertance, marchaient sur le talon de ses bottes. L'aide de camp leur fit traverser l'étage et ouvrit la porte d'une des cinquante-cinq chambres qu'Hobsein utilisait à tour de rôle.

— C'est ici, annonça-t-il, tout fier.

— Comment savez-vous que la femme qui est à l'intérieur est bien ma chère Yasmini ? demanda lentement Maddas Hobsein.

Le sourire de l'aide s'évapora. De toute évidence, il n'avait rien envisagé de tel.

— Je... c'est-à-dire..., Lorsque les gardes sont entrés dans la villa, elle était assise là, attendant les secours.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien. Elle doit encore être sous le choc.

Maddas colla son revolver contre la pomme d'Adam de l'aide de camp.

— Une dernière question : de quelle couleur sont ses cheveux ?

Comme son larynx bloqué ne pouvait remuer, l'homme haussa les épaules. Il espérait que c'était la bonne réponse. Connaître la couleur de cheveux de la maîtresse du président était sûrement une offense passible de mort. Comme de se raser ou de cultiver une moustache plus grande que celle du président.

— Vous ne lui avez pas enlevé son *abayuh* ?

L'aide de camp secoua la tête. C'était la bonne réponse, il le savait.

Le revolver tonna, l'envoyant se tordre sur le sol.

— Tas fait une erreur, idiot, grommela Maddas Hobsein.

Il se tourna vers les deux gardes et les désigna du canon de son arme.

— Toi et toi. Entrez et assurez-vous de la prisonnière.

Les deux hommes entrèrent rapidement dans la chambre. Maddas s'écarta d'un pas. S'il s'agissait d'une tentative d'assassinat, les gardes ne ressortiraient pas de la pièce et il aurait le temps de fuir. Dans le cas contraire, il pourrait essayer de démêler cet étrange imbroglio.

Car une chose était sûre : Maddas Hobsein n'avait pas de maîtresse.

C'était là son secret le mieux gardé. La femme en *abayuh* noir qui séjournait dans sa villa de banlieue et parfois au palais, n'était autre que Maddas lui-même.

Les gardes émergèrent.

— Nous lui avons attaché les mains, Vénéré Chef. Elle n'a opposé aucune résistance.

— Restez là, fit Maddas en s'avançant revolver au poing.

Les gardes pouvaient faire partie du complot. La prudence s'imposait. En soixante ans, aucun leader iraitien n'était mort dans son lit.

Maddas referma la porte derrière lui.

La femme portait un *abayuh* noir dont le voile couvrait entièrement son visage, avec juste une fente au niveau des yeux. Elle était assise sur un grand lit, les bras ramenés derrière elle et entravés par une corde. Sa tête était curieusement penchée de côté, comme si elle écoutait une mélodie.

— Tu n'es pas ma maîtresse Yasmini, accusa Maddas en s'avançant.

Elle leva les yeux. Ils étaient violets.

— Je le sais, car je n'ai pas de maîtresse nommée Yasmini.

— Je le sais aussi, dit-elle en un arabe parfait.

Son intonation était celle d'une prophétesse.

— Avant que je te descende, dis-moi comment tu sais cela.

— De la même façon que je sais ce qui est arrivé à ton ambassadeur.

— Tu parles du traître ?

— Il n'a pas trahi. Il a été assassiné par un agent américain. Celui-là même qui a étranglé ta famille et tes conseillers dans tout Abominadad.

— Tu es venue jusqu'ici pour me dire ça ?

— Non. Je suis venue remuer le Chaudron de Sang. Et tu es ma louche.

Pendant que Maddas digérait ces paroles, la prisonnière se mit debout. Maddas arma son revolver.

— Ne bouge pas !

L'*abayuh* de la femme commença à se soulever et à se déployer comme des ailes. Maddas ne voyait pas comment elle faisait ça, mais le spectacle était si étrange qu'il en oublia de tirer, paralysé par la stupéfaction. La femme semblait emplir la pièce, et son ombre, aussi dense que de la fumée, tomba sur lui.

— Qui es-tu ? demanda Maddas.

— Ta maîtresse.

— Je n'ai pas de maîtresse, aboya-t-il.

— Maintenant tu en as une, dit-elle en anglais.

Et deux mains aux ongles jaune safran émergèrent des fentes de l'*abayuh* pour relever le voile.

Maddas fit feu. Trop tard : un pied fouetta le revolver, déviant le coup. Mais le Cimeterre de l'islam ne s'en aperçut même pas. Ses yeux étaient posés sur les mains qui dénouaient maintenant les liens entravant les poignets.

Le revolver tomba sur le sol.

Maddas regardait les mains flottant devant l'*abayuh* comme des araignées pâles. Elles se mirent à applaudir. La paire supérieure, puis inférieure.

— Que veux-tu de moi ? croassa Maddas, fasciné.

Il s'humecta les lèvres. Le son dans ses oreilles réveillait des désirs à demi oubliés.

— La question n'est pas ce que je veux de toi, mais ce que je peux t'offrir, murmura d'une voix rauque la femme aux quatre mains en s'approchant de lui.

— Quoi ? fit Maddas, baigné d'une sueur qui n'était pas celle de la peur.

— Je suis venue te donner la fessée.

Les sourcils épais de Maddas s'agitèrent et sa moustache se tortilla comme une chenille.

— Je suis à toi, maîtresse, souffla le Fléau des Arabes.

Puis des mains innombrables se posèrent sur lui, lui ôtant sa ceinture, arrachant son pantalon, exposant sa peau nue. Maddas se sentait impuissant. Une sensation nouvelle pour lui.

En se laissant pousser sur le lit, Maddas se demanda comment cette femme pouvait connaître son désir le plus secret. Car il n'avait pas été correctement fessé depuis qu'il était devenu le Cimeterre des Arabes et le regrettait amèrement.

Les deux gardes sourirent en entendant les claquements rythmés qui émanaient de l'intérieur de la pièce. Leur puissant chef semblait battre comme plâtre sa maîtresse. Les bruits ne cessèrent qu'après un très, très long moment. Une voix s'éleva :

— N'arrête pas, je t'en prie !

Un garde se tourna vers son collègue.

— Tu entends ? Elle implore d'être corrigée par notre Vénéré Chef.

L'autre ne sembla guère convaincu.

— J'ai l'impression que c'est notre Vénéré Chef qui parle.

Ils écoutèrent plus attentivement. En effet, la voix qui implorait était bien celle de Maddas Hobsein. Et il n'avait pas l'air heureux. Une voix féminine, inflexible, lui répondait.

Bientôt, la porte s'ouvrit et le visage congestionné de Maddas apparut, les yeux brillants.

— Que l'un de vous porte ce message au général Azziz, aboya-t-il. Je veux qu'une colonne de chars attaque les lignes américaines. Ils paieront pour leurs crimes contre Abominadad.

Un murmure le rappela à l'intérieur. La porte se referma. Lorsqu'elle se rouvrit, les ordres avaient changé.

— Envoyez plutôt des gaz, dit-il.

Puis, plus bas, comme s'il craignait d'être entendu, il ajouta :

— Et faites vite. Une attaque rapide, puis une retraite. Essayez de ne pas nous mettre à dos les Américains. Je veux éviter les ennuis.

La porte se referma ; la voix d'Hobsein pleurnicha :

— J'ai exaucé tes souhaits, ô être glorieux. Maintenant, la pluie toute-puissante de ta discipline peut s'abattre sur moi.

Et des claquements sauvages retentirent.

Les deux gardes échangèrent un regard. Ils tirèrent à pile ou face celui qui irait porter cet étrange message au ministre de la Défense. Ils décidèrent de ne pas mentionner un mot de tout cela.

CHAPITRE XXVIII

Remo Williams se tortilla sur sa selle, à la recherche d'une position plus confortable. En temps ordinaire, il pouvait chevaucher pendant des heures sans ressentir la moindre gêne. Mais devoir le faire avec le pommeau de cuir durci de la selle qui vous agaçait le bas-ventre était tout autre chose.

Tout naturellement, ses pensées se tournaient vers l'unique foulard qu'il avait emporté et qui se trouvait dans une des manches de son kimono.

— Tu as l'air malheureux, marmonna Fareem en inclinant son visage de prédateur vers Remo.

— Je porte le deuil de mon maître.

— Après tant d'années ? Tu es vraiment un bon fils. Que ne donnerais-je pour avoir un fils comme toi !

Remo ne dit mot, et se rappela leur première rencontre, bien des années plus tôt et la dispute qui s'était engagée entre Chiun et Abdul, le fils incapable du cheik. La mission de Remo était entrée en conflit avec un ancien arrangement entre Sinanju et la famille Hamide. Lors de la confrontation, Chiun et Remo s'étaient combattus, et Chiun avait feint la mort pour épargner Remo. Depuis, Fareem croyait Chiun mort, et son sens de l'honneur était tel qu'il vénérât la mémoire du Maître de Sinanju et honorait l'existence de Remo.

— Qu'est-il arrivé au prince Abdul ? demanda Remo après une pause.

— Il nettoie les écuries dans une pitoyable ville frontière du nom de Zar, cracha le cheik. Allah est juste. Mais j'ai choisi comme fils spirituel mon neveu, qui sera mon héritier. On l'appelle le prince général Bazzaz. Il a fait la joie et la fierté de la Maison des Hamide et il commande mon armée.

— Je l'ai vu à la TV, dit Remo.

Il oublia de préciser que le prince Bazzaz était apparu comme un véritable bouffon, paradant devant les caméras et clamant haut et fort que les troupes américaines envoyées en Arabie Ouskédite n'étaient là que pour « seconder » les unités arabes.

— Si Allah est avec nous, nous le rencontrerons à la frontière où il est occupé à installer les défenses les plus sophistiquées le long du front.

— J'attends ce moment avec impatience, fit Remo sans enthousiasme, suivant des yeux un trio de chameaux qui traversaient la piste en un galop désordonné.

Le cheik remarqua la bosse au bas-ventre de Remo et se demanda si tous les Américains étaient aussi concupiscents lorsqu'ils étaient en deuil. C'était une véritable énigme pour lui.

Une colonne de soldats arabes les intercepta à quelques kilomètres au sud de la zone neutre ouस्कédi-kuraniennne. En reconnaissant leur cheik, les hommes tombèrent à genoux. Mais au lieu de se prosterner devant leur maître, ils se tournèrent vers une autre direction et frappèrent le sable de leurs paumes et leur front en murmurant des mots sans suite.

— J'aurais cru que les Arabes supportaient mieux la chaleur, marmonna Remo en les regardant faire.

À sa grande surprise, le cheik descendit de cheval et déploya un tapis à côté de ses hommes et commença à imiter leurs gestes et leurs marmottements. Et soudain Remo réalisa ce qu'ils faisaient : ils priaient, tournés vers La Mecque.

Ses dévotions terminées, Fareem se remit debout ; les autres se prosternèrent de nouveau, cette fois-ci aux pieds du cheik. Ils entamèrent de longs palabres pendant que Remo s'impatientait.

Enfin, les soldats se relevèrent et escortèrent leur roi et son compagnon.

— Pourquoi tout ce conciliabule ? demanda Remo.

— Ils s'inquiétaient pour ma sécurité, seul dans le désert.

— Vous n'êtes pas seul.

— C'est ce que je leur ai dit. Et aussi que celui qui montait à mes côtés m'assurait toute la protection souhaitable.

Remo acquiesça, le regard fixé sur l'horizon des dunes. Soudain, dans l'air vibrant de chaleur apparut une ligne d'étranges silhouettes.

— Qu'est-ce que c'est encore ? marmonna-t-il.

Lors de leur avance vers la zone frontière, ils avaient croisé plusieurs formations militaires, d'abord une imposante colonne de véhicules américains Bradley en ordre de bataille, ensuite un régiment égyptien, une section syrienne et puis quelques noyaux de résistance, dont un groupe de Kuraniens extrêmement moroses. Remo avait

demandé au cheik pourquoi le gros des troupes n'avait pas été envoyé au front.

— Car tel est le privilège des Arabes de défendre le sol arabe contre l'agresseur impie, avait répondu le cheik avec superbe.

— Vous avez bien choisi vos troupes, le félicita poliment Remo.

Il savait reconnaître de la chair à canon.

La ligne défensive ouskédite, comme Remo put le constater, était des plus réduites : une poignée de soldats en uniforme bleu, éparpillés autour de tentes traditionnelles bédouines. Il y avait en vue quelques véhicules militaires, mais pas un seul char d'assaut. Plutôt étonnant si l'on considérait que cinquante mille tanks iraitiens d'origine soviétique étaient censés rôder quelque part derrière l'horizon des dunes.

La ligne de défense ouskédite était constituée d'un assortiment de camions couleur désert qui tournaient le dos à la frontière, comme prêts à battre en retraite à la première alerte. Installés à l'arrière des camions se trouvaient les plus grands ventilateurs que Remo ait jamais vus. Leurs pales géantes, qui faisaient face au territoire ennemi, étaient protégées par un grillage métallique, et, à part leur taille – six mètres environ –, ils ressemblaient comme deux gouttes d'eau à leurs petits frères des rayons d'électroménager.

— C'est pas vrai ! laissa échapper Remo.

— Formidable, non ? Une idée de mon neveu. Des usines travaillent à plein rendement pour fournir ces ventilateurs géants. En automne, la frontière sera entièrement équipée de ces engins.

— À quoi serviront des ventilateurs contre des chars ?

— À rien, par Allah ! Mais nous ne craignons pas les chars ; si les Iraitiens envoient leurs chars, les Américains en feront de la ferraille. Non, ce sont les gaz innervants qui font trembler jusqu'aux Bédouins les plus intrépides. S'ils osent employer les gaz, nous les leur renverrons en plein visage. *Inch Allah* !

À cette exclamation, un jeune homme sanglé dans un uniforme blanc extravagant, orné d'épaulettes dorées, émergea d'une tente à air conditionné.

— Mon oncle ! s'écria-t-il, son visage bistre rayonnant.

— Mon neveu ! Viens, je veux te présenter un grand guerrier.

Alors que Remo et le cheik mettaient pied à terre, le prince général Suleiman Bazzaz s'approcha. Son sourire radieux ressemblait à un hologramme flottant devant sa bouche. Même à cent mètres, et sans

effort particulier, Remo pouvait sentir son eau de toilette.

— Ô homme de longue vie, tu es venu voir mon œuvre ! dit le prince général, ignorant Remo.

— Elle devra attendre. Je te présente un vieil ami de la famille Hamide, le Maître de Sinanju.

— Appelez-moi Remo, dit celui-ci en tendant la main.

On l'ignora derechef. Il voulut fourrer ses mains dans ses poches, mais le kimono n'en comportait pas. « Je ne comprendrai jamais rien à la diplomatie », pensa-t-il.

— Qui est cet homme ? demanda le prince général en arabe, dévisageant Remo avec dédain.

— Bon, venons-en au fait, dit Remo. Il faut que j'aille au Kuran.

— Et pourquoi ? fit le prince général.

— Il est en mission secrète pour les Américains, confia le cheik en prenant son neveu par la manche et en l'attirant vers lui.

Les deux hommes commencèrent à discuter, blottis l'un contre l'autre. Encore une chose que Remo ne comprenait pas chez les Arabes : ce besoin de se parler nez à nez.

Il tenta de croiser les bras, mais le kimono trop serré l'interdisait ; il les mit donc dans ses manches en se sentant un peu stupide. Le vent se leva, couvrant son kimono de sable poudreux. Pendant que les deux Arabes discutaient, un tourbillon venu de nulle part se déplaça vers eux, une colonne de sable si dense qu'on ne pouvait distinguer son noyau. Personne n'y fit spécialement attention, chacun se contentant de rajuster sa capuche. Remo regarda le cyclone dépasser la position et filer vers l'horizon.

Le cheik et son neveu se séparèrent enfin. Le prince général s'approcha et serra mollement la main de Remo.

— Je suis heureux de rencontrer un vieil ami de mon oncle. Demandez et j'exaucerai vos désirs.

— Pouvez-vous me conduire loin à l'intérieur, du Kuran ?

— Aussi loin que vous le souhaitez. Il n'y a que du sable sur des centaines de kilomètres.

— Alors allons-y. Je suis très pressé.

Bazzaz conduisit Remo et le cheik vers un véhicule bardé d'antennes, un command-car APC ressemblant à une Jeep lunaire de la NASA.

— Voilà ce qu'il vous faut. C'est du matériel totalement étanche

aux gaz, fabriqué en Allemagne.

— C'est censé m'impressionner ?

— Oui, car les gaz sont également d'origine allemande.

— La Forêt-Noire doit être en pleine effervescence.

— Pas tant que le Kuran. Mais nous changerons cela bientôt, fit Bazzaz en clignant de l'œil vers son oncle.

— Voilà ce qui s'appelle parler !

— Euh... oui, bien sûr, je suis en train de parler.

Le prince général semblait intrigué.

— Laissez tomber, dit Remo d'un ton fatigué.

Bazzaz et le cheik échangèrent un regard perplexe puis se lancèrent à nouveau dans un conciliabule en arabe. Remo se demanda un instant de quoi ils pouvaient bien encore discuter, puis se désintéressa de la question.

— Il est de la CIA ? J'ai entendu dire qu'ils n'étaient pas très normaux.

— Non. Il faut lui pardonner, il est en deuil.

— Son deuil ne lui évite pas la luxure, on dirait, commenta le prince Bazzaz avec un coup d'œil rapide vers la bosse qui déformait la drôle de robe de l'Américain.

— Je ne comprends pas non plus. Il est ainsi depuis quatre heures.

Les yeux du prince général s'arrondirent.

— Vraiment ? Peut-être a-t-il du sang arabe.

— Allah seul le sait... Maintenant, occupons-nous de lui. Je ne tiens pas à rester trop longtemps sur le front.

Le sourire radieux renaquit sur les lèvres du prince général, qui se tourna vers Remo.

— Tout est arrangé. Mon chauffeur personnel va vous accompagner. Où souhaitez-vous aller ?

— À Abominadad.

— Abominadad ? Vous allez tuer Maddas ?

— Si seulement...

— Si seulement quoi ?

— Peu importe, soupira Remo. Faisons démarrer cette caravane.

— Bien. Isma ! cria le général.

Un homme s'approcha, ressemblant plus à un portier d'hôtel qu'à un soldat. Il écouta les instructions de Bazzaz.

— C'est arrangé, fit ce dernier à Remo. Isma va vous guider jusqu'à la ville de Fahad, où nous avons des contacts avec la résistance. Vous les trouverez rue de l'Afrite. Demandez Omar. Il vous conduira en Irait.

— Excellent. Allons-y.

Le chauffeur ouvrit la portière du véhicule militaire. Remo eut la surprise de constater que les sièges étaient recouverts de vison blanc ; le tableau de bord semblait gainé de vieux cuir de Cordoue.

— Ne me dites rien, fit Remo au prince général. C'est votre voiture personnelle ?

— Oui. Comment avez-vous deviné ?

— Elle dégage le même parfum que vous, répondit Remo en s'installant au volant.

— C'est de l'huile de bain parfumée *Old Spice*.

Le cheik s'approcha et, avant que Remo ait pu l'en empêcher, l'embrassa sur les deux joues.

— *Salaam Aleikoum*, Maître de Sinanju.

— Ouais, *Shalom*, à vous aussi.

Soudain, une sirène retentit, venant de la tente du prince général. Toutes les lampes du véhicule militaire APC où se trouvait Remo se mirent à clignoter, comme celles d'un arbre de Noël, sur fond de hurlements stridents.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Remo.

— Non ! fit Bazzaz d'une voix horrifiée.

Le cheik pâlit si vite que sa barbe sembla s'assombrir.

Dans tout le camp les soldats sautaient dans des combinaisons anti-attaques chimiques. D'autres, plus braves, fonçaient vers les camions. Certains mirent en branle les ventilateurs. Ceux-ci rugirent, envoyant des nuages de sable compact et confirmant ce que Remo commençait à soupçonner.

C'était une attaque aux gaz. Et il se trouvait au beau milieu.

CHAPITRE XXIX

Dans les ténèbres, il n'y avait rien. Pas de sons. Pas de goût. De lumière. De chaleur. Le froid n'était plus qu'une vague réminiscence et non une sensation palpable. Juste le souvenir du froid et de l'humidité, et un goût métallique très, très amer.

Pourtant, les ténèbres étaient froides. Humides. De l'eau. Elle aussi était froide. Mais on ne sentait pas le froid car il n'y avait pas de sensations.

Quelque part dans l'obscurité s'alluma une flamme immatérielle. La conscience revint. Était-ce le Vide ? La question resta muette, la réponse inexistante. La conscience se dilua. Ce n'était pas le bon moment. Peut-être essaierait-il la prochaine fois. S'il y avait une prochaine fois. Si une éternité n'avait pas déjà passé depuis son dernier assaut de conscience.

Comme celle-ci se fanait, une voix, féminine et discordante, comme une cloche faite du métal le plus vil, transperça l'immensité silencieuse des abysses.

Tu ne peux plus le sauver. Tu l'as perdu. Il est à moi. Tu es mort. Finis de mourir, être obstiné.

La voix devint un rire diabolique qui accompagna son esprit en déroute au plus profond du puits, dont le froid aurait dû le glacer, mais il ne le sentait pas.

CHAPITRE XXX

Remo referma la portière du véhicule. Les instruments du tableau de bord étaient pris de folie ; ce devaient être des détecteurs annonçant la présence de gaz, décida-t-il. Ou alors les effluves de *Old Spice* avaient grippé le mécanisme.

Tout autour de lui, les soldats arabes agissaient avec une discipline qui le surprit. Bientôt, tous les ventilateurs rugissaient, dans un tonnerre qui évoquait un millier d'avions faisant leur point fixe.

Le prince général Bazzaz et le cheik filaient vers un hélicoptère qui décolla dès qu'ils furent à bord, dans un nuage de sable. Mais au lieu de battre en retraite, l'engin se dirigea vers le nord. Remo distingua au passage les masques à gaz que portaient les deux membres de la famille royale. Leur apparente bravoure le surprit.

Tout le monde était maintenant revêtu d'une combinaison étanche, y compris le chauffeur de Remo. Ce dernier trouva un masque à gaz sous le tableau de bord, et l'enfila. C'était un simple filtre, sans réserve d'oxygène. Il prit une inspiration. L'air sentait le charbon de bois, mais était respirable.

Plusieurs minutes durant, les Arabes tournèrent avec ardeur les manivelles actionnant leurs ventilateurs.

— C'est beau, la technologie moderne ! grogna Remo.

L'hélicoptère ne tarda pas à revenir, projetant plus de sable encore et ajoutant à la confusion générale. Remo décida d'attendre que le sable soit retombé pour démarrer. Mais, curieusement, les tourbillons de sable semblaient être rejetés vers l'arrière de la ligne de défense, en dépit de l'activité frénétique des ventilateurs.

Le prince général Bazzaz vint tambouriner à la vitre.

— Il faut battre en retraite ! cria-t-il.

Sa voix était étouffée par le masque.

— Pourquoi ? Les ventilateurs s'en tirent bien.

— Les Iraïtiens progressent. Ils nous ont dupés ! Ils ont eux aussi des ventilateurs plus puissants que les nôtres. C'est la guerre !

— Vous voulez rire, s'exclama Remo.

— Non. Votre véhicule est réquisitionné. Je suis désolé, mais vous devrez vous débrouiller seul.

— Merci beaucoup, fit sèchement Remo.

— Je vous en prie. Descendez de ma voiture, s'il vous plaît.

— Pas question ! rétorqua Remo en faisant démarrer le moteur.

Le prince général fit un bond en arrière. Il avait l'habitude d'être obéi. Pendant qu'il apprenait ce qu'était l'insoumission, Remo fonça.

Bazzaz se tourna et poussa un cri. Les camions démarrèrent vers le sud, à la rencontre de Remo, les ventilateurs devenus inutiles brassant toujours du sable. Le prince général rejoignit son hélicoptère, qui partit en rase-mottes.

Dans la voiture de Remo, les détecteurs de gaz hurlèrent de plus belle. Remo passa la main sous le tableau de bord et trouva un entrelacs de fils, qu'il arracha ; le hurlement cessa, bien que quelques témoins lumineux continuent à clignoter rageusement.

— Abominadad, me voilà !

Bientôt la visibilité devint nulle. La couleur du sable vira lentement à un jaune moutarde malsain. Cramponné au volant, Remo s'en remit à son sens naturel de l'orientation. Il savait qu'il se dirigeait vers le nord et c'était l'essentiel.

Il ne vit pas arriver le camion, jusqu'à ce que sa calandre couleur sable n'émerge de la tourmente comme un requin aux dents gâtées. Et il fonçait droit sur lui. Un chauffeur aux yeux recouverts de grosses lunettes était assis derrière le volant et les containers fixés sur le toit de la cabine larguaient leur gaz jaune diarrhéique.

— Je t'emmerde ! grinça Remo sans dévier sa course.

Le lourd command-car de Remo percuta le petit camion sans même ralentir, défonçant sa calandre. L'engin parut vouloir escalader l'APC, mais ses roues arrière perdirent toute traction ; il rebondit, et l'immense ventilateur fixé sur sa plate-forme s'effondra. Les lames s'autodévorèrent contre le métal de la cabine.

Remo se retourna pour mieux voir. Du camion renversé sur le côté sortaient en sifflant des nuages de vapeur jaune, émanant des containers percés. La cabine était éventrée et le chauffeur, étalé dans le sable, hoquetait comme un poisson hors de l'eau. Son masque à gaz gisait à sa portée, mais il était trop occupé à mourir pour le mettre.

À l'horizon, une colonne de petits camions identiques se dirigeait vers le sud, comme propulsés par leurs propres hélices. Mais celles-ci étaient dirigées vers l'avant, poussant des nuages de gaz. Le vent

soufflait en sens contraire, et les gaz allaient dans toutes les directions, sauf celle où ils étaient censés aller.

« Au diable ! se dit Remo, Juniper peut toujours se refroidir la tête dans les cachots d'Hobsein encore un peu ! »

Il dirigea l'engin vers les camions.

Il passa à côté du dernier de la ligne et le poussa inexorablement vers son voisin. Leur vision périphérique limitée par leurs lunettes, les chauffeurs ne se rendirent compte de rien jusqu'à ce que leurs roues frottent l'une contre l'autre. Et à la vitesse où ils roulaient, cela signifiait la catastrophe immédiate.

Remo vit les deux camions entrer en collision, et tourner sur eux-mêmes en crachant des lames d'hélice et des nuages de gaz avant de s'écraser, imbriqués l'un dans l'autre, en une impossible contorsion métallique.

Il lui suffit ensuite de répéter l'opération avec chacun des camions.

Après que le dernier véhicule eut mordu le sable, Remo tourna le volant jusqu'à ce que son corps lui indique qu'il était dans l'alignement du nord magnétique, la direction approximative d'Abominadad.

Il s'installa plus confortablement, se préparant au long voyage. Mais une question resta dans son esprit.

Comment avait fait Chiun toutes ces années durant ? Ce damné kimono était une véritable étuve.

CHAPITRE XXXI

La major Nasur Hamdoon en avait assez de tuer des Kuraniens.

Il avait été heureux de le faire durant les premiers jours de la reconquête du Kuran, lorsqu'il s'était aperçu que les ingrats Kuraniens, loin de l'accueillir en libérateur, répugnaient violemment à l'idée de retourner dans le giron de la mère patrie et faisaient pleuvoir sur leurs frères iraitiens pierres et cocktails Molotov. Ils se prenaient pour qui, au juste ? Des Palestiniens ? Ne comprenaient-ils pas que le destin des Arabes était de s'unir ?

Aussi, lorsque les Arabes du Kuran libéré se retournèrent contre lui avec leurs pitoyables armes, Nasur tira dans le tas. Les Kuraniens survivants prirent le maquis et commencèrent à poser des bombes et à tirer du haut des toits.

Les troupes iraitiennes commandées par Hamdoon choisirent alors des civils au hasard, et les exécutèrent selon des méthodes variées. Parfois, on les saignait à blanc, et leur sang était recueilli afin de servir de plasma pour le cas improbable où les Américains auraient le courage d'attaquer.

C'était le bon vieux temps... pensa mélancoliquement le major Hamdoon tandis que le soir tombait sur le désert. Il y avait plein de Kuraniens à tuer et quantité d'excuses pour le faire. Et maintenant, il vivait dans son char T-72 solitaire, pratiquement le seul abri sûr dans tout ce pays. En fait, c'était même la seule habitation de la province Maddas, comme on appelait maintenant le Kuran occupé.

Perché sur sa tourelle, le major Hamdoon porta ses jumelles vers la Route de l'Amitié Irait-Kuran. Elle s'arrêtait net à vingt kilomètres de là : les Ouskédites avaient impoliment refusé de payer pour son extension à l'époque où l'Irait guerroyait contre l'Irug, une autre croisade imaginée par le président Hobsein. S'ils n'avaient pas été aussi avares, ils auraient également été libérés, pensait Hamdoon avec amertume. Il espérait leur prochaine libération, car sa mutation dans le désert l'avait empêché de participer à la redistribution des richesses kuraniennes ; et maintenant il n'y avait rien à voler au sud du Kuran. Aussi, le major Hamdoon attendait-il avec impatience une attaque américaine. Ils auraient alors une excuse pour absorber ces feignants et corrompus Ouskédites. Et il y aurait plein de Marines à tuer.

Hamdoon en avait assez de s'en prendre à d'autres Arabes, même à ceux qui étalaient avec arrogance leur prospérité, quand d'autres allaient nu-pieds.

Un rugissement sourd en provenance du sud attira son attention. Il leva ses jumelles. Un véhicule anguleux et inconnu remontait la Route de l'Amitié, ce qui ne manquait pas d'intérêt, puisque, techniquement parlant, elle ne menait nulle part.

Hamdoon scruta l'horizon sud et maudit l'obscurité ; il espérait avoir bientôt l'occasion de récupérer des lunettes infrarouges sur les cadavres des Américains. On lui avait dit qu'elles valaient quatre mille dollars pièce.

Un véritable pactole en monnaie iraitienne.

Le clair de lune fit scintiller un véhicule rapide, fonçant vers lui, tous phares éteints. Ce devaient être les Américains ! Le cœur battant, Hamdoon rentra dans sa tourelle et pointa le canon vers la route. Le véhicule, quel qu'il soit, ne passerait pas.

Il ne tira cependant pas. À la réflexion, un obus de 125 mm casserait certainement les précieuses lunettes infrarouges. Il valait mieux intimider les Américains pour qu'ils se rendent.

Le véhicule était long, large et blindé, constata le major à la lumière de son projecteur de tourelle.

— Halte ! cria-t-il en un anglais rugueux.

À son grand contentement, la voiture blindée s'arrêta docilement. Une porte s'ouvrit dans un déclic et un homme en sortit, grand et mince, vêtu d'un long vêtement noir semblable à un *thobe* ouskédite ou un *dishdash* kuranien. Ce n'était pas un Américain, se dit Hamdoon avec dégoût. Il ne portait pas de lunettes infrarouges.

— Que fais-tu ici, effendi ? demanda-t-il en arabe.

L'homme lui répondit en anglais :

— Donnez-moi un coup de main, mon vieux. Je cherche la ville de Fahad. Ça vous dit quelque chose ?

— Qui es-tu ? interrogea la major, perplexe devant le comportement si peu agressif de l'étranger.

— Juste un voyageur anonyme qui tente d'atteindre Fahad.

— J'aimerais connaître ton nom.

— Remo. Maintenant, indiquez-moi la direction de Fahad et, pendant que vous y êtes, enlevez ce char de mon chemin.

— Tu parles comme un Américain.

— Et vous comme un Arabe au cerveau atrophié.

— Est-ce une insulte ?

— Est-ce que Maddas Hobsein est un taré ?

— J'ai posé ma question en premier.

L'Américain eut un sourire. Ses yeux ne clignaient pas sous le puissant rayon du projecteur, mais s'étrécirent en minces fentes orientales. Ils brillaient d'un éclat sombre, menaçant. Hamdoon pointa le canon vers la poitrine de la silhouette noire.

— Es-tu prêt à mourir, incroyant ?

— Pas avant que vous m'ayez indiqué la direction de Fahad.

— Je ne ferai jamais une chose pareille !

Soudain, l'homme exécuta une sorte de bond, suivi d'un saut périlleux, pour atterrir en équilibre parfait sur le canon.

Le major Hamdoon n'avait jamais étudié ce cas de figure à l'académie militaire. Il se contenta de secouer le levier de tourelle de droite à gauche. Le canon dansa une ronde endiablée. L'homme marcha vers la tourelle sans que son équilibre ne flanche.

Il cueillit Hamdoon à bout de bras, ce qui surprit le major. Il croyait que les Américains n'étaient bons à rien. Sinon faire du cinéma.

— Coucou ! fit l'homme, dois-je répéter ma question ?

— Je suis musulman. Je ne crains pas la mort.

Deux doigts frappèrent le projecteur, qui se brisa dans un déluge d'étincelles.

Peux-tu répéter ta question ? demanda Hamdoon poliment.

— Montrez-moi la direction de Fahad.

Hamdoon pointa son doigt vers le nord.

— C'est par là. Soixante-dix kilomètres environ.

— Ça fait combien de miles ?

— Autant que tu le souhaiteras, répondit le major, qui n'avait pas compris la question.

— Les Iraitiens peuvent être coopératifs, quand ils veulent, conclut l'homme gaiement. Maintenant enlevez ce tas de ferraille de mon chemin.

— Avec plaisir, en échange d'une faveur de valeur égale.

Les yeux de l'Américain flottaient dans la pénombre comme des

étoiles brillant d'un éclat maléfique dans ses orbites.

— Je t'échange cette information contre une paire de lunettes infrarouges.

— Pour quoi faire ?

— Voir arriver les Américains.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, l'ami, ils sont déjà là.

— Mais je ne vois que toi !

— Ça suffit largement. Maintenant, virez votre char.

— Je refuse de le faire avant que tu ne m'aies donné de quoi transformer le jour en nuit.

— Vous voulez dire la nuit en jour ?

— C'est ça, fit Hamdoon en se demandant comment il avait pu confondre ces deux mots aussi longtemps.

L'Américain leva deux doigts et les plongeait dans les yeux du major, si vite qu'il ne ressentit aucune douleur. Juste le noir.

Il entendit dans des ténèbres maintenant éternelles :

— Ne vous en faites pas, j'enlèverai moi-même le char. Restez là et profitez du paysage.

La cité de Fahad était une véritable ville fantôme. C'est ce que put constater Remo lorsqu'il y fit son entrée, plusieurs heures plus tard, alors que le soleil pointait à l'horizon.

En chemin, il avait rencontré quelques patrouilles composées de deux hommes et d'une Land Rover. Après que les deux premières l'eurent assuré que, oui, il se trouvait bien sur la route de Fahad – et au fait, il était désormais prisonnier de l'armée irakienne –, Remo ne jugea plus utile d'arrêter le command-car pour briser des cous irakiens. Il se contenta de leur passer dessus.

Ce faisant, il était de plus en plus impressionné par la technologie allemande. Le véhicule cahotait à peine en écrasant les corps irakiens, et soit ils n'avaient pas le temps de crier, soit l'isolation sonore était tout aussi excellente. Si un jour il avait besoin d'un command-car blindé, il choisirait ce modèle.

Fahad avait été littéralement nettoyée. Certains immeubles, par miracle, tenaient encore debout, mais toutes leurs vitres avaient été enlevées ; on avait volé les fenêtres, chambranle compris.

Remo chercha en vain les plaques de rue. Ils ont volé même ces putains de plaques, songea-t-il. Comment trouverait-il la rue de l'Afrite ?

Une femme en *abayuh* d'ébène courut se mettre à l'abri quand il tourna le coin de la rue, et un enfant lui lança une pierre qui rebondit contre la vitre blindée. Ce fut le premier échantillon d'humanité qu'il rencontra.

Au centre de la ville se trouvait un rectangle de terre qui avait dû être un parc. On voyait les emplacements où s'étaient trouvés les dattiers qui, de toute évidence, devaient désormais égayer des jardins iraitiens. Le sol nu semblait fraîchement retourné.

— Ma parole, ils ont aussi volé la pelouse ! s'exclama Remo à haute voix.

Au milieu du parc se dressait un derrick. Remo se demanda pourquoi il n'avait pas déjà pris le chemin de l'Irait, puis comprit en voyant un cadavre en djellaba blanche se balancer au bout d'une corde. C'était la potence locale.

Remo freina et sortit de son command-car ; il mit ses mains en porte-voix.

— Y a-t-il quelqu'un ? Je suis américain. Ami ou ennemi, viens me chercher. Loup y es-tu ?

Le temps passa. Un oiseau piailla quelque part. Il semblait affamé.

Puis des hommes, des femmes et des enfants surgirent de partout. Les hommes étaient âgés, les femmes bouleversées, et les enfants étaient des enfants, surexcités par l'incident.

— Les Américains ! Ils sont là ! C'est les Américains ! hurlaient-ils.

— Pas de panique, il n'y a que moi, leur dit Remo, ce qui doucha l'enthousiasme de la foule comme un jet d'eau froide.

— Un seul ? s'exclama une femme âgée.

— Désolé. Écoutez, je dois trouver Omar. C'est le cheik Fareem qui m'envoie.

— Omar le Résistant ? Tu arrives trop tard, Américain. Il est derrière toi.

Remo se retourna. La seule personne derrière lui était suspendue à un derrick, et un rapace se perchait sur sa tête pour constater qu'un oiseau plus matinal que lui avait déjà becqueté les yeux.

Remo se tourna vers la foule.

— C'est facile d'aller d'ici à Abominadad ?

— Lis-tu l'arabe ? demanda un vieil édenté.

— Non.

— Alors, tu ne peux y aller. Les rares poteaux indicateurs qui restent sont en arabe, et le chemin est long, sinueux et infesté de chiens iraitiens.

Il cracha dans la poussière.

— Mais je dois y aller, dit Remo.

— Quand un homme est suffisamment désespéré, tout devient possible...

— C'est un encouragement ?

— Si tu te rends aux envahisseurs iraitiens, ils te conduiront à Abominadad. Mais uniquement si tu leur parais important ; sinon, ils te charcuteront le ventre avec leurs baïonnettes.

— Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

— Parce qu'ils s'ennuient et connaissent depuis longtemps la couleur des entrailles kuraniennes.

— Pigé. Où est le détachement iraitien le plus proche ? Et j'ai besoin de types parlant anglais.

— Il y a des Iraitiens dans la prochaine ville, Hamas. C'est là que se sont réfugiées nos jeunes femmes, par peur d'être violées. Mais les Iraitiens ont torturé des vieilles pour les faire parler, et ces soi-disant frères arabes humilient désormais la fleur de notre féminité.

— Montrez-moi où est Hamas, et je briserai quelques crânes iraitiens de votre part.

— C'est bon. Mais dis-moi, Américain, quand arriveront les Marines ?

— Je ne sais pas. Si je peux me rendre à Abominadad, peut-être qu'ils n'auront pas à débarquer.

— Au nom d'Allah, aidez cet homme juste à trouver le chemin de Hamas.

Le point de contrôle iraitien sur la route de Hamas consistait en un char T-72 avec une chenille brisée d'un côté de la route, une Jeep sur cales de l'autre. Un caporal ronflait sur le pare-chocs du char, un autre se tenait derrière la mitrailleuse de la Jeep, fumant une cigarette turque dont Remo sentait l'odeur depuis trois kilomètres.

Remo s'arrêta, sortit du command-car et frappa dans ses mains pour attirer l'attention des Iraitiens.

— C'est ici, Hamas ? Là où sont allées les femmes ?

Les soldats regardèrent la bosse au niveau de son bas-ventre et en tirèrent une conclusion prématurée.

— Tu es un déserteur américain ? demanda le caporal.

— Ça se pourrait.

— Venu échanger un command-car contre des femmes arabes ?

— Vous avez tout compris. Conduisez-moi à ces femmes, et cette merveille est à vous. La carte grise est dans la boîte à gants.

— Tu arrives trop tard, les femmes sont parties il y a trois semaines, répondit le servent de la mitrailleuse. Mais si tu veux te faire des Arabes, nous avons quelques hommes qui pourront te convenir.

— Et si je me constituais prisonnier et qu'on oubliait ça ? Je connais les plans secrets de l'offensive américaine. Conduisez-moi à un officiel et je vide mon sac.

— Tu vides ton sac ici ou je vide mon chargeur.

— Je passe la main, dit Remo en partant vers la Jeep.

Le servent ouvrit le feu, et le canon cracha sa ferraille.

Remo laissa siffler les balles au-dessus de sa tête. Il passa sous le nez du tireur et tira sur le levier permettant de changer le barillet ; celui-ci atterrit sur le siège avant.

— Bon. Qu'est-ce qu'on disait ?

— Je n'ai pas peur de toi, cracha le servent. Les musulmans ne craignent pas la mort.

Remo le frappa du plat de la main ; le servent s'effondra, le nez pointant maintenant à l'intérieur de la tête, le cerveau rempli d'esquilles d'os.

Remo bondit vers le char et attrapa la jambe du caporal, qui disparaissait dans la tourelle.

— J' imagine que tu es musulman, toi aussi ?

Une voix caverneuse retentit à l'intérieur du char.

— Oui, mais moi je crains la mort.

— Alors, tu n'aimeras pas ce que je vais te faire si je ne peux pas trouver un officier à qui me rendre.

— Cherche le colonel Abdullah. Il sera heureux d'accepter ta reddition. Et il parle anglais, comme moi.

— Combien de femmes arabes as-tu épuisées ?

— Trop pour m'en rappeler. Désolé, je ne t'en ai pas laissé.

— T'en fais pas pour ça, dit Remo en poussant les jambes du

caporal dans des directions opposées. Le craquement de son os pelvien couvrit ses hurlements.

Le colonel Yassim Abdullah rechigna à accepter la reddition inconditionnelle de Remo, occupé qu'il était à forniquer avec un bouc, et face à un dilemme : se retirer ou pas. C'était une question qui hantait les Iraitiens, dans la paix comme dans la guerre.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Remo, qui n'avait encore jamais vu qui que ce soit se farcir un bouc.

— Parce qu'il n'y a plus de Kuraniens vivants, et si je fais ça à un de mes hommes, la discipline se relâcherait.

Le colonel Abdullah devait être un de ces hommes dont avait parlé le servant iraitien.

Le bouc bêla de peur. Remo, pris de pitié, tira sur une de ses cornes ; le bouc glissa de l'étreinte du colonel avec un « pop » sonore. Le colonel avait les yeux fermés et ne vit donc pas qu'il forniquait dans le vide.

Il finit par conclure, puis remarqua la condition de Remo. Sa moustache à la Hobsein se souleva dans un sourire.

— Pourquoi ne pas avoir mentionné ton problème ? Le bouc pouvait attendre.

— Laissez tomber. Vous n'avez pas l'air surpris de voir un Américain.

— On les attendait d'une minute à l'autre. Pourquoi crois-tu que je profite au maximum du bouc ? Après que les Marines auront débarqué, ils les accapareront tous.

— Bien placé pour le savoir. Pour ma reddition...

— Où sont les autres Américains ?

— Il n'y a que moi.

— Je ne peux me rendre à un seul Américain, voyons ! Mon honneur en souffrirait.

— Vous prenez le problème à l'envers, si j'ose dire. C'est moi qui me rends.

— Pourquoi ?

— Ne me posez pas cette question, et lorsque je serai à Abominadad, je ne dirai pas à Hobsein que vous vous farcissez des animaux.

Les sourcils froncés, le colonel considéra le marché.

— C'est bon, fit-il en tendant une main qui puait le bouc, tope là.

— Je ne tope rien du tout. Bon. Quand arriverons-nous à Abominadad ?

Le colonel regarda le bas-ventre de Remo et soupira.

— Bien après que ton magnifique instrument se sera fatigué.

— Pariez pas trop là-dessus, fit Remo, lugubre.

CHAPITRE XXXII

Maddas Hobsein n'entendit pas le téléphone à travers les chocs mats et charnus. Puis ceux-ci s'interrompirent.

— Pourquoi me laisses-tu, ma douce ? demanda-t-il en levant son visage de l'oreiller.

Ils se trouvaient dans une chambre de torture au plus profond du Palais des Regrets, sur un lit de fer médiéval. Les pointes avaient été remplacées par un matelas.

Quatre paumes rougies dominaient son derrière. L'une d'entre elles disparut, puis revint avec un combiné de téléphone qu'elle porta aux lèvres de Maddas.

— Occupe-toi de tes affaires et je te finirai ensuite.

— Bien, ô adepte universel, dit le Fléau des Arabes, soumis.

Sa voix s'affermir lorsqu'il aboya dans le téléphone :

— Ne vous ai-je pas dit que je ne voulais pas être dérangé ?

— Mille pardons, Vénéré Chef, chevrota le ministre de la Défense, mais notre offensive s'est effondrée.

Maddas cligna des yeux. L'attaque aux gaz. Bien sûr. Il l'avait oubliée. Comme il s'attendait à mourir sous les bombes américaines à tout instant, il avait laissé ses généraux s'occuper des détails.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les camions se sont renversés. On en envoie d'autres ?

— Non. De toute évidence, ils ont de plus gros ventilateurs que nos espions en Arabie Ouskédite nous l'avaient dit. Rappelez-les et faites-les exécuter.

— Mais nous n'aurons plus d'espions en territoire ennemi !

— Mieux vaut plus d'espions que de mauvais espions. Obéis ou tes enfants seront pendus sous tes yeux.

— Mais je n'ai pas d'enfants. Vous confondez peut-être avec mon prédécesseur, que vous avez découpé et servi à sa femme. Froid.

— Alors, je ferai décapiter ta femme sous tes yeux. Obéis !

— Il y a... autre chose, Vénéré Chef. Nos vaillantes troupes ont

capturé un espion, qui propose de vous fournir les plans d'attaque des Américains.

— Ça me rappelle quelque chose, gronda Hobsein. Homme ou femme ?

— Homme. Et plutôt libidineux.

— Il a des cheveux et des yeux sombres, et des poignets très épais ?

Le ministre hésita, pensant à une question piège. Puis il se jeta à l'eau.

— Oui, Vénéré Chef, mais comment le savez-vous ?

— Tu avais raison, dit Maddas en tournant la tête. Il est venu.

— Ne doute jamais de mes paroles, susurra Kimberly Baynes, et tes désirs seront exaucés.

Hobsein revint au ministre de la Défense.

— Envoyez-moi cet espion.

— Tout de suite, Vénéré Chef.

Kimberly remit le téléphone sur son combiné et ajusta les cordes qui entravaient le Maître Absolu de l'Irait et du Kuran.

— Tu peux me finir, soupira Maddas.

— L'homme qui va venir est un agent américain.

— Je sais. Je t'en prie, continue de faire ton devoir, patriotique.

— C'est lui qui a noué des foulards jaunes au cou de ta famille et de tous ceux qui refroidissent à la morgue.

— Il le paiera de sa vie. Quand il s'est fait passer pour une femme, au début, il a dû se travestir. Il n'y a rien de pire qu'un travesti. Sauf un juif.

— Je lui réserve un destin plus intéressant. C'est le meilleur assassin du monde. Il pourrait te servir.

— J'ai tous les assassins qu'il me faut. Maintenant, ma douce, continue.

— Celui-ci pourrait défaire n'importe quel ennemi, sans peur, infailliblement. Tu n'auras qu'à demander.

— Comment contrôler un tel homme ? fit Maddas intéressé, oubliant son postérieur brûlant.

— Je m'en chargerai, car il est voué à être mon esclave à jamais.

— Tant que tu gardes tes mains d'artiste vouées au postérieur de

Maddas Hobsein, et nul autre.

— Bien sûr.

Une main poussa son visage contre l'oreiller parfumé, et les autres se mirent au travail. Maddas soupira. Comment un homme qui se sentait si bien pourrait-il ne pas être destiné à gouverner l'Arabie entière ?

Remo Williams était satisfait.

Après qu'il eut convaincu le colonel Abdullah d'accepter sa reddition, on ne traîna pas ; un hélicoptère le déposa sur un aéroport en plein désert, où l'attendait un Shukoi-7 prêt à décoller. On l'escorta jusqu'à son siège, derrière le pilote, et, en tant que déserteur honoré, on lui demanda s'il avait un désir à exprimer.

Il demanda du riz. Et, à son grand étonnement, on lui en apporta un bol, qu'il dévora avec ses doigts.

Tout se passait bien. Bientôt, il serait à Abominadad. On l'emmènerait voir Maddas, et il lui expliquerait qu'il ne parlerait qu'en présence du révérend Juniper Jackman et de Don Cooder, afin qu'ils puissent témoigner qu'il trahissait son pays de son plein gré. Une fois qu'ils seraient réunis, il prendrait Maddas en otage et exigerait un avion en partance pour les États-Unis.

En fait, il avait bien l'intention de se faire Hobsein malgré tout. D'après ce qu'il avait vu au Kuran, ce cinglé méritait mille morts. Une suffirait. Smith n'allait pas apprécier, mais après tout, ils n'étaient pas destinés à se revoir.

Il lui fallait encore retrouver Kimberly en Arabie Ouskédite avant d'être définitivement débarrassé de Smith, mais il préféra oublier ce détail.

L'avion survolait Abominadad. L'essentiel de la ville était composé des immeubles en béton de quatre sous que l'Union soviétique avait imposés à l'ensemble du tiers monde. Les dômes verts des mosquées et les minarets ajoutaient la touche orientale. Ici et là, une raffinerie mise en chômage technique par l'embargo sur les produits chimiques nécessaires au raffinage du pétrole brut. Les tanks américains, pensa Remo, ne seraient pas gênés par les embouteillages iraitiens.

Son regard s'arrêta sur les cimenterres croisés de la place de la Renaissance-Arabe, maintenus par des statues dupliquant les avant-bras épais de Maddas. Il avait lu que ces mains étaient des répliques parfaites de celles du maître de l'Irait, empreintes digitales comprises.

Un aide de camp remarqua son intérêt et dit :

— Un coutelier allemand a forgé ces cimenterres. Ils ont coûté des

millions.

— Pas de doute, les Allemands ont su profiter de la fête, marmonna Remo.

Une escorte militaire d'honneur amena Remo à un véhicule blindé. Tous les soldats ressemblaient à des clones de Maddas Hobsein en différents modèles : gros, minces, grands, petits. L'un d'entre eux, version XL, s'avança.

— Bienvenue en Irait. Je suis le ministre de la Défense, le général Razzik Azziz, dit-il sans tendre la main, un sourire diplomatique aux lèvres.

Dans ses yeux, Remo put lire son mépris envers celui qui trahissait son pays. D'accord, pensa Remo, qu'il s' imagine ce qu'il veut. La surprise n'en sera que plus grande.

Le véhicule quitta l'aéroport. Maddas Hobsein, passant sous les cimenterres que Remo avait vu d'en haut.

— Je n'aimerais pas être sous ces machins pendant un tremblement de terre, remarqua Remo.

— Ils sont aussi tranchants que le meilleur des rasoirs, annonça fièrement Azziz, ce sont les armes qui découperont l'opposition mondiale, laissant l'univers entier étripé par la puissance iraitienne.

— Pas mal. Vous devriez imprimer ça sur vos dépliants touristiques. Au fait, où allons-nous ? J'ai beaucoup à dire et ne veux pas perdre de temps avec des sous-fifres.

— Notre Vénéré Chef, Maddas Hobsein, a requis votre présence au Palais des Regrets.

— Ça me va, fit Remo.

Son front soucieux démentait ses paroles. Tout se passait vraiment trop bien... Mais peut-être était-ce la volonté d'Allah ou quelque chose comme ça.

Le véhicule blindé descendit une rampe qui l'amena dans les profondeurs du palais. On fouilla Remo pour la troisième fois, et, cette fois-ci, les soldats découvrirent le foulard jaune de Kali, enfoui dans les profondeurs de sa manche. Pour une raison ou pour une autre, leur trouvaille sembla les échauffer ; le foulard passa de main en main tandis qu'ils discutaient en arabe.

— Nous devons confisquer cela pour la protection de notre Vénéré Chef, dit le ministre de la Défense d'un ton sévère.

— D'accord, fit Remo, les yeux sur le foulard, mais vous me le rendrez après l'entrevue. C'est un porte-bonheur.

Le regard des soldats exprimait que, selon eux, il n'y aurait pas d'« après l'entrevue ».

Bien. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, eux aussi, songea Remo.

Remo fut escorté par des gardes aux bérets noirs, portant des AK-47. Ils le conduisirent jusqu'à une porte en bois ouvragé : sans doute le bureau du président. Selon le plan de Remo, tout ceci devrait être terminé dans deux heures, trois au maximum.

On ouvrit la porte et Remo entra. Deux soldats se tenaient au garde-à-vous de chaque côté d'un vaste bureau. Les drapeaux iraitiens flanquaient l'homme moustachu, qui était assis derrière. Remo dut y regarder à deux fois, mais pas de doute, celui-ci était bien l'original.

Remo se trouvait face au président Maddas Hobsein.

Le Cimeterre des Arabes se leva, une main posée sur son revolver à crosse de nacre.

Les portes se refermèrent, et les gardes se déployèrent dans toute la pièce. Remo, immobile, nota mentalement leurs places respectives. Le ministre de la Défense et Hobsein chuchotèrent un moment puis Azziz se tourna vers Remo :

— Vous pouvez parler à notre bien-aimé Maddas. Je servirai d'interprète.

— Dites-lui que je sais tout sur l'attaque américaine, débita Remo d'un ton saccadé, la date exacte, l'endroit où ils franchiront la frontière, et chaque cible indiquée sur chaque plan d'urgence du Pentagone.

Remo s'interrompit. Le ministre prononça une douzaine de mots en arabe. Maddas écouta sans détourner son regard de Remo, et hocha brièvement la tête.

— Je vous les donne en échange de deux choses, ajouta Remo. D'abord, un asile sûr en Irak. Une maison, des femmes, un bon salaire. Ce que j'ai à dire vaut de l'or, et j'attends des compensations à la hauteur du service rendu.

Maddas absorba la traduction en silence, peignant rêveusement sa moustache, puis marmonna trois mots.

— Si vous souhaitez résider dans notre pays, dit le ministre, notre Vénéré Chef vous demande de vous faire pousser la moustache adéquate.

— Je n'ai pas fini, mais va pour la moustache. Deuxième point : je ne parlerai qu'en présence de Don Cooder et du révérend Juniper Jackman, et personne d'autre. Après leur retour aux États-Unis, ils

pourront ainsi raconter tout ce qui se sera passé ici.

— Pourquoi demandez-vous cela ? fit Azziz.

— Simple. Je ne suis pas venu ici sur un coup de tête. Je faisais partie de la CIA. Je veux qu'ils sachent combien il en coûte d'essayer de me baiser. Ils seront peut-être virés lorsque tout va péter.

Un mince sourire naquit sur les lèvres cruelles de Maddas. « Vas-y, pensa Remo, avale-moi ça, sac à puces. Lorsque j'en aurai fini avec toi, on t'appellera Cul Mort. »

— Le marché est-il conclu ? s'enquit-il innocemment.

Hobsein marmonna dans sa moustache et leva les mains comme un prêtre donnant l'absolution. Le ministre intervint.

— Notre Vénéré Chef accepte vos conditions. Mais il a une question à vous poser. Que signifie le foulard jaune que vous cachez sur vous ?

C'était la seule question non prévue au programme. Remo fronça les sourcils.

— C'est... un mouchoir. C'est ça, un mouchoir. J'ai pris froid.

Et Maddas Hobsein éclata de rire, l'estomac tressautant, la tête rejetée en arrière. Les gardes se regardèrent, anxieux de savoir s'ils devaient l'imiter. Maddas leva les mains pour les encourager et leur rugissement emplit la salle.

Remo était le seul à ne pas voir ce qu'il y avait de drôle.

Puis une porte intérieure s'ouvrit. Seul un garde eut assez de présence d'esprit pour remarquer le mouvement, et porta la main à son revolver. Maddas Hobsein dégaina plus vite que lui et sa balle traversa la poitrine du soldat trop zélé, projetant des débris de son cœur sur le mur.

Les rires moururent. Sans parler du garde.

Remo se rendit à peine compte de l'incident, car ses oreilles bourdonnaient. Dans l'ouverture de la porte se trouvait une femme en noir, ses yeux violets moqueurs derrière la fente de l'*abayuh*... Ses deux mains visibles étaient croisées sur son estomac. Ses ongles jaunes dégageaient quelque chose de malsain. Et de son corps séduisant émanait une odeur qui s'infiltra dans les narines de Remo comme des tentacules invisibles.

— Oh, non ! gémit Remo.

Il tomba à genoux, tentant de repousser les tentacules odorants de Kali. Mais il était trop tard.

— Prosterne-toi devant moi, ô Maître de Sinanju, ordonna Kimberly Baynes, triomphale.

Et Remo toucha le tapis persan de son front, écrasant des larmes contre le tissu. C'était un piège, et il y était tombé à pieds joints. C'en était fait de Sinanju.

— Désolé, Chiun, sanglota-t-il. J'ai tout gâché. Je voulais tenir ma promesse. Vraiment.

CHAPITRE XXXIII

Le Président des États-Unis faisait les cent pas dans le cabinet de guerre de la Maison-Blanche : Il l'arpenait comme un lion en cage depuis les premiers comptes rendus signalant une attaque aux gaz sur la zone neutre kurano-ouskédite.

— Il faut attaquer maintenant, dit le commandant de l'état-major des Forces armées.

Il était nerveux. Le *Washington Post* avait publié à la une un article déclarant que sa carrière était liée au succès de l'opération Vent de sable. Et comme tout le monde croyait le *Post*, il savait que leur prophétie pouvait fort bien se réaliser d'elle-même. Si ce n'était d'ailleurs déjà fait.

— J'ai besoin d'informations précises, ragea le Président. Si cette saleté se répand au-delà des frontières, ce sera le souk. Tout le Moyen-Orient peut exploser. Sans parler d'Israël. Nul ne peut dire comment l'État juif va réagir.

— Nous avons les hommes, les machines et la force de frappe, insista le commandant. Il nous suffit d'un mot.

Le secrétaire de la Défense intervint aussitôt, comme tout le monde s'y attendait. La rivalité entre le secrétariat et l'état-major était légendaire.

— La prudence me semble nécessaire, monsieur le Président. Les forces iraitiennes sont enterrées dans des positions bien défendues et seront difficiles à déloger.

— C'est pourquoi nous devons frapper Abominadad, renchérit le commandant. Nous n'avons même pas à déployer nos troupes. Un coup au but, et tout est fini.

— Pas avec un million d'Iraitiens en armes, prêts à déferler vers le sud, contra le secrétaire. Je suis d'accord sur un point avec l'état-major : nous pouvons détruire Maddas et son haut commandement en une nuit, et démembrer son armée en une semaine. Mais nous devons voir plus loin. Nous sommes alliés aux Syriens, aux Égyptiens, aux Kuraniens, aux Ouskédites et à d'autres forces arabes. Qui sait comment ils vont réagir s'ils nous voient bombarder d'autres Arabes.

— Absurde. Les Ouskédites nous ont suppliés dès le début de

lancer une offensive préventive. L'émir du Kuran nous a donné carte blanche pour opérer sur son sol avec les armes de notre choix.

— Et tout le monde sait que l'émir a fait une croix sur son pays. Il s'en contrefiche. Il est en train d'acheter le Canada. Et les autres forces arabes ne nous appuient que parce que les Ouskédites les ont payées cher, et cash ! Ce sont virtuellement des mercenaires. De plus, poignarder son allié dans le dos est une tradition arabe. Relisez leur Histoire.

Le Président coupa court à la discussion.

— Quelles sont les pertes ? Je veux des chiffres.

Les deux hommes foncèrent sur leurs téléphones. Lorsqu'ils raccrochèrent, ils semblaient surpris.

— Pertes nulles de notre côté, dit le commandant.

— C'est ce que j'ai cru comprendre aussi, renchérit le secrétaire.

— Après une attaque aux gaz ?

— Les comptes rendus indiquent que lorsque les nappes de gaz ont franchi la zone neutre, la première ligne de défense ouskédite a avancé.

— Ils ont contré l'attaque ?

— Non, leur avance était plutôt tactique. C'était une sorte de résistance inversée.

— Une quoi ?

— Ils ont filé comme des lapins, synthétisa le secrétaire. Loin du gaz. Du sarin, une vraie saleté qui vous tue en quelques secondes.

— Alors, qui a arrêté les forces iraitiennes ?

— Nul ne le sait, admit le commandant.

Le Président fronça les sourcils, pensant à son joker sur le terrain. Smith et CURE étaient-ils derrière tout ça ?

— Y a-t-il eu d'autres manifestations ? demanda-t-il.

— Non. Et cela fait quatre heures. On dirait qu'ils ont donné l'assaut sans trop y croire, puis se sont retirés.

— Je crois qu'ils font monter la pression à cause de leur foutu ambassadeur, avança le secrétaire.

— Nous n'avons qu'un cadavre à leur offrir. On dirait qu'ils l'ont deviné et préparent des représailles, pensa à voix haute le Président.

— Réaction typique de Maddas, souligna le commandant. Je suggère qu'on le réduise en bouillie.

— Peut-être n'avait-il pas le choix... suggéra le secrétaire.

— Expliquez-vous.

— Maddas Hobsein commence à voir où il a mis les pieds. Nous avons reçu d'Abominadad des rapports plutôt étranges. Il semblerait que toute sa famille ait été assassinée, y compris ses beaux-frères, qui n'ont jamais cessé de comploter contre lui. Ils ont peut-être fini par passer à l'action, et Hobsein les a éliminés. Ou alors son entourage politique a fait pression sur lui et l'a poussé à nous provoquer. C'est un dictateur, ne l'oublions pas. Pour garder le pouvoir, il est absolument obligé de montrer sa force de temps en temps.

— Possible, fit le Président. Que dit la CNN ?

Le secrétaire alla allumer un poste de télévision ; les trois hommes regardèrent en silence les dépêches présentées par un speaker dont la coiffure ressemblait à une sculpture de régisse.

« Un communiqué provenant du ministère des Affaires étrangères iranien – l'Iran arabe, et non l'Iran persan – affirme que le révérend Juniper Jackman est bien traité et profite de son statut d'invité. Néanmoins, son destin est lié à celui de l'ambassadeur Turki Abaatira, toujours porté disparu. »

— Qu'en disent les médias ? marmonna le Président.

— Ils sont unanimes, rétorqua, le secrétaire de la Défense. Ils pensent que vous devriez pulvériser Abominadad pour avoir osé kidnapper un ex-candidat à la présidence.

— Si je le fais, Jackman y passe. Et Cooder aussi.

— Beaucoup de journalistes briguent la place de Cooder.

Un portrait apparut derrière le présentateur, celui d'un homme aux pommettes hautes et au regard mort.

« Un nouveau mystère se pose : l'identité du défecteur américain qui est arrivé aujourd'hui à Abominadad. Bien que son nom n'ait pas été communiqué, une dépêche du ministère de l'Information proclame qu'il s'agit d'un défection importante, ayant de graves répercussions sur les efforts américains visant à isoler l'Iran. »

— De quel Iran s'agit-il ? demanda le commandant.

— Le mauvais.

— Pourquoi, il y en a un bon ?

Le Président les fit taire d'un geste impatient. Il était très pâle et ne quittait pas l'écran des yeux.

L'image passa au clone de Maddas Hobsein qui lisait ses discours et

communiqués sur l'écran. Il débitait son texte pendant que des sous-titres en anglais approximatif apparaissaient et disparaissaient.

« Le défecteur est un assassin directement contrôlé par le Président des États-Unis et personne d'autre. Le président Maddas Hobsein a annoncé aujourd'hui que cet assassin a pu constater le caractère criminel des positions américaines et accepté de se mettre au service de l'Irait – je veux dire de l'Iran. Notre Vénéré Chef a affirmé que désormais aucun dirigeant qui a rejoint le front arabe anti-iranien ne peut espérer dormir tranquille. Car le... »

Le Président éteignit la TV d'un geste rageur. Il était blanc comme un linge.

— Maddas doit être vraiment à bout de ressources pour lancer des bobards pareils, dit le commandant. Prétendre que la Maison-Blanche emploie des tueurs à gages !

Personne ne répondit.

— Ce sont des bobards, hein ? ajouta-t-il.

Derrière le dos du Président, le secrétaire de la Défense secoua négativement le doigt.

— Nous restons sur nos positions, fit le Président d'une voix rauque.

— Jusqu'à quand ? demanda le commandant, déçu.

— Jusqu'à nouvel ordre.

Et le Président quitta la pièce. Le secrétaire et le commandant se regardèrent.

— Il n'a pas digéré ce dernier communiqué, non ? souligna le commandant.

— Vous savez comment ce taré d'Arabe vous embobine. Ce type est un barbare.

— Si cela ne tenait qu'à moi, il serait comme Attila le Hun.

Le secrétaire le questionna d'un sourcil.

— De l'Histoire ancienne.

Le Président leva le combiné rouge d'une main tremblante.

— Smith, j'ai vu votre homme à la télévision.

— Vraiment ?

L'imperturbable Smith semblait ébranlé ; ce qui ne rassurait guère le Président.

— Dans un communiqué d'Abominadad. Il serait passé à l'ennemi.

— Ridicule.

— Maddas dit que les chefs d'État pro-kuraniens peuvent numéroter leurs abattis.

— Je ne peux croire...

— Dites-moi, Smith, s'il est bel et bien passé à l'ennemi, suis-je en sécurité ?

— Si Remo est devenu l'instrument de Maddas Hobsein, nul n'est en sûreté.

— Je vois. Que recommandez-vous ?

— Choisissez un abri sûr et restez-y. Ne me dites pas où. Je dois me considérer en danger, moi aussi, et Remo pourrait toujours me forcer à parler.

— Bien vu. Quoi d'autre ?

— Si l'information se confirme, vous n'aurez pas d'autre choix que de démanteler CURE, car cela voudrait dire que Maddas connaît tout des activités de l'organisation. Et qu'il pourrait les rendre publiques.

— Mais vous êtes mon seul espoir ! Vous connaissez cet homme. Comment il fonctionne. Où sont ses points faibles. Comment le raisonner.

— Je dois vérifier, monsieur le Président. Veuillez raccrocher.

Les dix minutes qui suivirent furent les plus longues de la vie du Président. Enfin, le téléphone sonna.

— J'ai vu une rediffusion de la dépêche de la CNN, dit gravement Smith. Il n'y a aucun doute : ce n'est pas un complot ni un faux. Remo est passé à l'ennemi. Je ne peux que soupçonner ses raisons. Mais, au nom de votre propre survie politique, CURE doit cesser de fonctionner.

— J'emmerde ma survie politique ! J'essaie de sauver ma peau en premier. Et le pays. Je veux que vous me conseilliez. Il y a sûrement un moyen de contrer ce type.

— La seule contre-mesure que je connaisse est décédée il y a quelques semaines. Je ne vois pas d'autres solutions viables.

— Restez près du téléphone, Smith, ordonna le Président. Je vous recontacterai.

CHAPITRE XXXIV

— Alors, dit Maddas Hobsein après le départ de l'équipe vidéo, voici donc l'assassin qui a semé des cadavres partout dans mon beau pays.

— Il ne comprend pas l'arabe, remarqua Kimberly Baynes.

Tous deux regardaient Remo Williams. Lui regardait Kimberly avec un mélange de désir et de haine dans les yeux.

Kimberly portait son *abayuh*, son visage était découvert, et ses cheveux blonds cascadaient sur ses épaules. Ses bras cachés dérangent l'ordonnance de l'*abayuh* de leurs mouvements fluides et arachnéens. Elle était restée dans l'ombre pendant que l'équipe filmait Remo, et n'avait ôté son voile qu'après leur départ.

— Je n'aime pas la façon dont il te regarde, fit Maddas à Kimberly.

— Son corps me désire mais son esprit me méprise, dit-elle en riant.

— Il est trop dangereux. Il doit mourir.

Maddas dégaina son revolver.

— Non ! jeta Kimberly en retenant son bras, il va nous servir.

— À quoi ? Bientôt les Américains sauront que le plus terrible de leurs assassins est sous mon contrôle. C'est tout ce qu'il faut.

— Tu ne comprends pas, Cimeterre des Arabes, cet homme est plus puissant que toute ton armée. Il est l'incarnation de l'Implacable et je peux utiliser cette puissance à mon gré. Il peut par exemple éliminer la famille royale d'Arabie Ouskédite.

Maddas cligna des yeux.

— Ce ne serait que justice, ô Vénéré Chef, ajouta-t-elle d'un ton sarcastique. Après tout cet homme a massacré toute ta famille.

— Et m'a rendu un estimable service. C'étaient des brutes, surtout mes beaux-frères.

— Mais tes généraux savent que tu as perdu la face. Tu dois restaurer ta puissance : pourquoi pas en lâchant cet homme sur tes ennemis, les Hamide ?

— À cause des forces rassemblées à ma frontière sud, dit Maddas

franchement. Seuls les triplement maudits Ouskédites et l'émir du Kuran veulent ma peau. Les Américains attendent une provocation ; le reste du monde les suit. Mais les Ouskédites savent que je convoite leurs richesses et leur pétrole. Si je frappe les Hamide, tous se jetteront sur moi.

— Tu es un lâche, finalement.

Maddas sursauta.

— Aucun Iraitien ne peut me traiter ainsi sans finir en chich-kebab.

— Aucun Iraitien ne te comprend aussi bien que moi. Si je disparaissais, personne ne sera assez fort pour subvenir à tes besoins... disons spéciaux.

Une main cachée sortit de l'*abayuh* et pinça le postérieur de Maddas, qui sursauta et chuchota :

— Pas devant le prisonnier !

— Considère-le comme un outil. Comme je te considère toi. Tu peux attaquer de nouveau. Tu l'as fait, et il n'y a pas eu de contre-attaque. Envoie cet assassin tuer les êtres les plus chers au cheik. Il mérite une telle humiliation.

— Bon, accordé. Mais la guerre va me tomber sur la tête. C'est ce que tu veux ?

— Oui. La guerre est *précisément* ce que je veux, confirma Kimberly en se coulant contre Maddas.

— Tu veux ma ruine ? lâcha Maddas, stupéfait.

— Non, je veux que tu sois le seigneur du Moyen-Orient et, si tu m'obéis en tout point, tu le deviendras.

Maddas fronça les sourcils et ses yeux se posèrent sur l'assassin américain appelé Remo. Il est vrai que, jusque-là, il avait obéi à tout ce que Kimberly lui disait. De toute évidence, il la vénérât.

— Comment saurons-nous qu'une fois libre, il exaucera ta volonté ?

— Parce que je l'accompagnerai. Nous sommes destinés à danser la Tandava ensemble.

— Je ne comprends pas. Est-ce un mot américain ?

— Non. Il est plus ancien que l'arabe même. Tu sauras tout en temps voulu.

— Très bien, mais ne le fesse pas. Tu es ma maîtresse maintenant. Tes œuvres me sont réservées.

— Bien sûr. Je n'ai de mains que pour toi.

Kimberly s'approcha de Remo, qui grinça des dents, le visage soudain ruisselant de sueur. Il ne pouvait supporter sa présence, sa façon de se déplacer et cette lueur sagace et amusée dans ses yeux violets. Est-ce qu'ils n'étaient pas bleus, avant ? Il avait dû se tromper. Il voulait fuir. Il voulait aussi la pousser sur le sol et la prendre comme une bête en rut.

Il ne fit cependant ni l'un ni l'autre. On lui avait ordonné de se tenir au garde-à-vous, et il se tenait là, les bras le long du corps, sa virilité tendant son kimono.

— Je t'avais dit que tu viendrais à moi, dit-elle en anglais.

— Je suis venu.

— Nous partons en voyage. En Arabie Ouskédite. Connais-tu le cheik Fareem ?

— Oui.

— Dis-moi, qui est son parent le plus proche ?

— Son fils, Abdul.

Kimberly plongeait ses yeux dans ceux de Remo.

— Alors, tu le tueras en sacrifice sous mes yeux. Es-tu prêt ?

La raison de Remo criait non, mais il était impuissant.

— Oui, répondit sa bouche.

Et son cœur lui disait que même les ténèbres glacées du Vide étaient préférables à cet enfer terrestre.

CHAPITRE XXXV

Harold W. Smith essayait d'y comprendre quelque chose.

Toute cette histoire n'avait ni queue ni tête. La conduite de Maddas Hobsein était incompréhensible. Il vociférait des menaces pour tenter d'éviter l'assaut final et se lançait dans une absurde provocation, une attaque aux gaz mollement exécutée.

Les services secrets de l'armée mettaient son comportement sur le compte de la confusion mentale générée par le stress d'une attaque imminente. Mais Smith n'y croyait pas. Il avait établi une analyse complète de Maddas Hobsein, ce leader de quarante-quatre ans, visionnaire, prêt à tout pour survivre et accomplir sa destinée de libérateur des Arabes. Ça ne collait pas.

Il n'était pas téméraire, juste ignorant. Il s'était fourré dans cette situation par erreur de jugement. Mais lancer des attaques vouées à l'échec n'était pas dans son tempérament.

Et maintenant Remo était en son pouvoir. D'une manière ou d'une autre.

Alors que le terminal de CURE crachait sans répit les dépêches en provenance du Moyen-Orient, un rapport tomba sous les yeux de Smith.

— Mon Dieu, croassa-t-il.

Il s'agissait d'une synthèse sur l'épidémie de décès par strangulation qui avait dépeuplé la base de l'Étoile, du Centre de la Fleur. Un caporal arabe et une employée américaine avaient été étranglés à l'aide d'une écharpe jaune. Comme les rubans jaunes symbolisaient les otages américains, la presse arabe se perdait en conjectures. Des infidèles antimusulmans au sein des forces américaines étaient jugés responsables.

Smith pianota sur son clavier pour obtenir des informations complémentaires. Un portrait-robot émergea, celui d'une femme qui avait étranglé l'Américaine Carla Shaner, avait revêtu son uniforme pour s'introduire dans la base, où elle avait également étranglé un caporal ouiskédite avant de s'emparer d'une Jeep.

Dans quel but ? se demanda Smith en son for intérieur.

— Pour pénétrer en Irak, dit-il d'une voix rauque.

Il comprit alors pourquoi l'ambassadeur avait été assassiné à Washington. Ce n'était que la première phase, destinée à exacerber les tensions entre l'Irak et les États-Unis.

— Qui est donc cette femme ? demanda-t-il aux murs du sanatorium de Folcroft. Qu'a-t-elle à gagner dans tout cela ?

Il se rappela le prétexte sous lequel il avait envoyé Remo au Moyen-Orient. La fameuse Calley Baynes en partance pour la Libye était donc celle qui avait pris l'identité de Kimberly Baynes. Mais qui était-elle réellement ?

Smith entra alors dans son dossier « Compagnies aériennes », où étaient transcrites les réservations des agences de voyage et des aéroports pour ces six derniers mois. Kimberly Baynes n'y était pas listée, mais Calley Baynes, elle, s'était bien rendue à Tripoli.

Et, de là, avait pris un vol pour Nehmad, en Arabie Ouskédite.

Smith, triomphant, lança un avis de recherche général au nom de Calley Baynes. L'ordinateur rendit son verdict :

PAS DE TRACES.

Smith fixa l'écran. Son identité était un nom d'emprunt. Pourquoi l'avait-elle choisi ?

Il chercha le portrait-robot du FBI, montrant l'étrangleuse de Washington. Un joli visage. Presque innocent.

Sur une impulsion, il se brancha sur les données concernant la véritable Kimberly Baynes, l'adolescente de treize ans enlevée de la maison de sa grand-mère, à Denver. Il obtint un portrait-robot, qu'il compara alors avec celui de l'étrangleuse.

Le visage de cette dernière était plus mûr, mais elles auraient pu être sœurs. Il chercha des parents, des cousines de Kimberly. N'en trouva pas. Puis il remarqua une minuscule cicatrice visible sur le menton de Kimberly.

L'étrangleuse portait la même marque. Pourtant, dix ans les séparaient. Smith remarqua également d'autres similarités, trop pour n'être que des coïncidences. Et un sentiment d'horreur le traversa. Soudain, tout ce que Remo lui avait dit sur le Chaudron de Sang et ces réincarnations de déesse hindoue ne lui semblait plus aussi absurde.

Les deux filles en réalité ne faisaient qu'une. Et Smith comprit qu'il y avait une autre façon d'épeler Calley.

Kali.

— Ce n'est pas possible ! dit-il alors même qu'il réalisait que cela

l'était.

Il plongeait dans ses dossiers à la recherche d'informations sur la divinité hindoue.

Il apprit alors tout sur la déesse mère à quatre bras de la mythologie indienne, connue sous le nom de La Noire. Elle personnifiait à la fois la mort et la féminité, dévoreuse de cadavres et buveuse de sang. Elle était l'épouse de Shiva l'Implacable, connu sous le nom d'Être Rouge.

L'Être Rouge. Remo avait dit qu'elle l'avait appelé ainsi. Et qu'ils danseraient la Tandava dans le Chaudron de Sang.

Smith tapa Tandava sur le clavier de son ordinateur.

LA DANSE DE DESTRUCTION QUE DANSE SHIVA AU CHIDAM BARAM, LE CENTRE DE L'UNIVERS, LE CRÉANT ET LE RECRÉANT AINSI POUR L'ÉTERNITÉ.

Pour ce qu'il savait, Shiva faisait partie de la triade des dieux hindous, et personnifiait les forces opposées de la destruction et de la réintégration. Son symbole était le lingam. Ce qui, apprit-il, signifiait phallus.

Et Smith se rappela du problème de Remo. C'était trop pour n'être qu'un tissu de coïncidences.

— Et si c'était vrai, se demanda-t-il en se laissant aller sur son fauteuil. Que se passerait-il ?

Il regarda le téléphone rouge et grimaça. Qu'allait-il bien pouvoir dire au Président ? Il fit tourner son fauteuil et regarda une lune bleutée se lever au-dessus des eaux sombres de Long Island.

Harold Smith savait que rien d'ordinaire ne pouvait pousser Remo à rejoindre les forces iraitiennes. Il savait qu'il l'avait jeté dans les bras – les quatre bras – d'une chose putride qui, qu'elle soit ou non Kali, possédait un pouvoir surnaturel auquel même un Maître de Sinanju ne pouvait résister.

Il avait perdu Remo. Et le monde était au bord de ce que cette femme avait appelé l'Abysses Rouge.

Non, il ne pouvait tout raconter au Président. Il ne pouvait qu'espérer qu'une puissance plus grande que celle d'un simple mortel n'intervienne avant la fin du monde. Et il ne savait même plus quels dieux implorer.

Il finit par implorer Dieu le Père de sauver le monde.

Un téléphone sonna. À cette heure, il ne pouvait s'agir que d'une seule personne : Maude Smith. Sa femme.

— Harold, dit-elle, est-ce que... tu vas rentrer ? Je suis un peu nerveuse ce soir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas.

— Je comprends. Tout le monde parle de guerre...

— Ce n'est pas ça. J'ai vu quelque chose de très étrange. Tu te rappelles de nos voisins bizarres, ceux qui remuaient sans arrêt ? Eh bien, j'ai cru en voir un tout à l'heure.

Le cœur de Smith fit un bond. Remo ! Il était revenu !

— Le jeune ?

— Non. L'autre.

— Impossible !

— Pourquoi dis-tu ça, Harold ?

— Il est rentré chez lui, en Corée. Je crois.

— Oui, tu me l'as dit. Mais je l'ai vu par la fenêtre de la salle à manger. Il était...

La voix de Maude Smith se perdit dans le vague.

— Il me regardait, Harold. Je lui ai fait signe, mais il a levé les mains et m'a dévisagée avec une expression vraiment terrible. Je ne peux pas te la décrire.

— Tu en es sûre, chérie ?

— Ce n'est pas tout. Il a levé les mains et est... parti. Il s'est évanoui dans l'air, Harold ! Comme un fantôme. Je sais que tu n'y crois pas, Harold, mais je sais ce que j'ai vu. Penses-tu que... je puisse avoir cette maladie de la mémoire, comment dit-on...

— Alzheimer. Et je ne crois pas que tu en sois atteinte. Détends-toi, ma chérie, je rentre à la maison.

— Quand ?

— Tout de suite, répondit Harold, qui ne croyait toujours pas aux fantômes, mais se posait de plus en plus de questions.

CHAPITRE XXXVI

Abdul Hamid Fareem avait été prince d'Arabie Ouskédite. Il était fier de porter le nom de Hamid. Mais cela ne suffisait pas pour briguer la succession du cheik actuel.

Il avait été déshérité par son père, contraint de divorcer de sa femme, Zantos (en prononçant trois fois les mots : « Je te répudie », selon la prescription de l'islam) et obligé d'épouser une Occidentale de mœurs dissolues.

Celle-ci le supporta trois mois, durant lesquels, exilé au Kuran, il tenta de devenir usurier, puis l'abandonna lorsqu'il fit faillite. Il n'arrivait pas à reconnaître un escroc lorsqu'il en voyait un.

Lorsque les Iraitiens envahirent le Kuran, Abdul Fareem fut le premier à fuir vers la frontière. Il aurait continué son chemin jusqu'aux émirats s'il n'avait pas manqué d'argent. Désormais, il s'occupait des chameaux dans la ville frontière de Zar, disant à qui voulait l'entendre qu'il avait autrefois été un prince ouskédite. Et tous riaient. Non pas qu'ils ne le crussent point, mais parce qu'ils savaient que le gros Abdul était si vil que même le cheik, malgré toute sa bonté et son intelligence, l'avait renié.

Il n'était jamais tombé aussi bas. Pas d'argent, pas d'épouse, pas de respect, rien que le mépris de ses compatriotes arabes. Ce fut donc une surprise lorsqu'un commando en tenue camouflée l'enleva à son étable où il dormait sur une paillasse et le jeta, ligoté et bâillonné, dans une Land Rover qui l'emporta vers le nord... Vers le Kuran occupé, réalisa Abdul, et son cœur s'arrêta de battre quelques secondes.

Les soldats l'emmenèrent dans un camp en plein désert et le jetèrent par-dessus bord comme un sac de blé. Ils durent s'y mettre à quatre.

Des soldats lui sautèrent dessus. D'autres filmèrent sa honte avec une caméra. Des lumières furent projetées sur lui. Il se sentait comme un insecte. Mais ce sentiment lui était familier.

Puis arriva une femme, une silhouette noire drapée dans un *abayuh*... Elle se pencha vers lui et ôta son bâillon. Ce dernier, remarqua-t-il, était en soie. Jaune. Pas étonnant qu'il fut si doux à ses lèvres.

— Si tu m’as enlevé pour demander une rançon, dit-il à la femme, tu perds ton temps.

Les yeux violets de la créature voilée jetèrent un éclair. Elle se tourna vers les soldats.

— Idiots ! Ce n’est qu’un simple *fellah* ! Il sent la bouse. Ce n’est pas le fils du cheik.

— Je suis le fils du cheik, insista Abdul en se drapant dans les lambeaux de son orgueil.

Une autre silhouette s’avança, vêtue d’un costume en soie noire avec deux tigres brodés sur la poitrine. Un Américain, de toute évidence. Ses yeux étaient deux gemmes de mort.

— C’est lui, confirma-t-il. C’est Abdul Fareem.

— Mais il pue, dit la femme en anglais.

— Mon père ne paiera pas de rançon, reprit Abdul, s’exprimant lui aussi en anglais.

— Il peut garder son argent pour tes funérailles, renchérit la femme.

Les caméras bourdonnèrent ; la femme se tourna vers l’homme en costume de soie.

— Ce sera le premier sacrifice que tu m’offriras.

Et l’homme s’avança, les larmes ; aux yeux. Ses mains tremblaient, comme s’il voulait les empêcher d’accomplir la tâche qu’elles allaient exécuter. Abdul Fareem sentit les doigts implacables se refermer sur son cou et le soulever, amenant ses yeux au niveau de ceux de son exécuteur. Le monde vira au rouge. Puis au noir. Puis au néant.

Avant de mourir, Abdul entendit la voix de l’homme, déformée, comme si lui aussi agonisait.

— Je suis désolé. Je ne peux pas faire autrement.

Et derrière cette voix pleine de douleur, le rire de l’Américaine en *abayuh* résonnait comme les cloches de l’église des infidèles.

Écœuré, Remo lâcha le cadavre qui tomba comme un sac de viande. Il se détourna. Kimberly lui plaça un foulard jaune entre les mains.

— Tu as l’honneur de placer le *rumal* de Kali autour de son cou, dit-elle, car tu es désormais mon *phansigar* en chef.

Remo obéit. Son estomac ressemblait à une vieille bouilloire pleine d’eau croupie. Il avait envie de vomir, mais ne pouvait le faire. On le lui avait défendu.

Kimberly regarda le corps avec avidité. Remarquant une goutte de sang aux lèvres d'Abdul, elle se jeta dessus et la lécha comme un chien.

C'est alors que Remo Williams perdit son contrôle. Il tomba à genoux et vida son estomac sur le sable du désert.

— Ne prends pas la peine de te relever, se moqua la voix de Kimberly. Cette charogne que nous avons créée sera notre lit nuptial. Et il n'est que le premier, pendant que nous danserons la Tandava qui agitera le Chaudron de Sang et fera de cette planète l'Enfer des Délices.

Et malgré sa répulsion, Remo sentit sa virilité prête à exploser. Comme un chien battu, il rampa jusqu'à elle.

Et pleura.

CHAPITRE XXXVII

Harold Smith attendit que Maude fut endormie pour sortir du lit et aller au bout du corridor, où il tira la cordelette actionnant l'escalier pliant qui menait au grenier.

Les marches – rarement utilisées – craquèrent. Parvenu au grenier, Smith replia l'escalier, puis alluma la lumière. Il se dirigea vers un équipement électronique dominé par un magnétoscope couplé à un poste de télévision des années cinquante. À côté se trouvait un simple magnétophone à bandes.

Smith s'agenouilla devant les appareils. La majorité d'entre eux auraient fait le bonheur d'un antiquaire, mais fonctionnaient toujours, reliés qu'ils étaient à des sensors dernier cri qu'il avait plantés dans la maison d'à côté – celle de Remo.

Smith arrêta le magnétophone et fit revenir la bande en arrière, l'arrêta et appuya sur la touche d'écoute.

Il n'obtint qu'un bourdonnement sourd. Il répéta l'opération... pour un résultat semblable.

La caméra vidéo fonctionnait en continu et Smith la vérifiait quotidiennement. La présence des coffres de Chiun dans la maison justifiait de telles précautions. Le Maître de Sinanju avait eu l'habitude de noter sur des parchemins des souvenirs de ses missions. Il devait y avoir là des informations – subjectives, déformées et alambiquées mais pertinentes – sur CURE.

Smith fit revenir la cassette jusqu'à huit heures quarante-cinq minutes, heure approximative à laquelle sa femme avait vu – ou cru voir – Chiun. Une image neigeuse montrant l'une des pièces de la maison apparut sur l'écran. Des minutes passèrent. Puis apparut une lumière blanche.

Smith eut un hoquet. La lumière entourait l'image translucide d'une silhouette familière.

Le Maître de Sinanju tournait le dos à la caméra, mais sa silhouette suffisait à l'identifier. C'était Chiun ; il resta immobile durant trois minutes, puis s'évanouit sans laisser de traces.

Smith arrêta l'appareil, remit tout en place et redescendit chez lui.

L'aube le trouva debout dans le living-room de la maison voisine. Il portait sa robe de chambre en flanelle, acquise en 1973 et toujours en fonction. À première vue, l'apparition n'avait laissé aucune trace tangible de son passage.

Smith se tint à l'endroit où elle se trouvait, récapitulant mentalement tout ce qu'il savait en matière de paranormal. Non pas qu'il y crût, mais il avait été exposé à suffisamment de bizarreries pour faire naître en lui une curiosité vaguement mêlée de soupçons.

La pièce ne recelait rien de remarquable en soi, mais il l'examina minutieusement. Lorsqu'il eut épuisé toutes les possibilités d'une quelconque supercherie, Smith dut se résoudre à admettre qu'il ignorait comment sa caméra avait pu enregistrer le phénomène.

Il se dirigeait vers la cuisine lorsque la lumière apparut, couleur de lavande comme un signal lointain.

— Qu'est-ce que..., commença Smith.

Le Maître de Sinanju se tenait à quelques dizaines de centimètres de lui, l'air sévère mais vaguement effrayé.

— Maître Chiun ? demanda Smith.

Il ne ressentait aucune peur, juste une froide curiosité intellectuelle. Il n'avait jamais cru aux fantômes, mais après avoir admis que les dieux hindous se mêlaient des affaires des hommes, il était prêt à tempérer son scepticisme. Provisoirement du moins.

L'apparition le regarda d'un air bougon. Elle était donc animée. La main que Smith envoya en éclaireur traversa la silhouette. Il chercha des yeux une source de projection holographique, et n'en trouva pas.

— Heu, que puis-je faire pour vous, Maître Chiun ? s'enquit Smith, ne trouvant pas de formule plus appropriée.

Le Maître de Sinanju désigna le sol du doigt.

— Je crains de ne pas comprendre. Pouvez-vous parler ?

Chiun répéta son geste. Smith réfléchit.

— Hum, murmura-t-il, Remo a dit quelque chose à ce propos. Bon, pourquoi un esprit désignerait le plancher ? Vous ne pouvez désigner ce plancher particulièrement puisque votre première apparition a eu lieu dans le désert, où vous êtes, heu... apparemment mort. Je brûle ?

Chiun marqua son assentiment en hochant la tête.

— Et par ce geste vous ne voulez pas faire comprendre à Remo qu'il doit porter vos sandales, puisque vous faites la même chose avec moi, qui ne suis pas concerné. Exact ?

Chiun acquiesça, ses yeux noisette brillant d'espoir.

— Donc, la signification de votre geste n'est ni abstraite ni symbolique. Hmmm... Oui, je comprends maintenant, fit-il en claquant des doigts.

Une expression de soulagement passa sur le visage ridé du Maître de Sinanju – puis il disparut comme une flamme que l'on souffle.

Harold Smith tourna les talons et quitta la maison grâce à son double des clés, le même jeu qu'il avait utilisé pour placer les équipements qui, peut-être, venaient de sauver la paix au Moyen-Orient.

S'il se dépêchait !

CHAPITRE XXXVIII

Pour une fois, Washington ne diffusa pas les infos reçues. Il n'y eut pas de fuites. Les médias ignorèrent tout de l'assaut raté sur la Ligne de défense ouskédite (comme on l'appelait fort sérieusement au Pentagone). Les rodontades continuèrent à déferler depuis Abominadad.

L'histoire de l'assassin-défecteur provoqua en revanche un déluge de questions lors des conférences de presse quotidiennes.

— Le gouvernement américain n'emploie pas d'assassins, répondit avec concision la porte-parole du Département d'État.

Les journalistes lui reprochaient son incurable médiocrité, ce qui signifiait en langage courant qu'elle était compétente et savait tenir sa langue.

— C'est un démenti ? demanda perfidement un journaliste.

— Je vous rappelle que la résolution numéro 12333 interdit l'emploi d'assassins en politique étrangère. Et je peux confirmer que cet individu, qui n'a pas encore été formellement identifié, n'appartient pas à la CIA ou à aucune autre agence gouvernementale. Il nous est inconnu.

La conférence de presse dévia sur des sujets plus juteux, en l'occurrence la situation du révérend Jackman et de Don Cooder.

— Nos sources indiquent que les deux hommes partagent une suite au *Sheraton Shaitan*, en plein cœur d'Abominadad, et ne sont pas – je répète : ne sont pas – utilisés comme boucliers humains.

— Est-ce qu'ils couchent ensemble ? demanda la présentatrice Cheeta Ching, qui avait plongé sur le fauteuil du présentateur comme un requin sur une sardine.

Une onde de rire traversa la salle.

— Je n'ai aucune information sur ce point, répondit l'attachée de presse sans se démonter.

Au *Sheraton Shaitan*, Don Cooder grimpait aux murs.

Plus précisément, il tentait d'escalader la porte de la suite qu'il partageait avec Jackman. Mais la fenêtre supérieure était trop étroite pour lui laisser le passage.

— Je n'en peux plus ! hurlait-il. Cette sorcière coréenne a sans doute pulvérisé mes pourcentages à l'Audimat !

— Ou les a fait monter, corrigea Jackman depuis la salle de bains.

Depuis le début de sa détention il était assis sur le Couvercle des toilettes. La salle de bains était sans doute l'endroit le plus sûr en cas d'attaque aérienne américaine.

— Ils n'attaqueront pas tant que je suis détenu ! avait déclaré Cooder. Je suis un symbole national !

— Vous n'êtes qu'un journaliste, rétorqua Jackman, et je suis candidat présidentiel. C'est à cause de moi qu'ils n'attaqueront pas.

— Ex-candidat présidentiel. Vous ne servez plus à rien.

— Et vous, Monsieur pourcentage-négatif-à-l'Audimat ?

Deux jours déjà qu'ils se disputaient ainsi. Le ton avait monté lorsque Jackman avait refusé de laisser le siège des toilettes à Cooder, de peur de ne pouvoir le récupérer. Deux jours de rétention n'avaient guère amélioré le caractère de Cooder. Il était hanté par l'image de Cheeta Ching agrippée à sa chaise de présentateur et refusant de la rendre. C'était une arriviste notoire. Et Cooder avait horreur des arrivistes.

Finalement, ce ne fut pas la sécurité de Don Cooder ou celle de Juniper Jackman qui força le Président à répondre aux exigences iraitiennes réclamant qu'on leur rendît l'ambassadeur Abaatira.

Ce furent les médias américains.

La mort de l'ambassadeur était le secret le mieux gardé de Washington. Il était en effet facile de prétendre ne pas savoir où il était quand le consulat lui-même l'ignorait. Mais lorsque les dépêches d'Abominadad, transmises par la CNN, accusèrent le gouvernement d'avoir fait assassiner l'ambassadeur, le Président sut que les ennuis commençaient.

— Ils veulent une réponse, fit le Président, lugubre.

— Je suggère qu'on envoie Abominadad se faire voir, conseilla le secrétaire de la Défense.

— Je ne parle pas d'Abominadad, je parle des médias. Ils reniflent partout et finiront bien par découvrir la vérité tôt ou tard.

Le Cabinet entier leva les yeux. Jusque-là, les conseillers ne savaient pas que le Président avait connaissance du destin de l'ambassadeur. Ce qui, plus que tout, expliquait l'absence de fuites.

Le commandant de l'état-major des forces armées brisa le silence.

— Savons-nous ce qui est arrivé à l'ambassadeur ?

— Il a été assassiné, il y a quatre jours. Son cadavre est dans la glace. Dans de telles circonstances, il vaut mieux prendre les devants. Et vite.

— Vous voulez dire... ?

— Exactement. Je vais faire livrer le corps au consulat. Il n'y a pas d'autre solution.

— Mais comment va réagir Abominadad ?

— Monsieur le Président, laissez-moi suggérer une frappe préventive, dit le commandant.

— Pas question, rétorqua le Président. Je vais faire livrer le corps ; mais nous devons nous tenir prêts à faire face à toute réponse iraitienne, quelle qu'elle soit.

Tous les hommes du Cabinet comprirent ce que signifiaient ces mots. Ils venaient de faire un pas de géant vers la guerre.

CHAPITRE XXXIX

Dans le plus profond des cachots du Palais des Regrets, Remo Williams s'éveilla. Et goûta le sang séché qui maculait ses lèvres.

C'est alors qu'il se rappela les exquis tourments que Kali lui avait fait subir sur le corps du prince Abdul Fareem ; ensuite, il s'était affalé sur le sable, épuisé, inconscient.

Il s'était réveillé à l'aube. Le soleil avait donné à sa peau la teinte d'une écrevisse. Il était nu, mais n'était plus en érection. Ce soulagement l'avait à peine effleuré lorsque Kimberly Baynes, nue elle aussi, s'était levée de son trône – le cadavre qu'un busard avait déjà écharpé – et avait tendu ses quatre bras vers le soleil.

— Lève-toi, Être Rouge. Maintenant, tu es vraiment rouge, comme il sied au compagnon de Kali.

Remo ne dit mot. Les lèvres de Kali étaient rouges de sang séché et sa tête tombait sur son épaule, presque perpendiculairement à son cou brisé.

— Et maintenant ? s'enquit Remo.

— Nous attendons que le Chaudron de Sang bouillonne, puis nous danserons la Tandava ensemble, ô Destructeur de mondes.

Mais rien ne s'était passé. Au coucher du soleil, Kimberly avait revêtu de mauvaise grâce son *abayuh* et fait remettre son kimono souillé à Remo. Ils étaient rentrés à Abominadad par avion, et Remo avait été jeté dans un cachot, où il s'était immédiatement endormi.

Maintenant, le goût du sang sur ses lèvres, il scrutait les ténèbres de ses yeux brûlants.

S'il avait été lui-même, il aurait pu arracher la lourde porte de ses gonds et se libérer ; mais il n'était plus lui-même. Il était l'esclave de Kali. Il était au-delà de toute aide, de tout espoir.

Il eût préféré la mort, mais savait ce qui l'attendait au-delà. La froideur impitoyable du Vide.

Et il attendait dans les ténèbres.

CHAPITRE XL

Turqi Abaatira avait de la chance d'être mort. Si l'ambassadeur d'Iraït avait été en vie, sa douleur eût été inconcevable.

Le cadavre avait été retiré du frigo de la morgue pour être transporté au QG de la CIA, à Langley, Virginia, où l'on puisa dans ses poumons de l'eau salée du fleuve Potomac, cela à l'aide d'un jet d'eau fourré dans sa bouche, et jusqu'à ce que le liquide ayant investi sa cage thoracique lui ressorte par les narines.

Puis la dépouille mortelle de l'ambassadeur fut placée dans une voiture de location, dont les papiers contredatés prouvaient qu'il l'avait louée le jour de sa disparition. La voiture fut envoyée contre une barrière à la vitesse de quatre-vingt-dix kilomètres-heure, suffisamment vite pour que le corps fracasse le pare-brise, laissant des cicatrices convaincantes.

Puis le corps fut tiré de l'épave afin d'être immergé dans un réservoir jusqu'à ce que les chairs virent au gris. Lorsque son estomac s'enfla sous l'effet des gaz, Turqi Abaatira fut déclaré « traité ». La voiture fut alors conduite en camion jusqu'à une section protégée de la base aérienne de Bolling et jetée dans la rivière. Lorsque la dernière bulle creva la surface, l'agent chargé de « traiter » l'ambassadeur alla téléphoner à la police.

Celle-ci n'y vit que du feu et enquêta consciencieusement. Des plongeurs ramenèrent le cadavre à la surface, où des légistes regardèrent son visage bouffi et le déclarèrent décédé.

Le même légiste qui avait diagnostiqué la strangulation deux jours plus tôt fit une nouvelle autopsie et affirma que l'homme était mort par noyade. Il ne mit pas en cause la procédure : il connaissait la musique.

De plus, il avait un fils en Arabie Ouskédite et espérait bien le voir revenir aux États-Unis à la fin de son engagement.

Le cadavre d'Abaatira, accompagné du rapport d'autopsie, fut remis au personnel de l'ambassade. La nouvelle fut transmise à Abominadad.

Un long silence s'ensuivit.

Enfin, les instructions arrivèrent. Envoyez corps.

À Langley, les hommes de la CIA se congratulèrent de la réussite de l'opération.

À l'aéroport international Maddas, Kimberly Baynes, portant un *abayuh* noir, attendait l'arrivée du défunt. Lorsque l'avion atterrit, les femmes de la famille de l'ambassadeur laissèrent échapper un long gémissement. Une journée de deuil national avait été décrétée et tous les drapeaux de l'aéroport étaient en berne.

Kimberly Baynes se glissa sans être remarquée dans le terminal d'accueil des marchandises. Elle vit qu'on chargeait le cercueil sur un corbillard. Il ne lui fallut guère plus de cinq minutes – temps que le chauffeur passa à avaler une tasse d'amer café à la chicorée – pour monter à l'intérieur du corbillard, soulever le couvercle du cercueil et entourer le cou décoloré de l'ambassadeur d'un foulard jaune. Elle le serra.

Plus fort, fit la voix intérieure qui l'accompagnait depuis son arrivée en Irait, lui transmettant des secrets et tout un savoir oublié, lui apprenant même l'arabe selon une méthode qu'elle ne pouvait comprendre.

— Mais, ô maîtresse, il est mort, murmura Kimberly.

Son âme n'est pas morte. Fais-la hurler.

Kimberly obtempéra ; la bouche de l'ambassadeur s'ouvrit, et Kimberly en extirpa sa langue noircie. Enfin, elle lui ouvrit les yeux. Ceux-ci avaient la même expression horrifiée que la dernière fois qu'elle l'avait vu.

— C'est fait, dit Kimberly en refermant le couvercle.

Excellent, mon Vaisseau. Maddas le tyran ne peut plus ignorer nos provocations. Et la langue était une bonne idée.

CHAPITRE XLI

Harold W. Smith portait le vieil uniforme militaire jusque-là relégué dans son grenier lorsqu'il descendit de l'hélicoptère de l'armée qui l'avait conduit à Palm Springs, en Californie.

Un jeune lieutenant passait un compteur Geiger autour d'un cratère de roche noire et vitrifiée, sans rien obtenir d'autre qu'un cliquetis dérisoire.

— Lieutenant Latham, se présenta-t-il à Smith. Le taux de radiation est normal, monsieur. Nous n'attendions que vous pour commencer à creuser. Je vais vous montrer la taille de la bête.

Ils marchèrent sur le verre qui crépitait sous leurs pieds. Tout un équipement d'excavation était amassé autour d'un monticule de ciment, ressemblant à un vilain bouton gris. Tout autour, des soldats balayaient le sable de la dalle de béton.

— Je pense qu'il faudrait dynamiter ce truc.

— Non, fit Smith, pas de dynamite. Attaquez-le au marteau-piqueur.

Les ingénieurs se retournèrent en entendant la voix de Smith.

— Je suis l'expert en démolition, précisa l'un d'eux, et je m'excuse, mais nous voyons un tube de soixante mètres comblé avec des tonnes de béton. Il faudra une éternité pour tout casser au marteau-piqueur.

— Nous n'avons pas l'éternité devant nous, et vous le ferez.

Le ton sans réplique de Smith conclut la discussion.

Tout comme son ordre de mission. L'armée pensait que ce colonel Smith était envoyé par le Pentagone, le Pentagone qu'il venait de la CIA et la CIA avait reçu des instructions de la Maison-Blanche pour couvrir leur prétendu émissaire.

Les ouvriers se mirent au travail. Lorsque le soir tomba, ils avaient ouvert un trou dans l'immense puits.

— Qu'est-ce que c'est que ce bon sang de truc en définitive ? demanda le lieutenant Latham en s'essuyant le front.

— Le constructeur a appelé ça un Condom, fit Smith en lorgnant les marches d'un escalier maintenant visibles.

— Pardon, monsieur ?

— Un Condomine, abréviation de condominium. L'idée était d'ouvrir le désert au développement en construisant des immeubles troglodytes bâtis à l'envers. En fait, nous nous tenons sur une série d'appartements de grand standing, plongeant dans la terre.

— Ça m'a l'air tordu comme idée.

— L'explosion inopinée d'une bombe à neutrons a mis fin au projet.

— Vous voulez dire que par ces escaliers nous avons accès à des étages souterrains ?

Smith acquiesça.

— Je descends le premier.

Il prit une torche et s'engagea dans l'escalier. Il se retrouva plongé dans une fraîcheur humide et agréable, comme dans une cave. Ou dans une tombe.

Latham suivit. Smith.

— Dites, que recherche-t-on exactement ?

— Un cadavre.

— Ah, fit le lieutenant d'un ton désapprobateur.

Ils descendirent au cœur de l'immeuble, l'air se fit de plus en plus oppressant. Sept étages plus bas, ils crurent respirer de la vase ; et cela ne fit qu'empirer. Ce n'est qu'au dixième étage qu'ils purent ouvrir les portes : le béton avait scellé celles du haut. C'est alors que commença vraiment leur quête dans un labyrinthe manufacturé.

Enfin, à mi-chemin du vingtième étage, les escaliers fendillés disparurent dans une eau couleur de thé.

— Je crois que nous n'irons pas plus loin, dit Latham. Désolé, colonel.

— Il nous faut des plongeurs. Appelez-moi la Navy, qu'ils envoient une équipe.

— C'est possible mais cela prendra du temps...

— Tout de suite ! aboya Smith.

— Mais si le type que nous cherchons est là en bas, il est mort depuis un bon bout de temps.

— Vous ne m'avez pas entendu ? Exécution.

Latham et l'équipe tournèrent les talons et entamèrent leur périple vers la surface. Smith resta un moment sur place, regardant l'eau

noire.

— Oui, fit-il lentement, c'est là qu'il serait allé avant la détonation de la bombe à neutrons. L'eau est un écran parfait contre les radiations. Oui.

Il remonta à son tour à la surface et alla chercher sa valise dans l'hélicoptère. À l'abri des regards, il activa son modem et entra dans les fichiers de CURE.

La situation se détériorait, constata-t-il. Le cadavre d'Abaatira était arrivé à Abominadad : sous le regard des caméras de télévision, Maddas avait ouvert en personne le cercueil pour découvrir un foulard jaune noué autour du cou du cadavre. Depuis, Abominadad ne répondait plus que par un silence lourd de menaces.

Entre-temps, une « offre de paix » avait été envoyée à Nehmad, où le cheik en personne avait ouvert la grande boîte pour découvrir le cadavre de son fils unique, Abdul Fareem, étranglé par le foulard jaune noué autour de son cou.

Bien que le cheik eût annoncé publiquement que la mort de son fils n'était guère regrettable, il avait demandé en secret une attaque sur Abominadad. Washington résistait. La guerre était plus proche que jamais. Et le plan de Kali apparaissait clairement à Harold Smith.

— Elle tente de pousser les parties en présence à attaquer.

Quelque chose d'indescriptible se lova dans son estomac. Un nœud de peur brute.

CHAPITRE XLII

— Tu sais ce que tu dois faire, souffla Kimberly Baynes.

— Je ne vois pas ce que je peux faire de plus, insista Maddas Hobsein. J'ai fait exactement ce que tu m'as dit. J'ai attaqué le front. Sans réponse. Les États-Unis ne veulent pas la guerre. J'ai envoyé le cadavre de ce gros prince à son père, et il prend ma provocation à la légère. Les Ouskédites ne veulent pas la guerre. Moi non plus. Je tiens le Kuran. Je n'ai qu'à attendre la levée des sanctions et j'ai gagné. Voilà.

Et il croisa les bras en un geste de défi. Ils se trouvaient dans la chambre de torture du palais.

— Et ton ambassadeur étranglé ? Tu ne peux pas laisser passer ça sans réagir.

— Il y a d'autres ambassadeurs. Ils sont interchangeables, plus encore que des soldats. Allons, faisons l'amour. Nous ne l'avons pas encore fait proprement.

— Je suis l'épouse de Shiva, fit-elle en se détournant.

— Qui est ce Shiva ?

— Un être connu sous le nom de Trois Fois Destructeur de l'Univers, car il doit, par sa danse, écraser le ciel, la terre et l'enfer sous ses pieds.

— Je ne crois qu'en Maddas Hobsein et en Allah. Dans cet ordre. Et parfois à Mahomet quand cela m'arrange. Sais-tu qu'il m'est apparu en rêve ?

L'intérêt éclaira le visage de Kimberly.

— Vraiment ? Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit que j'avais fait le con. Voilà pourquoi je ne crois pas toujours au Prophète. Le vrai Mahomet ne se serait jamais adressé de la sorte au Cimeterre des Arabes.

Demande-lui ce qui va se passer si les Américains réussissent à l'assassiner.

— Les Américains pourraient tenter de t'abattre par trahison ? rétorqua Kimberly.

— Je ne leur conseille pas. Mon ministre de la Défense a des instructions. Si je succombe au combat, il lancera une attaque massive sur Israël et l'Arabie Ouskédite.

Les yeux violets de Kimberly brillèrent comme deux novas jumelles.

— Si tu es prêt à guerroyer mort, pourquoi ne pas le faire vivant, afin de recueillir les fruits de la victoire ?

— Parce que je suis peut-être un fou cul, mais je suis un Arabe malin. Si j'attaque, l'Irait sera réduit en cendres. On verra dans quelques années, lorsque j'aurai la bombe atomique. Je dois survivre jusque-là.

Dis-lui qu'il ne peut attendre ce jour. Ses généraux conspirent contre lui.

— Abominadad colporte des rumeurs sur tes généraux qui comploteraient... ils t'ont vu vomir dans le cercueil de l'ambassadeur et ont pris ce malaise pour un signe de faiblesse.

— Laisse-les jaser ! Mes sujets se mettront en rang à mon ordre. Ils savent, comme tout le monde, quel fou cul je suis.

Dis-lui qu'ils le dénigrent et l'appellent Kebir Gamoose.

Kimberly transmet les paroles de Kali.

— Gros buffle ! tonna Maddas, c'est comme ça qu'ils m'appellent !

— Ils disent que tu es une brute épaisse déguisée en Arabe.

Bien vu.

— Je les ferai tous exécuter, hommes, femmes et enfants !

— Et qui combattra pour toi ?

— J'ai les Arabes du Kuran comme nouveaux sujets. Ils me seront loyaux car je les ai libérés de la corruption occidentale.

— Alors, tu sais ce qu'il te reste à faire.

— Et que dois-je faire ?

— Exécuter publiquement Cooder et Jackman en guise de représailles. Si personne ne veut la guerre, personne ne la déclenchera pour eux.

— Ce serait bon pour ma réputation...

— Ton peuple retrouvera son respect. Tes généraux reviendront à de meilleurs sentiments.

— C'est bon. Je vais le faire.

Elle posa sa tête sur son épaule.

— Tu es vraiment le Cimeterre des Arabes.

Le gros Gamoose n'est qu'un jouet entre tes mains.

— Je sais.

— Qu'y a-t-il, ma datte en sucre ? murmura Hobsein.

— Rien, sourit Kimberly. Je me parle à moi-même.

CHAPITRE XLIII

L'eau roula et bouillonna, clapotant contre les degrés de pierre ; enfin, un masque de plongeur émergea.

— Rien, colonel Smith. S'il y a un cadavre là-dessous, on n'arrive pas à le trouver. Et pourtant, on a fouillé chaque pièce. Deux fois.

— Je ne peux l'accepter, fit Smith entre ses dents. Enlevez votre combinaison. J'y vais.

— Colonel, c'est plutôt mal famé, là en dessous. Du bois, des poutres flottantes... À votre âge...

— J'ai dit : donnez-moi votre combinaison.

Le plongeur s'exécuta. Smith se déshabilla et, en caleçon et maillot de corps, enfila la tenue. Il souffla deux fois dans l'embout et plongea dans l'eau la plus noire et la plus froide qui se pût concevoir.

L'eau se referma sur lui. Il pouvait entendre battre son cœur, sa respiration laborieuse et un léger gargouillis. Rien d'autre. Le monde qu'il connaissait s'était mué en environnement étranger, hostile. Il se lança depuis l'escalier.

Vint un instant d'angoissante désorientation. Plancher et toit se mélangèrent. Puis il retrouva ses habitudes de plongeur.

Il nagea au milieu des rares déchets de bois et d'algues, passant de pièce en pièce. D'autres plongeurs le rejoignirent.

Le neuvième étage s'avéra vide. Le dixième était vierge de tout détritus. Ainsi que le suivant. Smith insista. Il lui fallait une certitude absolue avant de se résoudre à abandonner les recherches. Pourtant il se dit que si le Maître de Sinanju se trouvait dans ce royaume souterrain, il y gisait depuis trois mois. Qu'espérait-il ? Peut-être un simple corps dont l'esprit réclamait un enterrement décent. Pas plus. Et le monde était prêt à tomber dans l'Abysses Rouge de Kali.

Smith ne se résigna que lorsqu'il tomba en panne d'oxygène. Il émergea juste à temps et aspira à pleins poumons l'air confiné de l'escalier.

— Désolé, colonel, dit Latham en l'aidant à sortir. Dois-je interrompre les recherches ?

— Oui, fit Smith d'un ton de défaite, mais je devais me rendre

compte par moi-même.

Il s'assit sur les marches, entouré par les plongeurs.

— Dommage que l'ascenseur ne marche pas, grogna l'un, ça nous aurait épargné la grimpette.

— L'ascenseur ? lança Smith.

— Il est hors d'usage, expliqua Latham, mais...

Smith saisit son bras.

— A-t-on pensé à fouiller cet ascenseur ?

— Impossible, dit un plongeur. Toutes les portes sont bloquées à partir du dix-neuvième.

— Et la cage, où est-elle ?

— Je ne sais pas. Pas dans la partie émergée du puits, donc elle doit être quelque part en dessous.

Smith se releva péniblement.

— On redescend, dit-il d'un ton lugubre.

Ils passèrent au dixième et forcèrent les portes avec des barres à mine. Smith regarda à l'intérieur et vit de l'eau danser à quelques centimètres. Le câble disparaissait dans la soupe vaseuse. Deux des plongeurs y descendirent sans grand enthousiasme. Leurs lumières traversèrent les profondeurs, puis finirent par disparaître. Du temps passa.

— Ou ils ont trouvé la cage, dit Latham, ou ils ont des ennuis.

Personne n'alla s'en assurer.

Ce ne fut qu'une dizaine de minutes plus tard qu'une main creva la surface, suivie d'une tête surmontée d'un masque.

— On a trouvé quelque chose, dit l'homme. Ça vient.

Il replongea ; les deux hommes réapparurent à la surface, tenant avec précaution un paquet enveloppé de tissu pourpre. Les torches l'éclairèrent.

— Mon Dieu, fit Smith en se penchant.

Il toucha quelque chose de froid. De la peau humaine. Ils hissèrent le paquet hors de l'eau.

— C'était dans l'ascenseur, marmonna un plongeur. Il flottait comme un ballon, roulé en position fœtale.

Harold Smith fit remonter le corps à la surface et s'agenouilla, devant lui. Les rides du Maître de Sinanju étaient plus profondes que

jamais. Ses lèvres étaient retroussées sur un rictus effrayant, et ses cheveux collaient à ses tempes comme des algues décolorées. C'était une face de cadavre. Pourtant, Smith posa son oreille contre la poitrine osseuse. La *rigor mortis* n'avait pas encore fait son œuvre.

— Pas de pouls, dit Smith.

— Que croyiez-vous donc ? dit Latham, cela fait trois mois qu'il est immergé.

— Rien qu'un corps, dit Smith. Tout ça pour un cadavre.

Smith posa sa main sur la tête de Chiun. Sous ses doigts il décela quelque chose. Pas un pouls – pas exactement. Plutôt une lente pulsation. Smith tomba à genoux et, de ses mains jointes, commença de masser le dos de Chiun.

— Qu'êtes-vous en train de faire ? s'étonna le lieutenant.

— À votre avis ça ressemble à quoi, hurla Smith, je pratique la respiration artificielle.

— C'est bien ce que je pensais, fit l'autre d'une petite voix.

— Ne restez pas là, fit Smith à Latham. Il y a un médecin pour les urgences, allez le chercher !

L'équipe s'égailla pendant que Smith trouvait son rythme ; de l'eau jaillit de la bouche et des narines de Chiun.

Smith retourna le cadavre et ouvrit sa bouche. La langue n'obstruait pas la trachée, nota-t-il.

— Mais qu'est-ce que fabrique ce fichu toubib, râla Smith dans l'immensité du désert californien.

Le médecin arriva enfin, regarda le corps et dit : « Plus d'espoir. »

Smith se redressa et approcha son visage de celui du médecin.

— Ressuscitez-le.

— Impossible !

— Faites ce que je vous dis, où vous perdrez votre rang, votre pension et peut-être votre vie.

Le médecin comprit et se mit au travail. Il ouvrit au scalpel le kimono en fine soie pourpre, révélant une poitrine frêle, et posa les électrodes de massage cardiaque. Trois fois, le corps bondit sous la décharge. Et trois fois retomba inerte, pendant que chacun retenait son souffle.

À la quatrième décharge électrique, Smith pinça le nez de Chiun et insuffla de l'air dans la bouche morte.

Le médecin, que sa détermination impressionnait, joignit bientôt ses efforts aux siens. C'était totalement impossible, c'était ridicule mais...

Après une éternité, Smith sentit une respiration répondant à la sienne. Fétide et écœurante. Il se détourna, les larmes aux yeux. Et chacun de constater que la frêle poitrine nue se soulevait.

— Il respire ! s'écria le médecin, stupéfait.

— Il vit, sanglota Smith, honteux de se donner en spectacle.

Et dans la pénombre, une voix sifflante s'éleva.

— Vous... avez... compris.

Elle sortait de lèvres décolorées et de dents couleur de maïs. Les paupières s'ouvrirent sur les yeux noisette.

Le Maître de Sinanju était revenu d'entre les morts.

CHAPITRE XLIV

L'aube du jour qui devait secouer le monde commença comme toutes celles qui l'avaient précédée.

Le soleil se leva sur les minarets d'Abominadad comme un œil rouge de colère. Les muezzins lancèrent leur cri immémorial, appelant les fidèles à la prière : *Allaaah Akbar* ! « Dieu est grand. »

Remo Williams n'avait pas dormi ; son esprit était un gouffre d'épouvante réfléchi par l'obscurité.

Soudain, il y eut un éclair de lumière : la porte du cachot s'ouvrait en grinçant. Remo se protégea les yeux... Et reçut une douche glaciale sur les épaules. Et une autre.

— Sèche-toi, ordonna une voix autoritaire.

Celle de Kimberly Baynes. Remo s'exécuta.

— Enfile ceci.

Remo ramassa l'étrange vêtement qui venait de tomber à ses pieds et l'enfila, non sans mal. Il ne se rendait pas totalement compte de ses gestes et s'en moquait complètement.

— Sors de là, Être Rouge.

Il passa dans la lumière et s'aperçut qu'il était revêtu d'un pantalon écarlate et d'un gilet violet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— La tenue qui sied à l'assassin officiel d'Abominadad. Viens maintenant. Tes victimes t'attendent.

— Qui ? s'enquit alors Remo, tandis qu'elle l'accompagnait vers un véhicule blindé.

Lorsqu'ils furent enfermés à l'intérieur, elle lui répondit :

— Ceux-là mêmes que tu étais venu sauver.

Maddas Hobsein se tenait devant son état-major, revêtu d'un superbe burnous vert.

— J'ai pris une décision, annonça-t-il. Le révérend Jackman et Don Cooder doivent être liquidés devant l'humanité tout entière, afin que le monde sache quel fou cul je suis et qu'il ne faut pas me défier.

L'état-major resta figé. Ils étaient des Arabes au sang chaud et comprenaient la nécessité de venger l'affront commis par les États-Unis, meurtriers et menteurs à la fois. Mais la raison leur dictait qu'un tel geste, plus que tout autre, les mettrait sous le feu de la flotte américaine qui rôdait dans le Golfe.

— Personne n'y voit d'objection ? insista Maddas. Allez-y, parlez librement. Nous devons être unis sur ce point.

Une main tremblante se leva. Celle du ministre de l'Agriculture.

— N'est-ce pas dangereux ? s'étonna-t-il.

— Tu crains des représailles ?

— Oui, Vénéré Chef. Je les crains.

Maddas Hobsein tira son revolver et brûla la cervelle de son ministre. Son visage s'aplatit sur la table dans un bruit de ballon rempli d'eau qui se vide. À une nuance près : l'eau était rouge.

— Tes craintes sont sans fondement, car tu es bien au-delà des bombes, désormais. D'autres s'inquiètent-ils pareillement ?

Personne ne parla.

— Vous êtes des braves, murmura Maddas. Nous nous retrouverons dans une heure place de la Renaissance Arabe.

Et Maddas Hobsein quitta la salle sous les applaudissements.

Plus personne ne l'appellerait désormais *Kebir Gamoose*.

Le visage de Selim Fanek était célèbre dans le monde entier. Il était le porte-parole de Maddas Hobsein, celui qui lisait ses communiqués à la télévision. Il avait été choisi en raison de sa ressemblance avec le président.

Être invité à l'exécution de Jackman et Cooder était un honneur. Mais, alors que la voiture officielle l'emportait, il comprit que c'était à double tranchant. Car il participait ainsi à ce qu'on appelait un crime de guerre ; il se vit suspendu à une potence américaine. Comme l'autre alternative était la colère de Maddas Hobsein, il pria pour qu'Allah fasse périr de soif les forces américaines.

Lorsque la porte du *Sheraton Shaitan* s'ouvrit sur des hommes en uniforme, Don Cooder crut que ses libérateurs étaient enfin arrivés. Le réseau de télévision qui l'employait devait se démenier pour convaincre le gouvernement d'envoyer un commando le délivrer. Après tout, une clause de son contrat le prévoyait : il touchait son salaire qu'il apparaisse à l'écran ou non.

Les visages lugubres de deux gardes s'encadrèrent dans la porte.

— Vous n'êtes pas américains, balbutia-t-il.

— Nous sommes l'escorte des condamnés, dit l'un d'entre eux, en les poussant vers la sortie.

— Qui va être exécuté ? demanda Cooder.

En bon journaliste, il avait posé la question avant d'y réfléchir.

— Vous avez été condamnés à mourir sous les yeux du monde.

— Il y aura des caméras ? s'enquit Jackman, relayé par Cooder un quart de seconde plus tard.

— Ce sera même en direct, dit un des gardes.

Jackman et Cooder échangèrent un regard. Les nouvelles n'étaient pas bonnes, mais au moins le monde entier aurait les yeux fixés sur eux.

— Comment sont mes cheveux ? demanda Cooder.

— Je transpire ? fit Jackman. Je ne veux pas que l'on garde de moi l'image de quelqu'un qui sue comme un bœuf.

Jackman demanda si, en guise de dernière volonté, on pouvait lui fournir une maquilleuse. Cooder voulut être exécuté en premier. Jackman aussi.

Jusqu'aux cimenterres entrecroisés de la place, ils se disputèrent pour savoir lequel d'entre eux occuperait le haut de l'affiche au spectacle de leur exécution.

Remo Williams, vêtu comme un génie des *Mille et Une Nuits* sorti de la voiture blindée. Kimberly lui fit traverser la foule entourant la place de la Renaissance Arabe. Il passa sous l'ombre des cimenterres géants. Là, une plate-forme de bois avait été érigée ; en haut des marches se tenait le Conseil au grand complet, entouré de la garde Renaissance. Il y avait même une femme de haute taille vêtue d'un *abayuh* noir au milieu de plusieurs personnes, dont chacune aurait pu être Maddas Hobsein. Remo essaya d'identifier le bon. En vain.

Un des moustachus – celui qui portait un burnous vert – se propulsa brusquement au premier rang et se planta devant le micro. La foule rugit, tandis qu'il levait les mains en coupe dans le geste familier de bénédiction, puis il commença à parler, en désignant Remo.

— Le peuple iraitien est très fier de toi, traduisit Kimberly. Il pense que tu es le seul Américain juste au monde.

— Où as-tu appris l'arabe ?

— Après de ta future épouse. Tu emploieras le coup de Sinanju

connu sous le nom de Frappe Flottante.

Le plus dangereux. Une fois libérée, l'énergie qu'il impliquait devait atteindre son objectif, faute de quoi elle, rejaillissait vers celui qui l'avait utilisée. Et lorsque l'odeur de Kali toucha ses narines il sut qu'il porterait le coup mortel, même s'il lui restait un choix : rater volontairement son objectif, et se détruire lui-même. Le rire étouffé de Kimberly lui apprit qu'elle avait anticipé ce dilemme et qu'elle en jouissait.

Un véhicule grondant s'arrêta et dégorgea le révérend Jackman et Don Cooder. Ils se disputaient toujours sur qui passerait en premier. Les caméras stratégiquement situées autour de la place enregistraient la discussion. On les conduisit face à Maddas Hobsein.

— En tant que présentateur le mieux payé au monde, fit Cooder, je demande le droit de mourir le premier.

— En tant que frère du tiers monde, j'exige ce droit, rétorqua Jackman.

— Je ne crois pas qu'il parle anglais, constata Cooder.

— Y a-t-il ici quelqu'un qui parle anglais ?

Les membres du Conseil apostrophés ne répondirent pas et restèrent au garde-à-vous, emplis d'épouvante. Eux aussi se voyaient très bien se balançant au bout des cordes made in USA.

Jackman et Cooder furent retournés de force et se retrouvèrent face à la silhouette fantasmagorique de Remo Williams.

— Parle à tes victimes, ordonna Kimberly.

Remo s'avança. La foule et même les oiseaux dans le ciel se turent.

— Je n'ai rien contre vous, dit-il à Jackman d'un ton guindé.

— Amen.

— Mais vous, grinça-t-il en se tournant vers Cooder je crois que je vais y prendre plaisir.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'effraya le présentateur.

— Et cette bombe à neutrons que vous avez aidé à construire ?

— Comment savez-vous ça ?

— Exécution ! trancha Kimberly.

Remo s'immobilisa, cherchant à résister. Sa main se leva, très lentement. La puissance de Sinanju s'accumula dans son bras. Ses yeux passèrent du visage tremblant de Don Cooder à celui de Maddas Hobsein qui le dominait d'une bonne tête.

— Tue !

Remo libéra l'énergie roulée comme une vipère, qui cascada le long de son bras et fusa de ses doigts raidis vers le cou de sa victime.

« Si j'ai eu un jour besoin de toi, Petit Père, c'est bien aujourd'hui », pensa Remo.

Ce qui advint fut trop rapide pour être perçu par l'œil humain, et, bien que la scène fut retransmise dans le monde entier, personne ne la vit clairement.

À une milliseconde de l'impact, des mains aux ongles démesurés écartèrent Cooder de la trajectoire.

Chiun ! pensa Remo, alors même que ses doigts continuaient sur leur élan, fonçant vers la poitrine exposée de Maddas Hobsein.

La silhouette en burnous reçut l'impact comme un corbeau tué au fusil à éléphant. Il partit en arrière, les bras animés de soubresauts, bascula par-dessus la rambarde et alla s'écraser sur le pavé.

Remo se retourna, la joie au cœur.

— Petit Père..., commença-t-il.

Son sourire s'effaça lorsqu'il vit, non pas le Maître de Sinanju, mais Kimberly Baynes, retenant Don Cooder de ses deux bras alors que les deux autres apparaissaient, tenant un foulard jaune.

— Mais je pensais que... commença Remo.

Puis il se souvint. Le Maître de Sinanju était mort.

Don Cooder fut rejeté de côté d'une pichenette, et le foulard de soie entoura le cou de Remo. Kimberly le tordit d'un coup brutal.

Remo perçut le craquement sourd de vertèbres qui se brisent. Il vacilla sur ses jambes, la tête inclinée sur le côté.

Les yeux de Remo, semblables à deux charbons ardents, virent l'araignée à forme humaine retirer son *abayuh*, révélant des yeux écarlates comme des soleils jumeaux brûlant au fond des orbites. Sa tête penchait vers la gauche. Celle de Remo vers la droite.

Et de la bouche de Remo jaillit une voix semblable au tonnerre :

Je fus créé Shiva l'Implacable, le Briseur de mondes ! Qui est ce pantin qui se dresse devant moi ?

Je suis Kali la Terrible, la Dévoreuse de vie ! cria une voix qui n'était plus celle de Kimberly. *Et cette danse m'appartient !*

Leurs pieds frappèrent l'estrade de bois.

Et, à ce moment précis, le monde plongea dans l'Abysses Rouge.

ÉPILOGUE

La place de la Renaissance Arabe explosa en vagues circulaires d'humanité fuyant devant la catastrophe. Les cimenterres géants oscillaient, comme sous l'effet d'un tremblement de terre, pendant que, dans le maelström de bois qu'était devenue l'estrade, deux silhouettes martelaient le sol de leurs pieds, la tête rejetée en arrière, leurs voix rugissantes faisant trembler le soleil.

Et c'était la source de ce rugissement que fuyaient les citoyens d'Abominadad, conscients de leur insignifiance, simples gouttes de chair, d'os et de sang que réclamait en pâture le Chaudron de Sang.

Un de ces êtres insignifiants fuyant le chaos portait un *abayuh* noir et des bottes de combat. Il écartait les Iraitiens de ses bras puissants tout en jurant en un arabe parfait.

Il s'arrêta pour regarder en arrière. Sous les cimenterres, Maddas Hobsein distingua un spectacle terrifiant.

La silhouette nue aux quatre bras de Kimberly Baynes faisait face à Remo. Elle hurlait. Remo hurlait. Leurs pieds frappaient le sol avec une telle fureur que des fumerolles commençaient à s'élever du bois. Leurs mains enserraient mutuellement leurs gorges.

Si leur enlacement était une danse, pensa Maddas, il n'eût guère souhaité les voir combattre, car ils semblaient décidés à s'étrangler.

Un pied frappa la tête du cadavre en burnous vert, qui explosa comme un melon trop mûr. Personne n'identifierait le cadavre comme celui de Selim Fanek, son porte-parole officiel. Le monde tiendrait le Cimetière des Arabes pour mort. Même les Américains ne penseraient pas à pendre un mort.

Puis il se rappela son ministre de la Défense, Razzik Azziz, et les terribles mesures qu'il devait prendre. Il était temps de faire un choix. Sans doute le plus dur de toute sa carrière.

Rassemblant autour de lui les pans de son *abayuh*, il replongea dans la foule, s'efforçant d'infliger le maximum de douleur à ceux qui se trouvaient sur son chemin.

— M'appeler *Kebir Gamoose* ! marmonna-t-il. Si les bombes américaines vous réduisent en bouillie, vous ne l'aurez pas volé !

SUITE ET FIN DANS L'IMPLACABLE 86

*Achevé d'imprimer en octobre 1992
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 2944. —
Dépôt légal : novembre 1992.
Imprimé en France

Notes

[1] Le maire noir de Washington, Marion Barrie, arrêté par le FBI pour usage de crack, au cours d'une opération qui ressemblait fort à un piège. (*N.d.T.*)